

CONTRECHAMPS

CO
NT
RE
CH
AM
PS

Raphaël Saint-Remy

Dessins de Benjamin Bondonneau

Contrechamps

Contrechamps

Raphaël Saint-Remy

Dessins de Benjamin Bondonneau

Les collections de l'Ijsttar

Préface

Représenter une ville est une tâche titanesque : immensité du territoire, diversité et nombre des habitants et des usagers des lieux, et surtout caractère toujours changeant, toujours en mouvement, des flux, des comportements, des relations interpersonnelles et des idées. La cartographie offre une méthode originale, quoique très ancienne, d'aborder cette complexité. En adoptant, par la pensée, la position d'un observateur à la verticale de chaque point, et en transcrivant cette vision par des symboles conventionnels sur une feuille de papier, le cartographe parvient à rendre compte de grandes étendues spatiales, à analyser leurs structures et proposer une lecture de la manière dont l'occupation humaine envahit l'espace urbain.

Le projet de maquette urbaine interactive de Champs-sur-Marne regroupe des chercheurs et artistes. Ensemble, ils explorent la ville dans ses multiples dimensions et inventent de nouvelles façons de la représenter, au-delà de la cartographie traditionnelle. Par les prises de sons, la photographie, le dessin, la musique, la littérature ou encore les arts plastiques, ils produisent un kaléidoscope d'une partie de la ville de Champs-sur-Marne, multipliant les points de vues et les échelles, apportant leur sensibilité propre. Parfois dans la posture du cartographe, survolant par la pensée le territoire, ils tentent de concentrer le plus d'informations possible dans un support limité. Parfois dans la posture du peintre qui réalise une miniature, ils s'attachent à décrire en détail et avec finesse un des aspects de la ville. Cartes et miniatures sont différentes facettes du modèle réduit du territoire qu'est la maquette urbaine de Champs-sur-Marne. Dans ce projet, les liens entre recherche et création sont étroits : la recherche s'appuie sur la création, qui propose ensuite de nouvelles façons de diffuser les connaissances produites, dans une démarche de ressourcement de la recherche et des pratiques artistiques.

Les *Contrechamps* de Raphaël Saint-Remy sont d'abord une production littéraire. Les textes qui composent le recueil sont des miniatures littéraires, qui prennent leur envol à partir d'une phrase ou d'une expression captée au détour d'un échange éphémère entre l'écrivain et une personne rencontrée dans la ville. Ce sont aussi une contribution importante au projet de recherche de la maquette urbaine de Champs-sur-Marne. En donnant libre cours à son imagination à partir d'entretiens réalisés dans les rues, Raphaël Saint-Remy a cristallisé des éléments saillants du rapport au territoire des personnes qu'il a interrogées, nous donnant à lire ce que son intuition a détecté et sa sensibilité a reformulé.

Les dessins de Benjamin Bondonneau nous présentent une autre facette du territoire, interprétations de scènes urbaines, qui viennent se superposer aux photographies aériennes, et recouvertes elles-mêmes de feuilles. Dans son collage, le dessinateur mélange ainsi le point de vue du cartographe à celui du peintre, et s'ouvre à une dimension temporelle et onirique, celle de la nature et des saisons, qui n'ont pas quitté l'espace urbain.

Les miniatures des *Contrechamps* ont rejoint le corpus de la maquette en tant que dérivation des entretiens, accompagnés de leur enregistrement sonore, de même que les dessins qui les accompagnent. Ils pourront se métamorphoser à leur tour au sein du projet de recherche de maquette urbaine.

Olivier Bonin

Avant-propos

Raphaël Saint-Remy,

Les textes du présent recueil trouvent leur origine dans une série d'entretiens réalisés à Champs-sur-Marne en 2018, dans le cadre du projet de Maquette Urbaine Interactive coordonné par Olivier Bonin et soutenu par l'IFSTTAR et l'Université Paris-Est Marne-la-Vallée.

Menés à bâtons rompus auprès de personnes rencontrées au hasard des rues, des cafés, des commerces et de quelques établissements publics (centre social, université, médiathèque), ces entretiens, de durées variables, abordaient le parcours de vie des personnes, leur activité, leur vision de la ville, leur rapport aux rêves, etc.

Le désir m'est venu de développer, sur la base de ces échanges impromptus, un ensemble de courts textes leur faisant écho — sorte de végétation sauvage surgie ici d'une image, là d'une expression, ailleurs d'un simple mot.

On trouvera en exergue de chacun de ces textes l'extrait d'entretien lui ayant servi d'impulsion. Les lecteurs qui le souhaiteraient pourront découvrir l'intégralité de ces entretiens (sous forme de documents sonores) sur le blog <https://maquetteurbaine.lvmt.fr>

Benjamin Bondonneau,

En 2017, j'ai effectué une centaine d'enregistrements sonores à Champs-sur-Marne. Ces courtes pastilles stéréo sont constituées de transports, rumeurs, voix, pluie, neige, cris, oiseaux, feuilles... L'arpentage des lieux et le collectage des sons de la ville, à pied et à hauteur d'oreilles donnent un foisonnement sonore qui raconte le quotidien des habitants. En 2018, j'ai pu créer à partir de cette première banque de sons une cinquantaine de compositions musicales où s'articulent la réalité documentaire sonore des lieux et des excroissances musicales.

Lorsqu'il m'a été proposé de concevoir une série de dessins pour les textes de Raphaël Saint-Remy, j'ai procédé de façon similaire en m'appuyant sur l'intitulé même de son ouvrage : fabriquer des *contrechamps*, comme au cinéma, en prenant la direction opposée, c'est-à-dire selon moi, engager un rapport au réel fort et prégnant, organiser une production initialement morcelée et fragmentaire.

Dans la méthode, il s'agissait ensuite d'assembler et faire dialoguer une suite de gestes issus de cinq situations de création :

- un dessin crayonné (tiré des photos de K. Guez), vues latérales des lieux, espaces traversés par mes micros quelques mois auparavant, comme une mémoire persistante et partagée.
- un extrait de photo satellite du quartier, qui joue un rôle de noir géométrique, vue icarienne.
- 3 attaques à l'encre noire au pinceau, qui jouent le rôle d'un noir gestuel, mise à plat du dessin, l'atelier.
- 1 lettre, typo type panneau, civilisé.
- 2 extraits d'un herbier quotidien, vif, à la plume, sauvage.

Cette série de dessins propose une forme de stratification de ce qui est en présence, là, ici, en ces lieux et dans ma mémoire, mes sensations.

Biographies

Raphaël Saint-Remy,

Raphaël Saint-Remy, musicien de formation, se consacre dans un premier temps à la musique contemporaine écrite, avant de se tourner vers la performance sonore et l'improvisation. Ce n'est que vers l'âge de quarante ans qu'il aborde l'écriture, menant ses travaux en parallèle avec son activité de musicien et de professeur en conservatoire.

Ont paru (aux éditions Le Chant du Moineau) :

– « Alpha », extrait du cycle de six pièces de théâtre « Le Mont Olympe ».

– « Des espèces en voie d'apparition », bestiaire d'animaux imaginaires. Livre-disque.

<https://raphaelsaintremy.fr>

Benjamin Bondonneau,

Après des études conjointes de clarinette (ENM Sarlat) et d'arts-plastiques (Beaux-Arts de Bordeaux 1993-1998), il continue et prolonge ces deux pratiques avec un engagement similaire.

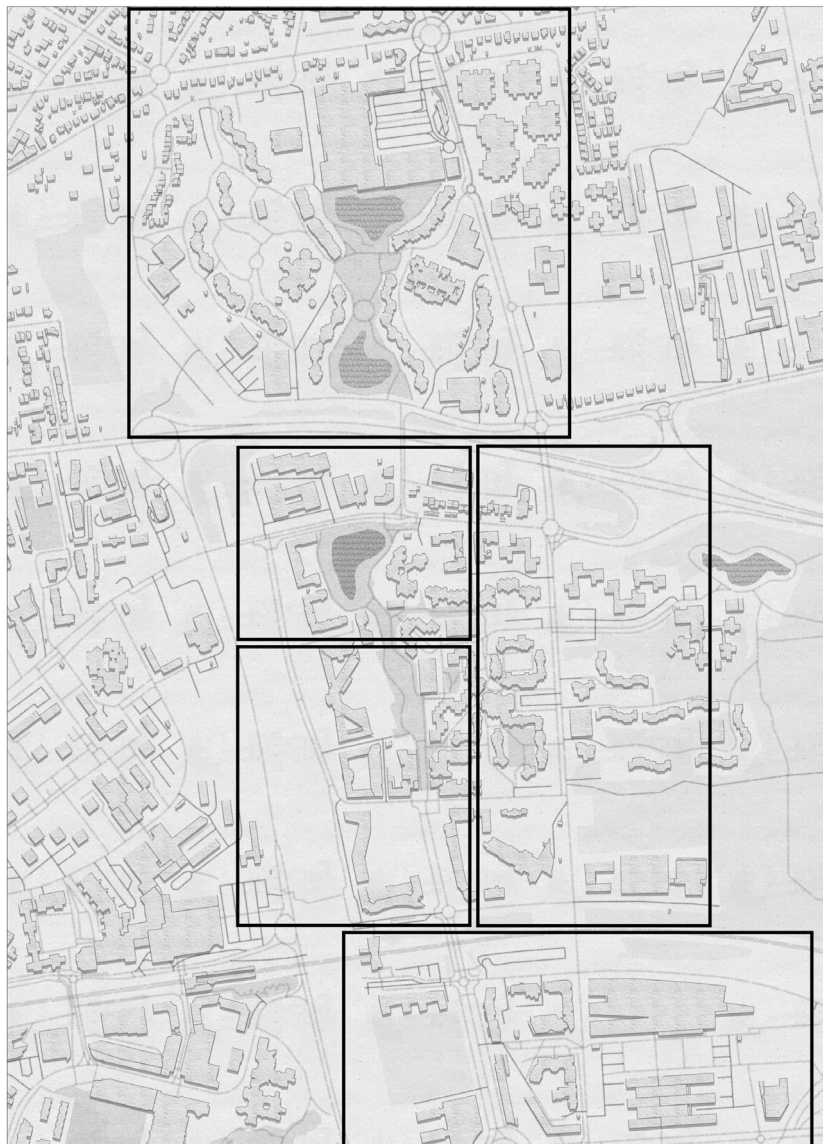
Faisant objet de concerts, de résidences de créations, de commandes radiophoniques (RadioDordogne, France Culture...), il mène des projets ayant trait à différents univers tels que les abeilles, la forêt, Elisée Reclus, l'eau, Darwin, la peinture de Jean Degottex, les falaises calcaires, Roger Caillois, la mémoire, les fantômes, la cartographie... tant en arts plastiques qu'en musique.

Il expose régulièrement son travail de peinture. Diverses thématiques sont envisagées les années récentes, en lien avec le travail musical, notamment avec le compositeur Jean-Yves Bosseur.

Il est membre de plusieurs ensembles musicaux.

Son site : *<http://benjaminbondonneau.com>*

Plan des zones





« Les rêves des hommes sont éphémères. S'ils voulaient les faire durer, il faudrait qu'ils s'organisent mieux pour ça. »

Croisement du boulevard du Bois de Grâce et du boulevard de Nesles.
Un homme, la trentaine.

Le congrès

Le discours d'ouverture du congrès n'a pas été particulièrement apprécié. On eût souhaité entrée en matière moins offensive, plus respectueuse des formes et des traditions. C'est du moins ce qui a été ressenti par beaucoup sur le moment, mais ceux-là mêmes qui avaient été le plus fortement froissés sont vite convenus que le thème même de ce séminaire nécessitait qu'on tordît un peu le cou aux habitudes, qu'on secouât un peu la léthargie naturelle des débats — voire au besoin celle, proverbiale, des participants.

Chacun bien sûr a été immédiatement convaincu du risque que constituait un positionnement initial aussi volontaire et offensif — la léthargie, l'abandon bienveillant, une sorte d'inattention courtoise, d'empathie naturelle envers le diffus, l'hermétique, voire l'amphigourique, étant depuis toujours la marque des congressistes et la condition même du bon déroulement de leurs échanges. Mais la tâche à laquelle on était convié, et que l'intitulé du congrès signifiait de façon explicite (« Pour un développement de la surface du monde rêvé — contours, contraintes, combinaisons, contradictions ») impliquait, chacun ne pouvait qu'en convenir, une prise en main énergique de cet urgent autant que filandreux problème. Aussi, même les plus discrets des participants ont-ils bien voulu faire l'effort de sortir de leur habituelle réserve, certains allant même jusqu'à émettre un début d'avis, ou à tout le moins à manifester leur acquiescement vis-à-vis d'un

semblant d'avis émis à proximité — ce qui n'a pas laissé de surprendre les plus anciens.

Très vite (du moins en regard de la traditionnelle lenteur des travaux, qu'on prenait tout de même soin de ne pas trop brusquer) se sont révélées et opposées deux stratégies quasi contraires : les uns préconisant une mobilisation pleine et entière de la volonté, trop longtemps méprisée à leurs yeux, et pourtant seule voie possible face aux difficultés actuelles ; les autres le renforcement des conditions nécessaires au libre développement du laisser-faire (unique voie praticable selon eux, et incompatible avec les chemins aventureux — car bien trop bornés, fléchés, balisés — proposés par la partie adverse).

Chacun prenant peu à peu conscience de l'incompatibilité de ces deux positions extrêmes, les discussions se sont efforcées d'exploiter des voies médianes. Prenant appui sur l'évolution même des débats, on a ainsi défendu l'idée de travailler à la meilleure productivité de certaines zones médianes des rêves, les plus à même sans doute d'engendrer des développements féconds. Ce à quoi il a été immédiatement rétorqué que c'étaient précisément les zones les plus excentriques des rêves, celles riches en franges et flagelles, qu'il fallait soutenir et renforcer, ces dernières n'étant pas, comme on le considérait trop souvent, de simples terminaisons peu carnées et pauvres en nerfs, mais bien plutôt les bras conquérants qui depuis toujours savaient entraîner le rêve hors de sa zone de confort, vers des territoires qui précisément le nourrissaient et concouraient à son développement.

Certains, souhaitant désamorcer le conflit naissant, préféraient orienter les échanges vers des points de détails : tel type de pli ou de concrétion, telle sorte de pente, telle espèce d'anomalie de surface, de boursofflure, de faille ou de turgescence étant selon eux les foyers les plus sûrs d'expansion des rêves (car dès leur naissance les plus hasardeux).

D'autres enfin soutenaient que c'était en favorisant au cœur même des rêves des dissensions identiques à celles nourrissant les

discussions au sein du congrès que l'épanchement onirique serait le plus probable, l'absence de conclusion devant laquelle se trouvaient les participants ne pouvant augurer mieux d'une existence des rêves tendant vers l'éternel.

Et c'est sur cette proposition résolument inconclusive que se sont achevés les débats, chacun convenant de la nécessité de poursuivre ceux-ci immédiatement, sous les formes qui voudraient bien s'imposer d'elles-mêmes — étant entendu qu'avant toute chose il convenait de s'abandonner à une replongée confiante et commune (bien que vécue de façon solitaire) dans les douces eaux du songe.



« *La ludothèque est un lieu où on vient pour jouer.* »

Centre social et culturel, place du Bois de Grâce.

Le responsable de la ludothèque.

Errance

J'évolue dans un univers imprécis, nébuleux, antilogique, dans lequel quoi que je fasse, quel que soit l'objet que je façonne, le chemin que je prends ou la pensée que péniblement j'élabore, le résultat à l'arrivée (bien que l'on ne puisse évidemment pas considérer cela comme un résultat, ni du reste comme une arrivée) se présente toujours comme un corps complexe farci de bien d'autres choses que de lui-même, et qui d'emblée ne peut paraître que suspect.

Sans doute ce lieu sibyllin, inconclu, rétif à la topographie présente-t-il une certaine parenté avec mes rêves, qui naturellement ne sont que des conglomerats d'images gigognes toujours enveloppées par leurs contraires (et à leur tour les enveloppant) et ignorant tout de leur place et de leur rôle dans la molle structure à laquelle elles appartiennent. Quoi qu'il en soit, toute action, production ou pensée univoque et totalement définie m'est ici je le sais interdite, et c'est dans une multiplicité désordonnée et sauvage, en même temps que dans une géographie trompeuse, qu'il me faut progresser — conscient que cette situation cache en elle de nombreuses voltes incontrôlables susceptibles de me mener dans des régions imprévues, sans intérêt, idiotes peut-être : déserts sans issue que je ne peux éviter, et dont seul un événement impossible à prévoir, et surtout à concevoir, peut me sortir.

Sans illusion (mais sans défiance non plus) je m'enfoncé donc, vaguement obstiné, dans ce pays ouateux, laissant ce qui se ballotte en moi de contradictoire trouver par soi-même les agencements utiles à mon errance.



*« J'ai un arrière grand-père français, ce qui fait que grâce à lui
j'ai la nationalité française. »*

Centre social et culturel, place du Bois de Grâce. L'agent d'accueil.

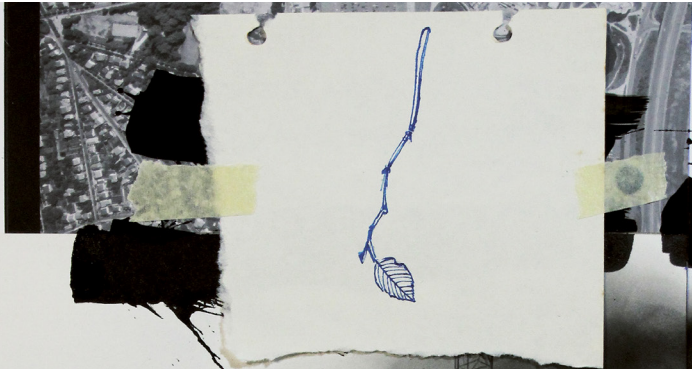
Peau neuve

Après avoir tamponné mon passeport et me l'avoir rendu (sans pour autant abandonner son regard suspicieux), le douanier me montre derrière lui une porte qui ouvre, je le sais, sur la pièce réservée au changement définitif de nationalité. C'est là que l'on se défait de sa peau ancienne pour enfiler la nouvelle.

À peine ai-je passé la porte qu'un médecin militaire (à moins qu'il ne s'agisse d'un simple soldat vaguement infirmier) m'apporte ma peau neuve suspendue à un cintre. La jetant négligemment sur le dossier de l'unique chaise, il me demande de m'asseoir et, faisant surgir une lame de sa poche, commence à inciser la base de mon cou. Quelques gouttes de sang tombent sur mes bras et mon ventre — beaucoup moins cependant que je ne pouvais le craindre. Une fois l'incision terminée l'homme disparaît, non sans m'avoir précisé que je devais me dépêcher, que d'autres attendaient, etc.

C'est donc de façon précipitée et sans presque prendre soin de ma peau déjà à demi-étrangère que je procède à l'échange. Je suis surpris de voir combien la peau que l'on m'a apportée correspond (à de légers détails près, dont je ne doute pas qu'ils s'estomperont avec le temps) à ma taille et à ma corpulence. Mais je n'ai guère le temps de m'en réjouir : l'homme réapparaît, saisit ma peau ancienne, et tout en la suspendant au cintre me pousse vers la sortie, où un autre militaire, de mon pays d'accueil cette fois, s'empresse d'apposer sur mon passeport un nouveau coup de tampon.

Je ne sais si je dois lire dans le léger sourire qui s'affiche sur son visage une marque de satisfaction ou de mépris. Sans doute s'agit-il d'un subtil mélange des deux.





« *Je ne connaissais pas la ludothèque avant d'y mettre les pieds.* »

Centre social et culturel, place du Bois de Grâce.

Le responsable de la ludothèque.

Les pieds

Mes pieds sont détachables. Non qu'ils me soient inutiles (au contraire, sans eux je ne peux rien, et tout déplacement devient un casse-tête, une torture même), mais il leur faut, avant chacune de mes migrations, me précéder là où j'ai décidé d'aller. Pour autant, une sorte de paresse les habite, qui les empêche d'aller seuls et sans itinéraire précis là où pourtant leur légèreté et leur souplesse pourraient les emmener sans presque qu'ils y pensent. Partir à l'aveugle est pour eux inconcevable, et ce n'est que contraints qu'ils visitent l'inconnu. C'est pourquoi il me faut les jeter loin devant moi, et attendre qu'ayant flairé tous les recoins de l'espace à conquérir, ils reviennent me chercher. C'est alors et alors seulement que sans difficulté et devenus presque rieurs ils me transportent jusqu'à ma nouvelle halte.

Situation lassante, mais c'est mon lot et je l'accepte, d'autant qu'il me semble avec le temps que c'est précisément dans ces moments où j'envoie balader mes pieds et attends leur retour que je me trouve le plus disposé à accueillir l'inattendu, et à en jouir.



« Vous voyez les canards qui passent, là, avec l'eau, l'arbre ; quand vous faites un bon cadrage, ça donne un truc merveilleux. Avec la neige, ça fait un beau tableau. En fait ça se met en place au fur et à mesure. C'est comme si on vivait l'instant présent. »

Mail des Tilleuls. Au bord du lac. Un homme, la quarantaine.

Connexions

Dans le territoire que je traverse, les pierres, les arbres, les constructions, mais aussi les corps faits de chair sont la proie de réguliers effacements, ou plutôt d'embrumements, de délitements plus ou moins vaporeux qui d'un coup et sans que rien ne l'annonce floutent leurs contours et déconcrétisent leur masse.

Pour autant, ces moments ne sont pas dus aux choses elles-mêmes, mais à la position de celui qui placé devant elles les observe. À ceci près qu'il faut pour cela que l'observateur atteigne le point précis, et bien souvent unique, où cette sorte de partielle disparition advient. Ce point n'est évidemment nulle part indiqué, et ne se devine pas, sauf par une sorte d'instinct que quelques-uns seulement possèdent ; c'est donc uniquement en l'atteignant que l'observateur le découvre. Mais le phénomène est si étrange et enchanteur que nombreux sont ceux qui passent leur temps à chasser ces points sensibles où ce qui jusque-là était solide entre en artistique déliquescence.

D'autant que cette sorte d'illusion s'accompagne toujours d'un autre phénomène que l'on pourrait dire parallèle, et qui consiste en l'apparition soudaine, quelque part entre la chose observée et l'observateur, d'une sorte de cadre à la fois impalpable et concret (souvent posé à terre, mais aussi s'enfonçant en elle, ou au contraire se figeant dans les airs) et qui d'un coup unit dans une même tension de forces tous les éléments pris en son sein.

Tout ce qui jusque-là paraissait mener une existence propre et détachée du reste se trouve tout à coup, d'une façon qui littéralement saute aux yeux, prit dans un même réseau de lignes, d'énergies, de dynamiques qui semblent de concert célébrer leur rapprochement, pour ne pas dire leur union.

Tant que l'observateur demeure immobile à la bonne place, cette sorte de vivant mirage se poursuit. L'objet principal, celui qui attirait l'œil, abandonne à ce qui l'entoure un peu de son pouvoir attractif, en fait don, d'une certaine façon, à ce que le cadre nouvellement apparu délimite. Quelque chose comme une stationnaire circulation s'instaure, dans laquelle l'observateur lui-même se trouve emporté. Et ce n'est que lorsqu'il quitte cette sorte de nage aérienne et reprend son chemin que les connexions un instant établies se dissipent, renvoyant chacune des parties à sa fixité et à sa pesanteur initiales.

Mais le promeneur sait que d'autres éblouissements l'attendent, et il se remet en chemin, léger, attentif, disponible.



« Un jour, Pôle-emploi m'a proposé un poste d'accompagnatrice d'enfants. J'accompagnais les enfants sourds, sans trop connaître la langue des signes – même en ne la connaissant pas du tout. Entre-temps, j'ai pris des cours. Ça m'a permis d'évoluer un petit peu plus dans les signes. »

Centre social et culturel, place du Bois de Grâce. Une accompagnatrice d'enfants malentendants.

La langue des signes

Cela fait longtemps que je marche dans la ville. J'ai quitté les quartiers qui m'étaient familiers, et me trouve à présent dans un secteur inconnu de moi, dans lequel tous mes repères vacillent. J'ai sans doute progressé un moment dans cette zone sans prendre conscience de ce phénomène, mais à présent je ne peux que constater que tout ici me semble étranger, ou plutôt que tout ce qui m'est habituellement familier présente, sans que je sache par quel artifice (je ne cherche d'ailleurs pas à le savoir, et accepte ce nouvel état de fait sans ressentir le besoin de l'analyser) un caractère indéchiffrable et qui d'une certaine façon jouit de son impénétrabilité.

Les choses aussi banales qu'un mur, un balcon, un pavé légèrement saillant dans la chaussée, paraissent exprimer je ne sais quoi d'important, peut-être même de crucial, dont la compréhension s'avère néanmoins pour moi absolument impossible. Et je ressens de plus en plus fortement que mon incompréhension même représente pour tous ces éléments un motif de satisfaction, et ma présence ici quelque chose comme un divertissement inattendu dont ils jouissent de concert.

L'étonnant est qu'en même temps que mon idiotie face à ce langage se confirme, ma perception de la réalité et de l'intensité des échanges entre les objets, les corps, les matières, comme par un mouvement inverse se fait plus précise, plus exacerbée, peut-être même plus sûre, au point de me donner le sentiment d'être sensible à la globalité de ce commerce. Tout parle, toutes les masses communiquent, échangent des signaux d'une subtilité insoupçonnable, des pensées d'une profondeur et d'une vivacité inouïes, et je perçois ces échanges, et je les goûte.

Comme faisant fi de ma pensée consciente et de ses directives, mes mains se mettent à peu à peu à vouloir répondre à toutes ces paroles inaudibles et à s'agiter dans l'air sans que je le leur commande. Leurs mouvements, bien que produits par mes propres muscles, m'apparaissent aussi incompréhensibles que les signaux auxquels ils répondent. Mais je laisse faire, et deviens spectateur d'un échange qui me dépasse. Mon corps s'enfonce dans des rues sombres, traverse des places, des cours, et mes bras, puis mes jambes, mon torse, et jusqu'aux muscles de mon visage, s'agitent fébrilement, répondent à je ne sais quelles ondes, quelles invitations silencieuses, quelles mises en garde bienveillantes.

Et je poursuis mon avancée, m'abandonne avec une sorte de paresseuse jouissance au délitement de ma conscience, sûr dans le même temps d'accéder, grâce à cette danse incontrôlée, à un état nouveau et sans doute supérieur, qui jusque-là m'était interdit, et que la traversée de cet ésotérique quartier me permet comme par magie d'atteindre.



« Ce que je vois ici : ton voisin, tu ne le connais même pas. Alors que chez moi là-bas, si je manque de sel, je vais aller toquer chez mon voisin. J'ai un ami qui vient d'arriver et y a pas de bouffe chez moi : je vais aller chez mon voisin, je vais prendre la nourriture là-bas, et je vais revenir lui donner. Je fais une fête chez moi, il y a beaucoup de monde : je vais prendre des invités et les ramener chez mes voisins, ils vont aller dormir là-bas, et on va les mettre mieux que chez moi. »

Près du centre commercial de la place des Pyramides. Un jeune homme, assis sur un banc devant le lac, évoquant le Sénégal.

Saluts

Ici on ne se salue que pour mieux s'oublier, pour mieux se confirmer mutuellement que la disparition de chacun suit son cours. Car chaque salutation (surtout la plus impersonnelle, la plus distante, celle qui ne s'exprime que par un signe à peine perceptible) mord un peu sur le corps de l'autre, le prive d'un peu de sa concrétude. Aussi est-ce avec une certaine jubilation que s'effectuent ces politesses, dont la discrétion même est l'assurance d'un effacement plus certain de l'autre — qui pourtant s'emploie de son côté, avec la même furtive ardeur, à un travail de sape tout aussi méticuleux.



« Il y a une grande partie des habitants qui s'en sort, mais il reste encore beaucoup de personnes dans ce pays qui sont égarées. »

Croisement de l'avenue des Pyramides et de l'allée Irène
et Frédéric Joliot-Curie. Un jeune homme.

Les égarés

Il n'est personne ici qui ne soit égaré (encore ce terme d'ici doit-il être entendu dans son acception la plus floue, la plus vaporeuse, la moins indicative : personne n'étant en mesure non seulement d'imaginer de quelconques limites à notre territoire, mais aussi de concevoir de façon tant soit peu précise, au-delà du permanent brouillard dans lequel en permanence il erre, un monde exact et ferme). Les contacts avec le prochain, dans notre société, sont toujours indirects, et ont davantage à voir avec un rapprochement de brumes qu'avec des signaux directement échangés. Si les gens partagent quelque chose, c'est donc avant tout cette sorte de vertige horizontal qui les atteint tous et les prive de toute certitude aussi bien quant à leur place sur terre qu'à la nature de leur errance.

Bien sûr il arrive que d'aucuns parmi nous connaissent certains moments trompeurs durant lesquels un soudain sentiment de clairvoyance les envahit. Une sorte de vent pervers, venu d'on ne sait d'où, semble dissiper le brouillard qui jusque-là les enveloppait, et l'espace d'un instant il leur semble apercevoir quelques éléments géographiques tangibles, quelques possibles repères sur la base desquels un cadastrage de notre monde s'avèrerait envisageable.

Ces sortes d'éclaircies individuelles, bien qu'à peine perceptibles par d'autres, placent néanmoins ceux qui passent à proximité devant un phénomène qui loin de les éclairer a plutôt tendance

à les dérouter, voire à épaissir encore un peu leur propre brume — ce qui revient en définitive à les perdre un peu plus. Raison pour laquelle sans doute les gens d'ici, s'ils n'ont au cours des ans acquis aucune certitude d'ordre géographique, ni aucune appétence pour la cartographie, ont développé un flair assez sûr concernant ces soudaines dissipations de brumes, bien moins espérées que craintes. C'est désormais avec une certaine aisance qu'ils les prédisent, et avec une forme d'agilité (la seule dont ils puissent s'enorgueillir) qu'ils s'en écartent. Leurs seuls repères au milieu de l'immense flou dans lequel sans cesse ils se perdent demeurant en définitive ces sortes de clairières inapprochables, ces dangereuses béances loin desquelles il leur est nécessaire, voire vital, de se tenir.



« Je travaille dix à douze heures par jours. Quand j'arrive à la maison, je dors, et je ne pense plus à rien. »

Devant la poste, avenue Ampère. Un homme, la trentaine, pâtissier.

Un logement de rêve

Bien que cela fasse un certain temps maintenant que j'occupe ce logement, je n'en connais toujours pas les dimensions exactes. Ce n'est pas faute d'avoir voulu l'explorer en détail, mais il présente cette particularité qu'à peine en ai-je ouvert la porte qu'une immense fatigue me saisit, et qu'en un instant je me retrouve allongé au sol, déjà emporté par les eaux contradictoires du rêve.

J'ai bien sûr tout tenté pour résister ne serait-ce que quelques secondes à ce si soudain assaut de fatigue, mais tous mes efforts ont été vains, et j'ai désormais renoncé à en savoir davantage, du moins de la façon logique ou consciente en usage dans le monde diurne. J'ai compris que ce n'était que par les moyens du rêve que je pouvais me faire une idée précise de mon habitation, et seulement en usant des armes à ma disposition que je pouvais m'approcher de sa réalité.

C'est donc en m'abandonnant à la logique spécifique des espaces oniriques et de leurs temporalités multiples que je m'efforce désormais de dresser un plan aussi précis que possible du lieu qui malgré tout chaque soir m'accueille, après mon éreintante journée de travail.

Bien évidemment mes rêves s'amuse à me présenter chaque fois un monde nouveau, à me faire errer dans un logement sans lien apparent avec celui dans lequel il m'a fallu me promener la

nuit précédente. Ce n'est donc qu'à travers quelques détails d'apparence sans importance, rapprochés d'autres détails tout aussi futiles glanés dans d'autres rêves, que je peux, lentement, pierre après pierre, édifier un semblant d'image acceptable, sinon stable et solide, du territoire de mon quotidien évanouissement.

Je n'ai pour le moment réussi à localiser que quelques pans de mur, quelques cloisons trompeuses, quelques ouvertures variables, dont je prends soin de noter, en plus de leurs changeantes dimensions, les énigmatiques transhumances. La carte que je dresse est donc davantage constituée de flèches incertaines, de traits pointillés ou de symboles par moi seulement compréhensibles, que de marques claires et définitives. Mais je ne désespère pas d'obtenir à terme des résultats plus probants. Raison pour laquelle c'est désormais avec impatience que j'attends chaque jour le moment de pouvoir regagner mes pénates, tout à la joie d'en explorer la vastitude, quand bien même cela se fait sans ma participation consciente, et comme à mes dépens.



*« J'ai vingt ans. Je suis étudiant en prépa ATS au Mans.
Là je candidate pour entrer à l'ENSG. »*

École Nationale des Sciences Géographiques. Un jeune homme, assis seul
au fond du vaste hall.

La convocation

Ma convocation à la main, j'approche du bâtiment de verre où m'attendent les examinateurs. Les dimensions de l'édifice me paraissent démesurées en regard de la modestie de mes connaissances. C'est pourtant sur ce fragile savoir que vont se pencher, sans aucune pitié je le sais, ceux qui certainement déjà là-haut s'impatientent.

Alors que j'avance, mon regard erre sur la haute façade de verre, cherche sans espoir sur cette surface lisse et hostile un point où s'accrocher. Et je repère tout à coup, dans un coin, une légère rayure, peut-être même une fissure qui violemment, et comme réagissant mécaniquement à mon coup d'œil, se propage d'un coup sur toute la paroi, pour finalement la faire voler en éclats.

Les morceaux tombent en pluie drue devant moi, se plantent dans le sol, forment une forêt dont chaque élément menace de m'entailler les chairs. Bien qu'effrayé je me faufile entre ces lames transparentes, convaincu que c'est peut-être là une chance pour moi, l'occasion inespérée de montrer que la faiblesse de mes connaissances me permet néanmoins de me sortir d'une passe dangereuse.

Et je me hâte vers l'entrée, brandissant bien haut ma convocation, avec une assurance toute nouvelle pour moi.



« *Au début, j'étais paniquée.* »

Centre social et culturel, place du Bois de Grâce. Une accompagnatrice d'enfants malentendants.

Les vivants et les morts

En pénétrant dans le bâtiment, je suis loin d'en soupçonner les dimensions réelles, de même que la foule innombrable qui s'y presse. Mais à peine entré il me faut jouer des coudes pour me frayer un passage parmi de véritables grappes humaines qui par vagues viennent s'opposer à ma progression, certaines fébrilement affairées et me repoussant sans ménagement, d'autres au contraire quasi prostrées, mais qui par leur immobilité même et l'espace qu'elles occupent ne me ralentissent pas moins.

Cette progression est d'autant plus éprouvante pour moi que le motif de ma venue me demeure inconnu, et que c'est autant après lui que je cours qu'après la réponse que l'on pourrait éventuellement lui apporter. Sans but précis autre que celui d'avancer, je passe d'un couloir à l'autre, d'une pièce à l'autre, me heurtant sans cesse à la même adversité — d'autant plus difficile à contrer que l'attention que me portent ces êtres est quasi nulle, comme si j'étais à leurs yeux absolument sans épaisseur, transparent.

Je finis pourtant par croiser, dans un des nombreux escaliers, un homme seul, qui montre un visage un peu moins fermé que les autres. À ma demande de savoir où se trouve le bureau d'enregistrement des nouveaux arrivants (car dans mon esprit, il est clair que je dois avant toute chose signaler ma présence aux autorités du lieu), il m'interroge : « Morts ou vivants ? ». Devant ma

surprise et mon incompréhension, il m'explique (bien que perpétuellement interrompu par ceux qui ne cessent de se presser dans l'escalier) qu'ici vivants et morts sont mélangés, de même que tous les services les concernant, et qu'il me faut bien savoir à laquelle des deux catégories j'appartiens avant de me lancer dans la recherche d'un quelconque bureau. Emporté par une nouvelle vague, il ne peut malheureusement pousser plus loin son explication, et je reprends ma recherche à travers les étages. Je le revois plus tard au détour d'un couloir. Rieur, il me demande : « Vous êtes-vous décidé ? ». Mais je ne peux lui répondre (sans doute l'a-t-il d'ailleurs deviné) : non seulement je ne suis pas certain de savoir auquel des deux groupes (celui des vivants ou celui des morts) j'appartiens, mais il m'apparaît de toute façon impossible, vu ma fiébrilité, de décider quoi que ce soit.

Et la foule à nouveau m'entraîne.





« – Comment ce sera ici dans cent ans ?

Dans cent ans, les voitures seront volantes. Elles seront belles, propres, toutes rouges, et le capot pourra s'ouvrir. »

Cours d'école, mail des Tilleuls. Des enfants.

Sous terre

Mon avancée sous terre est lente, difficile, et les efforts qu'elle me coûte disproportionnés en regard du terrain finalement gagné. Je passe plus de temps à déblayer la voie devant moi (avec pour seul outil un pieu rudimentaire), qu'assis sur mon chariot, que je ne regagne chaque fois que pour le faire avancer de quelques centimètres. Du reste, il m'arrive bien souvent de le déplacer sans même m'y installer, en le traînant simplement derrière moi (c'est un modèle des plus modestes, à place unique, que l'on peut tirer sans trop de peine).

Pourtant, malgré cette difficulté à progresser, je ne perds pas courage. Bien au contraire, c'est comme si cette adversité renforçait mon ardeur. J'aime faire face à de nouvelles terres, à des roches soudain plus dures, ou au contraire plus friables, j'aime me voir contraint de contourner des poches d'eau souterraine ou des entrelacs de racines dont je me plais, dans l'obscurité qui m'enveloppe, à imaginer quels troncs, quelles branches, quel feuillage elles nourrissent. Je ne sais d'ailleurs d'où me vient la connaissance des arbres, des rivières, des villes même sous lesquels je passe parfois, et que certains indices, que j'ai appris à lire, me révèlent. Ai-je habité à l'air libre dans mon jeune âge ? M'a-t-on conté (mais qui l'aurait fait alors ?) la vie à la surface de la terre ? Je l'ignore. Mais je sais ce qu'il s'y passe. Je sais les guerres, les famines, la terre et l'air contaminés par les hommes, le ciel congestionné par des cohortes de véhicules progressant pas à pas,

coincés dans d'immenses nuages rendus solides et raides par leur surpeuplement même.

C'est pourquoi mon existence ici, dans ces profondeurs, m'apparaît somme toute préférable, malgré la solitude, le froid parfois, l'absence de distractions. Je ne sais où ces efforts quotidiens me mènent, si même il est raisonnable de leur imaginer un but. Peu importe, pourvu qu'ils me tiennent à distance de cet autre monde en perdition, où les hommes n'ont d'autre idée, ni d'autre désir, que de proliférer, tout en travaillant toujours plus vigoureusement à leur propre extinction.



« Le soir il y a les oiseaux ; quand ils prennent leur départ, je vois comme des avions qui vont prendre le code. Des fois ils vont faire un tour, ils reviennent, et tu vas entendre le chef de l'équipe qui va crier « ouh-ouh-ouh ! », et une fois qu'il commence : « pat-pat-pat-pat-pat ! », c'est là qu'ils prennent le cap. »

Près du centre commercial de la place des Pyramides.
Un jeune homme, assis sur un banc devant le lac.

Hop ! Hop !

Du matin au soir (mais enfouis dans les profondeurs de la terre comme nous le sommes, il ne nous est possible de faire le départ entre ces deux moments du jour qu'à la qualité de notre fatigue — psychique le matin, physique et psychique le soir), nous travaillons dans la poussière humide et le manque d'air, et seuls nos coups de pioche, les allées et venues des chariots, les sirènes d'alerte et les « hop ! hop ! » de notre chef d'équipe viennent ponctuer, par périodicités entremêlées, nos fastidieuses journées.

Mais ce sont certainement ces « hop ! hop ! » de notre chef qui ont l'impact le plus notable sur nos nerfs. Non par l'effet direct qu'ils auraient sur notre ardeur, mais, pourrait-on dire, par la bande. Car ces sortes d'appels (à la fois encouragements, rappels d'une surveillance permanente, et ponctuation presque inconsciente de l'inactivité, inhérente à sa fonction, de ce même chef) nous sont à tous à ce point insupportables que toute activité, y compris la plus pénible, nous semble un bon moyen de nous les faire oublier — à conditions bien sûr que nous nous plongeons de toute notre âme dans le labeur, et que nous y employons le maximum de nos forces.

Impossible de savoir si ces « hop ! hop ! » sont le résultat d'une patiente mise au point de la direction, ou une sorte d'aboiement

incontrôlé, et considéré par elle comme sans importance ni inconvénient réel. Le fait est que ces aboiements sont devenus la signature sonore de la fonction de chef d'équipe, et que lorsqu'un nouveau chef est nommé à ce poste (y compris lorsqu'il provient de l'équipe même, et qu'il a dû endurer longtemps avec ses collègues ces appels insupportables) il les fait siens immédiatement, et en assomme les ouvriers avec cette régularité à la fois appliquée et nonchalante, mais de toute façon idiote, dont les années ont définitivement prouvé l'efficace.



« Mon père a fait beaucoup pour nous. Il a laissé une très bonne image de lui, et pourtant ça n'a pas été facile. Je suis très fière de lui, c'est une référence pour moi, j'espère que ce le sera pour mes enfants, et ainsi de suite. »

Cour d'école, mail des Tilleuls. Fête du centre culturel. Une maman.

Père et fils

L'homme avance devant moi. Ou plutôt, c'est moi qui cours derrière lui, mais plus je m'efforce de le rattraper plus la distance entre nous grandit. J'en éprouve d'autant plus de contrariété que cet homme (j'en prends conscience peu à peu, jusqu'à ce que cela s'impose à moi dans toute sa force) se trouve être mon père.

Ce n'est pas à sa silhouette que je le reconnais (à vrai dire je ne peux pas l'approcher de suffisamment près pour distinguer ses formes) mais à la sorte de traîne immense qu'il laisse derrière lui, faite d'une matière étrange qui tient autant, pour les reflets qu'elle présente, du verre étamé ou de l'eau dormante, que, pour ce qui est de sa consistance, de l'huile ou du sang frais.

C'est dans cette matière visqueuse, gluante, mucilagineuse que je patauge. Pas d'autre possibilité pour moi en effet, si je veux avoir une chance de rattraper mon père, que de plonger dans cette nappe grasse et poisseuse où mes jambes peinent toujours davantage à se mouvoir. D'autant qu'à mesure que je m'enfonce en elle et m'essouffle m'apparaissent çà et là différentes traînées plus ou moins colorées, dont je perçois immédiatement qu'il s'agit, matérialisés, des traits de caractère de celui après qui je cours.

Oui, c'est en mon père — non seulement dans son corps mais dans ses pensées les plus intimes — que je barbote, j'en ai la conviction. Toute cette immense traîne, c'est sa personne tout

entière, avec ses secrets, ses douleurs et ses joies, ses rêves que peu à peu il abandonne. À chacun de ses pas, il se défait un peu plus de lui-même, s'offrant ainsi dans le même temps à mon piétinement et à mon exploration.

Je constate d'ailleurs que sa silhouette s'amenuise progressivement. Je ne vois bientôt plus de lui, au loin, que le haut de son corps qui paraît flotter à la surface des eaux, peut-être même s'y enfoncer ; eaux dans lesquelles moi-même je me noie d'ailleurs lentement, avec la certitude de plus en plus nette que nous sommes voués tous les deux, mon père et moi, non seulement à disparaître, mais à le faire en même temps, comme avalés par la même gueule. Comme si, à mesure de ma progression, je me délestais moi aussi de mon propre corps, et l'abandonnais à mes successeurs — sans doute déjà eux-mêmes lancés à notre poursuite, et donc déjà eux aussi pris dans la même glutineuse mélasse.



« En Tunisie les gens sont de plus en plus pauvres. La vie est trop chère et les gens ne gagnent pas assez. Tu trouves des femmes qui travaillent dans les champs de cinq heures du matin jusqu'au soir. Elles ne voient pas leurs enfants ni leur mari, pour l'équivalent d'un euro ici. Qu'est-ce qu'on peut faire avec ça ? Rien du tout. C'est vraiment une grande souffrance. C'est la pauvreté qui pousse les gens à quitter leur pays et à venir ici pour une vie meilleure. Qu'ils puissent construire une maison, avoir une voiture, une vie normale, quoi ! Dans les pays arabes, les gens souffrent encore. Les jeunes de trente ou quarante ans vivent encore avec leurs parents. Ils n'ont pas de vie, pas de femme, c'est un gros problème. Même s'ils ont des diplômes, qu'ils sont partis à l'université. Tant qu'il n'y a pas quelqu'un qu'il connaît de bien placé, il n'aura pas sa place. »

Pizzeria, Avenue Ampère. La gérante.

Les géniteurs

Sans cesse les mains de mon père me passent devant les yeux, balaient fébrilement l'espace, m'empêchent de rien voir. Et quand leur danse chaotique enfin se calme, les voilà qui s'accrochent à mon cou, à mes cheveux, à mes joues, et leur tirent dessus comme si elles voulaient les arracher. Les membres de ma mère (je porte père et mère sur mon dos, ils y ont trouvé place il y a longtemps et n'en bougeraient pour rien au monde), bien que de façon moins brutale, me laissent aussi peu en paix : ses doigts osseux m'écrasent les paupières, agrippent mon nez sans ménagement, ses maigres bras me cisailent les clavicules, ses jambes m'enserrent si fort les reins que je peux à peine respirer. Mais je ne dis rien, ne me plains pas, endure mon supplice, m'applique à porter mes bien-aimés géniteurs avec abnégation. Je sais qu'ils n'ont nulle part où aller, que s'ils posaient seulement le pied à terre ils s'effondreraient immédiatement, telles des statues de sable.

Bien sûr cela ne facilite pas mes mouvements, et influe même, je dois le reconnaître, sur toute mon existence. Bien des activités me sont interdites, ou rendues si difficiles que j'ai perdu le désir de m'y engager. Mes relations amicales sont des plus ténues. J'ai bien essayé de prendre femme, mais à peine me suis-je approché de celle que je convoitais que les deux paires de bras de mes géniteurs se sont agrippées aux deux paires qui tout à coup leur faisaient face (la jeune femme, de son côté, était en effet affligée d'un fardeau identique au mien) pour ne plus les lâcher. Les quatre paires de bras ont alors inventé mille prises, se sont découvert comme une nouvelle jeunesse, et il ne m'a plus été possible d'échanger avec ma belle que de subreptices regards, à ce point fugaces et contraints qu'ils en étaient presque indéchiffrables. J'ai préféré renoncer, quand bien même, tous ces bras étant si bien imbriqués, je désespère de pouvoir un jour me dégager de cet invraisemblable enchevêtrement.



*« N'oublions pas que nous sommes nés poussière.
Donc, je travaille déjà dans la poussière. »*

Devant le gymnase du Nesles, boulevard de Nesles.
Un employé municipal, retournant la terre d'un massif de fleurs.

Poussière

La poussière épaisse qui m'enveloppe a fait de moi sa nourriture. Que dans mon avancée (car toujours j'avance, même si le but m'échappe) mes mains se tendent pour déchiffrer l'espace, et cette ouate aréneuse immédiatement les avale — ou plutôt avec application les déguste, s'en régale. Sans m'être tout à fait retirées, mes mains (pourtant mes uniques guides dans ces presque ténèbres sans ciel ni base) ne sont plus entièrement miennes : j'en partage la propriété avec ce nuage de sable énigmatique et muet qui m'a choisi pour met. Mais je ne souffre pas de cette situation, ni ne m'en plains. Sachant qu'il me rapproche de mon but, j'accepte mon évanouissement. Car mes mains sont les navires que je lance non vers une cible unique mais vers l'archipel de rêves qui m'a vu naître et que je finirai je le sais par atteindre, lorsque m'étant entièrement offert à la poussière qui lentement me dévore, par vagues successives j'aborderai ses rivages éclatés aux plantes odoriférantes.



« Ça fait depuis l'âge de douze ans que je fais les espaces verts. Je faisais ça aux Antilles, avec mon beau-père, et du coup j'ai aimé. »

Devant le gymnase du Nesles, boulevard de Nesles.
Un employé municipal.

Dérive

L'application que je porte à ma propre dérive m'emporte vers des terres toujours plus étrangères et douteuses. Mais chaque échouage sur un nouvel îlot confirme ma nature adaptative : plus l'îlot se montre inconcret, plus en effet j'y prends pied avec aisance ; plus j'avance dans ce voyage (qui peut-être n'est qu'immobile) plus l'incertain devient mon prolongement naturel, l'inaudible et l'impensable les pousse grâce auxquelles je perçois mon corps et mes pensées comme plausibles, sinon tangibles.

Au point que chaque étape de mon plongeon dans le toujours plus vaporeux ne fait que renforcer mon acclimatation au rien, au fantomal, à l'inimaginable. Et si dans les premiers temps j'ai pu prendre goût aux végétations exubérantes d'îles concrètes, ici ou là peut-être encore répertoriées, c'est dans les miettes de terre dont rien n'atteste l'existence (pas même un tremblement de l'air ou une fragile exhalaison) que mon corps s'épanouit réellement — c'est-à-dire se dissout, avec pour seule aspiration de disparaître tout à fait.



« Je suis ingénieur en automatique. J'explore un nouveau domaine qui est celui du système embarqué. J'ai besoin de concentration, et j'ai trouvé ici un lieu calme, tranquille, idéal pour pouvoir travailler. »

Esplanade de l'Université Paris-Est Marne-la-Vallée.

Un homme, la trentaine.

Le rocher

Assis sur mon rocher au milieu de la baie (c'est un rocher minuscule, je peux à peine m'y tenir assis en gardant mon barda à mon côté, mais c'est le seul de toute la zone à émerger des eaux), je surveille les barques qui lentement dérivent autour de moi.

Chacune de ces barques porte une machine complexe, qui le plus souvent en occupe tout l'espace (il ne s'agit pas de simples moteurs ; pour autant, ces installations sont si complexes, et si inhabituelles d'aspect, qu'il m'est impossible d'en deviner la fonction précise). Pas d'hommes à bord, pas le moindre rameur ni le moindre passager. Seuls quelques oiseaux se risquent parfois à se poser sur l'une ou l'autre de ces embarcations, mais c'est pour reprendre presque aussitôt leur envol et aller chercher un lieu de halte plus à leur convenance — c'est-à-dire plus stable sans doute, ou en tout cas moins énigmatique, moins sourdement menaçant.

Car toutes ces machines, même si elles le font pour la plupart de façon modérée, bruissent, grincent, sifflent et ronflent, plongeant la baie dans une permanente rumeur qui certainement contrevient à la tranquillité des bêtes. Pour ma part, c'est précisément cette rumeur que j'apprécie, et c'est en grande partie pour l'entendre évoluer autour de moi que je reste assis là, malgré l'inconfort de ma position et la solitude qu'elle implique.

Comme je l'ai dit, je ne comprends rien à ces machines. J'ignore à quelles fins elles ont été élaborées, les raisons qui les ont fait se retrouver toutes dans cette baie, et jusqu'à quand se poursuivra leur incessante ronde. Mais tant qu'elles restent dans cette zone, tant que dure leur manège, je ne peux me résoudre à quitter les lieux. Je ne sais d'ailleurs pas de quelle manière cela me serait possible : si une embarcation m'a permis d'atteindre ce rocher, elle a à présent disparu ; c'est donc à la nage qu'il me faudrait regagner le rivage — rivage qui ne manque pas d'être incertain, et se trouve la plupart du temps dissimulé par des nappes de brumes établies pour toujours semble-t-il dans la baie.

Les barques porteuses de machines, pour mystérieuses qu'elles soient, sont en définitive mes seuls repères — même si toujours mouvants. Avec le temps elles me sont devenues familières. Je les reconnais de loin, avant même de les voir. Et si leur incessant carrousel reste une énigme pour moi, je ne désespère pas de comprendre, au moins pour quelques-unes d'entre elles, le cycle de leurs apparitions, les raisons de leurs déplacements, peut-être même le système qui les régit. Je sais qu'il me faudra pour cela faire preuve de patience et d'application, mais je n'en manque pas. Ce sont mes seuls atouts dans cette quête solitaire, et je compte bien m'appuyer sur eux aussi longtemps que dureront les conditions de mon maintien sur ce modeste mais providentiel rocher.



« Il y a un terme qui s'appelle la psychogéographie. Ce sont les situationnistes qui ont inventé cette notion. C'est avoir un endroit physique qui devient un endroit mental, et qui devient ce qu'on en fait. »

Maison Pour Tous « Victor Jara ». Le responsable des activités culturelles.

Infra-vie

Dans la sorte de souvenir de ville où se déroule mon existence, ce ne sont pas les voies trop souvent empruntées, plaies ouvertes se vidant éternellement de leur sang, ni les quartiers longtemps chéris aujourd'hui devenus glaçons de cendres qui sont propices à ma rêverie, mais les zones que précisément j'avais jusqu'ici ignorées, les lieux vierges de toute attente, de tout désir, et tournant résolument le dos aux limites imposées par mes anciennes divagations. Lieux non-minéraux, non-terreux, gazeux peut-être, où mon pied à peine posé se dissout, oublie qu'il fait partie d'un corps, perd sa double fonction d'avant-poste et d'appui pour simplement renforcer le vide qui sans rien montrer, et comme sans rien ressentir, l'accueille.

Dans ces territoires sans poids, sans histoire, sans fonction, je me plais à dériver, avec pour seule vigilance de demeurer à bonne distance de mes errances passées — errances tristement volontaires, appliquées, et qui sans que j'y prenne garde ont fini par polluer mon lieu de vie, le lacérer, le saccager.

Cette dissolution de moi, ce renoncement même à toute idée de sensation intelligible auquel je m'applique est donc à la fois un repentir et une contribution (forcément invisible, sans consistance, impalpable y compris par moi) à cette infra-vie dans laquelle désormais j'évolue. C'est là que disparaissant je me régénère ; là que n'étant plus je redécouvre ce que c'est que d'être, et, incidemment, entrevois ce que pourrait être une ville uniquement façonnée par le rien.





« – Vous voulez habiter dans un bâtiment ou une maison ?

– Une maison.

– Une maison.

– Un bâtiment.

– Une maison. »

Cour d'école, mail des Tilleuls. Des enfants.

Le jongleur

L'immeuble que j'habite, et depuis lequel, derrière mon œil-de-bœuf, j'observe le monde, est pris dans un tourbillon si délirant, et se trouve à ce point secoué de sautes diverses et de brusques changements de trajectoires, qu'il m'interdit toute vision tant soit peu précise des choses, toute prospective raisonnable quant à mon devenir, et, plus grave sans doute, toute possibilité de jouir d'une existence stable et sereine.

Bien sûr d'autres maisons et immeubles sont engagés, à l'image du mien, dans cet incessant ballet. Je vois régulièrement leurs habitants apparaître aux fenêtres ou aux balcons, et contempler d'un œil aussi las que le mien les longues hyperboles, brusques voltes ou envols verticaux auxquels toutes les demeures ici sont contraintes. Mais cela fait si longtemps à présent que nous tournons de concert dans le vide que nous ne prenons plus la peine d'échanger le moindre geste — qu'il soit de complicité amusée, de lassitude partagée, ou simplement de désespoir. Nous savons être séparés pour toujours les uns des autres, et avons cessé d'épuiser nos forces en de vains appels ou signaux rendus de toute façon incompréhensibles par la distance et les révolutions de nos logis respectifs (ces derniers en effet, ne se contentant pas des nerveuses ellipses qu'ils dessinent, tournent également sur eux-mêmes, de sorte que nos éventuels interlocuteurs ont tôt fait, à peine apparus, de disparaître dans la nuit).

Je parviens néanmoins à distinguer dans ce chaos des sortes de périodes (à moins qu'il ne faille les appeler saisons), dont certaines finissent par avoir ma préférence. Il me semble du reste qu'il en va de même pour mes voisins (qui bien que ne se montrant à moi que de façon fugace finissent par m'être familiers, et dont je peux vérifier, d'une saison l'autre et grâce à quelques détails, le penchant pour tel ou tel type de mouvement). Pour ma part, si j'apprécie les périodes durant lesquelles ma demeure s'en tient à un rythme binaire alternant ascensions et descentes parfaitement verticales (périodes durant lesquelles j'ai tout loisir d'observer mes proches voisins sans que mon horizon tout à coup s'en vienne à basculer), ma préférence va à certains moments (que je n'ose nommer périodes, encore moins saisons), où toutes les habitations habituellement entraînées dans une dérive sans attache se retrouvent soudain dans un alignement parfait. Dans ces instants, tout semble figé suite à on ne sait quel ordre supérieur, dont chacun ressent et la beauté et la fragilité. Le silence se fait. Chacun goûte ce suspens éphémère, et se met à espérer qu'il dure toujours. Mais cela bien sûr n'advient jamais : très vite le charme est rompu, et la danse reprend de plus belle.

C'est dans ces moments où toute la machinerie se relance qu'une sorte de spleen me gagne, et que mon ressentiment vis-à-vis de celui qui se joue ainsi de nous refait surface. Car bien sûr quelqu'un tire les ficelles de ce grand jeu ; quelqu'un dont on aperçoit parfois le visage, subrepticement, et dont la large main à intervalles réguliers nous enveloppe, amortit notre chute, relance notre envol. C'est lui le grand jongleur, le manipulateur de vies, le générateur d'angoisses, celui qui n'offre à nos questions qu'un sourire de façade satisfait de lui-même ; lui le Grand Idiot, qui ne nous possède que parce qu'il s'emploie à nous perdre.

Et mon ressentiment se change en véritable haine lorsque, sous l'effet du vertige sans doute, je reconnais dans ses traits mon propre visage, et dans ses yeux les miens. Dans ces moments-là, tout me semble définitivement perdu, et je préfère laisser là l'observation du ciel et me détourner de cet œil-de-bœuf qui ne m'apporte finalement que tristesse, et toujours souligne et renforce ma solitude.



« Après, je ne sais pas où l'avenir va m'emmener. On était partis à un moment donné sur l'idée de trouver un jardin, pour poser le car et travailler avec le jardin, faire de la permaculture, pour la lier à la restauration. »

Food Truck « Çasagîte », boulevard de Nesles. La responsable.

Le jardin

Pour progresser dans l'espace immense qui s'offre à notre équipe (nous sommes une poignée, perdus dans une nuit perpétuelle seulement trouée de quelques lointaines et vacillantes lueurs), il nous faut en permanence œuvrer à la consolidation et surtout au prolongement de notre route — seul espace à peu près solide dans le vide sans limite qui nous enveloppe.

Prélevant inlassablement sur l'arrière les matériaux nécessaires à notre avancée, nous gagnons lentement sur la nuit, dans l'espoir d'atteindre enfin le jardin qui régulièrement, de son vol fantaisiste, vient nous visiter. (Si le vol de ce jardin paraît fantaisiste, cela tient surtout au dessin difficilement prévisible de sa trajectoire, mais son déplacement, somme toute assez lent, nous permet néanmoins de calculer son avancée avec une certaine précision).

À de nombreuses reprises déjà nous l'avons vu approcher, et avons incliné vers lui notre route, mais chaque fois l'abordage a échoué, soit par la faute de nos travaux mal planifiés et insuffisamment efficaces, soit parce que, ayant tout de même réussi à l'approcher de près, nous allions buter sur une végétation impénétrable, un rivage trop accidenté, ou une roche trop friable et se désagrégeant au moindre contact.

Aussi avons-nous fini par désespérer d'un jour pouvoir aborder ce jardin errant, et avons-nous réfléchi à d'autres approches possibles, peut-être moins directes mais plus conformes à sa nature et au rythme de son errance. Et nous sommes convenus, après d'intenses palabres, de ne plus le viser directement lors de sa prochaine apparition dans notre ciel, mais de diriger notre route vers un point dominant sa trajectoire, afin d'une fois convenablement positionnés à son surplomb nous laisser tomber sur lui tels des fruits mûrs. C'est en vue de cette perspective que nous œuvrons désormais. Lorsque le jardin se montrera à nouveau, nous serons prêts j'en suis sûr. Encore faudrait-il que l'objet de notre quête veuille bien s'extraire des ténèbres dans lesquelles depuis un temps à présent anormalement long il a disparu — temps qui dans le secret de mes pensées (que je me garde bien de partager avec ceux de mon équipe) ne me semble rien augurer de bon.



« Je viens des Comores. Vu que c'est un archipel, ça prend des idées de toutes les îles et des pays avoisinants. Le pilao, c'est comme le tiep africain, c'est à base de tomates, d'oignons, de beurre clarifié, d'épices (cannelle, cumin, sel, poivre, cardamome). On peut le faire à la viande, au poulet, chaque maison a sa recette. Il y en a qui rajoutent des légumes, d'autres des fruits secs, mais chez moi, le pilao de ma maman, c'est à la viande ou au poulet (avec des œufs pourquoi pas), et une sauce rougaille à côté, avec des tomates concassées, du citron, des échalotes, un peu de piment. Et ça, ça met tout le monde d'accord. »

Centre social et culturel, place du Bois de Grâce. Une stagiaire.

L'île

Il n'y a qu'à la nage que l'on peut atteindre l'île. Non en raison de fonds trompeurs ou de récifs rendant dangereuses ou impossibles les manœuvres des navires, mais parce qu'un interdit ancien n'en permet l'approche qu'aux seuls nageurs, qui plus est solitaires. Je ne sais combien de temps il m'a fallu pour parvenir au rivage où je reprends à présent péniblement haleine. Il me semble que des courants favorables ont facilité ma progression, mais peut-être ce sentiment est-il dû uniquement à ma joie d'être enfin là, sain et sauf, et prêt à pénétrer la dense végétation de mes pensées anciennes.

Car c'est de mes pensées que cette île est couverte ; mes pensées qui, à peine nées, et dans quelque lieu où je me trouve, immanquablement s'envolent vers elle, sont aspirées, aimantées par elle, et une fois parvenues là s'y fixent, grandissent et prolifèrent — loin de moi, loin de ma vue, de mon entendement, du loisir pourtant habituellement offert aux hommes de les voir s'épanouir et côtoyer leurs sœurs.

C'est pourquoi j'ai mis tant d'ardeur à rejoindre ce lieu — ardeur purement instinctive sans doute, car mon cerveau je le sais serait bien incapable, surtout à proximité immédiate de l'île, de soutenir sur la durée une pensée réfléchie impliquant un tel engagement. C'est donc dans un état de grande excitation, mais d'excitation presque infantine, pour ne pas dire animale, que j'aborde cette plongée dans une forêt qui m'est à la fois familière et étrangère, et dans laquelle je sais qu'en me perdant je me retrouverai.

Mais j'attends encore un peu, repousse le moment de cette jouissance promise, curieux de constater qu'en moi grandit soudain une pensée nouvelle, qui étrangement (ou en tout cas de façon tout à fait inaccoutumée) semble s'accommoder de la terre où elle prend pied, goûter même les espaces vierges qui s'offrent à sa pousse. Et tant pis si cette pensée (je le comprends à présent, mais il est trop tard pour la rejeter) m'enjoint à faire demi-tour et à m'en retourner vers les terres d'où je viens — terres que, selon cette pensée à présent ferme sur ses bases (et à l'emprise de laquelle je ne saurais me dérober), je n'aurais jamais dû quitter.



« *La vie est faite pour être partagée.* »

Près du centre commercial de la place des Pyramides.
Un jeune homme, assis sur un banc devant le lac.

Le mystère

On vient de loin pour tenter d'arracher une brîbe du mystère. Des jours, des semaines de voyage. Et une fois sur place, c'est la foire d'empoigne, il faut affronter cris, insultes, bousculades, avec leurs lots de morts qui sont, chacun le sait, la rançon d'une telle quête. D'autant que ce n'est qu'au couteau que le mystère se laisse entamer. Seule une lame aiguisée (mais pas trop longue, pas plus d'une main, c'est la règle) peut trancher dans cette matière invisible et dont on ne sait rien — à part justement cette façon unique, et depuis toujours inchangée, qu'on a de la dépecer.

Et chacun, après avoir joué des coudes, écrasé ses semblables, perdu parfois un des siens, s'en retourne chez lui, avec dans sa sacoche un morceau, sans contour bien visible, de cette masse indéfinissable, fabuleuse, incognoscible, dont personne ne sait ni l'origine ni le devenir, et dont le filon ne semble pas même diminuer, malgré ce que depuis si longtemps on lui ravit.



« En ce moment on est en hiver, donc le paysage n'est pas beau. Voilà, on fait avec. Les saisons changent. Demain il fera meilleur. Ce que je vois là, je ne l'aurais pas décrit comme un poète, je l'aurais décrit comme un livre que je vois tous les jours. Hier il ne neigeait pas, aujourd'hui il neige. Comment dire ça simplement... Le temps est maître de l'homme. Ça n'est pas l'homme qui décide du temps. Les bâtiments sont éphémères, le temps n'est pas éphémère. Le temps c'est tout le temps. Les hommes c'est éphémère. Il pourra mourir des milliards d'hommes, le temps fait sa vie, et il ne vous demande pas votre avis. »

Croisement du boulevard du Bois de Grâce et du boulevard de Nesles.
Un homme, la trentaine.

Le temps

Il plane au-dessus des têtes, recouvre tout, chape sans limite mais moins pesante qu'un voile. À ses pieds (que bien sûr il n'a pas), des milliards de points : hommes, femmes, enfants et vieillards, bêtes de toutes espèces, levant de temps à autre leurs yeux vers lui, mais sans le voir jamais.

Aile unique détachée de tout corps (ou l'ayant depuis toujours délaissé), il bat à son rythme, se soulève et s'abaisse, se froisse, se plie et se déplie ; océan transparent et sans épaisseur ; chair impalpable, irréaliste, prise de mouvements géologiques furtifs qui disparaissent aussitôt sans laisser de traces ; voix sans visage, sans bouche même, mais (et peut-être précisément pour cette raison) bavarde ; langage de plis, de subductions et de collisions, sans autre destinataire et récepteur que soi.

Nuage plat (mais habité par tous les vents), à la fois nerveux, joueur et sourd, il est jouissance enfantine parcourue de failles, de dépressions et de ventres, d'érosions et de poussées, qui par

inconscientes connexions forment à la fois son corps et son mouvement. Au-dessus de la masse grouillante des hommes il s'amuse en solitaire, joue à se rompre, à se reformer, à se retourner comme un gant, à s'apparaître à lui-même, mais autrement, fardé, camouflé, travesti. Toujours ingambe il court de soubresauts en voltes, d'immobilités subites en secousses soudaines parfois frangées de langueurs indéchiffrables, y compris par lui.

Toute cette danse irrite bêtes et hommes en bas, il le sait. Surtout les hommes : elle leur fait perdre la tête. C'est à cause d'elle, ou plutôt des quelques rares échos qu'ils sont capables d'en capter, qu'ils s'entre-déchirent, s'entre-déciment, s'exterminent. Mais de cela il se moque, trop occupé à s'inventer toujours, et à estimer le vide dessinant les frontières gazeuses de son être — qu'il prend grand soin de conserver aussi aléatoire qu'hypothétique.



*« On peut entrer ici, se poser, faire d'autres choses,
pour un peu se déconnecter, peut-être, de ses soucis au quotidien,
et voir autre chose. »*

Food Truck « Çasagîte », boulevard de Nesles. La responsable.

L'éclipse

D'un coup, sans que rien l'ait laissé présager, tout ce qui m'entoure s'immobilise. Les corps, les lumières, les sons se cognent à d'invisibles parois, sont stoppés dans leur course, se figent. Pourtant je le sais l'existence de ces énergies n'est en rien arrêtée. Toutes continuent de vivre avec le même appétit, la même attention portée à l'immédiat ou au lointain, la même fébrilité. Mais quelque chose en elles, peut-être le soin habituellement porté à leur développement, à l'extension de leurs bras, à la propagation de leurs ondes, cesse pour un moment d'être actif. Le temps, lassé de la rectitude de sa flèche, se met par jeu à se tordre, à essayer le cercle (ou la spirale), la lenteur, la fausse inattention de la bête assoupie. Grand accord d'orgue tranché par la lame d'un fin rasoir, la rumeur du monde s'immobilise, m'invite à entrer en elle. Je m'y aventure comme dans un jardin inconnu, jouissant de sa végétation exubérante, de ses fragrances, de ses sentiers infoulés, menant parfois vers de soudains abîmes. C'est toujours sans crainte que mes yeux alors plongent dans le vide ; avec même une certaine curiosité, qui je le sens pourrait me pousser à m'y précipiter. Mais j'ai hâte de découvrir les mille trésors que recèle le jardin, et vite m'en détourne. C'est le moment que choisit l'énergie du monde pour mettre fin à sa brève éclipse. Et tout s'efface — c'est-à-dire redevient net, conforme, et légèrement teinté d'ennui.



« Ma mère est étrangère, mon papa aussi. Mon père est Guinéen, de Guinée-Conakry, et ma maman est Allemande de l'est. En fait elle est née dans un camps de concentration, à Buchenwald. Mon papa, lui, a fait un séjour en Union Soviétique. D'Union Soviétique il est venu en France. Et voilà, c'est les origines. »

Food Truck « Çasagîte », boulevard de Nesles. La responsable.

L'arbre double

Au-dessus de moi, depuis toujours semble-t-il (bien que je n'en aie pris réellement conscience que récemment), se frottent dans la brume, et grincent, les branches d'un arbre immense. Ce n'est d'ailleurs que sous l'effet des mouvements de cette brume que j'aperçois parfois ces branches — jamais dans leur entier, et jamais très longtemps.

Je sais que cet arbre a pour particularité d'être double, ses deux troncs étant plantés de part et d'autre de l'endroit où je me trouve — à une distance si grande l'un de l'autre que je ne peux que difficilement l'imaginer. Et c'est à l'exact aplomb de ma tête que leurs plus fines branches se rejoignent. Il m'arrive de penser que je suis le fruit de ces arbres siamois, et que c'est précisément parce que je pends sous le lieu même de leur rencontre qu'ils continuent de mêler leurs branches — peut-être même de prendre appui l'un sur l'autre. Mais depuis peu me parviennent, par la fine et longue tige qui me porte, des craquements inquiétants. Quelque chose se brise je le sens dans cette immense structure. Peut-être ne sont-ce que des branches annexes dont la perte ne doit pas m'alarmer ; mais il se peut aussi que ces craquements proviennent de plus loin, des bases même de cet arbre naturellement double. J'essaie de ne pas y porter trop d'attention, de laisser ses bruits sinistres à leurs lointains dont je ne sais rien. Mais comment demeurer

insensible aux oscillations que chacun d'eux provoque dans la tige à laquelle je suis suspendu, et qui chaque fois mettent tant de temps à s'apaiser ? Comment ne pas voir là les signes annonciateurs de ma chute prochaine ?



« Je suis originaire du Sri-Lanka. Ça fait 28 ans que je suis là. Je suis arrivé à 17 ans, j'en ai 45. Maintenant j'ai la nationalité française. Dans l'épicerie on vend des cosmétiques, des légumes, des produits africains, et aussi des produits français. Au début on faisait aussi taxi-phone, internet. Il y avait deux entrées : de l'autre côté il y en avait une, et ici une autre, on avait coupé en deux. Les gens qui venaient pour internet passaient par là-bas, ceux qui venaient acheter des marchandises passaient par ici. Après c'était compliqué, il y avait des gens qui ne payaient pas, qui volaient. À la fin on a fermé une des entrées. »

Épicerie, avenue Ampère. Le gérant.

Les deux portes

C'est toujours la même chose : alors que rien ne le laisse présager, et que tranquillement installé dans mon fauteuil je me laisse aller à une paresseuse rêverie, prend forme tout à coup, au milieu des visions éphémères se succédant sans logique apparente dans mon esprit, une image de moi à la fois limpide et équivoque, d'autant plus troublante qu'elle ne me présente pas dans mon état actuel mais au moment de ma naissance — moment complexe, étiré dans le temps, peut-être sans réels début ni conclusion, mais où déjà peuvent se lire (et d'une façon nette, donc effrayante) l'incertitude, l'indécision et l'insatisfaction fondamentale qui encore aujourd'hui, et presque à longueur de temps, m'habitent.

Dans cette vision, il m'apparaît clairement que je suis entré dans l'existence par deux portes différentes, placées à l'exact opposé l'une de l'autre. L'image qui s'impose à moi ne me laisse aucun doute : avant d'exister pleinement (c'est-à-dire sous ma forme actuelle), j'étais constitué de deux moitiés de corps, ou pour mieux dire de deux moitiés de corps elles-mêmes encore latentes, encore en devenir. Je vois, comme dans un film au ralenti, non seulement les portes entrouvertes par lesquelles ces demi-corps

sont apparus (portes par-delà lesquelles se laisse deviner une pâle brume verdâtre), mais également leur lente progression dans ce que je ne peux considérer que comme l'antichambre de ma propre existence, de ma propre chair. Lieu à la fois confiné et ouvert, poussiéreux et limpide — encore qu'on ne puisse parler d'une limpidité absolue : des ombres la parsèment en effet (il me semble que leur nombre augmente toujours) que je finis par identifier comme des sortes de présentoirs, parmi lesquels mes demi-moi, encore approximatifs, sont contraints de patiemment trouver leur chemin. Ce qu'ils font de façon particulièrement précautionneuse, sachant que le moindre mouvement un peu brusque causerait sinon la chute de ces présentoirs, du moins celle de tout ce qui s'y trouve entreposé.

Je ne peux que constater que la capacité de vision de mes deux demi-corps n'est encore que faiblement développée. Ils ne perçoivent ni la taille ni la nature précise des objets entassés sur les rayonnages ; mais ils savent que leur chute signerait, d'une façon ou d'une autre, leur propre disparition. C'est donc avec une extrême lenteur qu'ils s'avancent l'un vers l'autre, ce qui de mon côté me laisse tout le loisir de songer à la façon dont il leur faudra plus tard quitter le monde, ou plus précisément dont mon corps unique, enfin formé, le devra. Je pressens, de façon presque certaine, qu'il s'en ira (c'est-à-dire que je m'en irai) par une des deux portes (rien ne laisse supposer en effet qu'il en existe d'autres), mais j'ignore encore laquelle, et je sens que mon incapacité à apporter une réponse à cette question empêche que mes demi-corps avancent plus vite vers leur union ; que tant que ma religion ne sera pas faite à ce sujet, cette jonction à laquelle ils ne cessent d'aspirer leur sera interdite.

Je reste donc là, immobile dans mon fauteuil, flottant dans un espace mélancolique et brumeux à l'intérieur duquel je désespère de pouvoir dire par quelle issue s'effectuera ma sortie, me désolant dans le même temps de devoir être le témoin impuissant de la tristesse de mes deux évasives moitiés, empêchées par ma seule faute d'être réunies, quand depuis longtemps déjà elles le devraient.



« Je suis alternant à l'IGN. C'est-à-dire qu'on est à l'école, et en même temps en entreprise. On fait moite-moite. »

Esplanade de l'université Paris-Est Marne-la-Vallée,
boulevard Copernic. Un étudiant.

À cloche-pied

C'est à cloche-pied, et donc sous l'inévitable et permanente risée de tous ceux que je croise, que j'avance dans la ville, à la recherche de l'autre moitié de moi qui quelque part — mais j'ignore où, et c'est là mon malheur — s'épuise, elle aussi, et de façon également affligeante et pénible, à me courir après ; à cloche-pied que ce demi-corps qui est le mien s'efforce de trouver son double, dans cette mégapole où chaque rue semble sournoisement travailler à ma perte, et où les réguliers espoirs de toucher enfin au but, toujours déçus, paraissent eux-mêmes alimenter la vaste conspiration dans laquelle, à jamais incomplet, je me débats.

Ce n'est pourtant pas dans le but de m'y réaccoler que je poursuis ainsi mon semblable opposé. C'est même tout le contraire. Avec le temps j'ai appris à goûter la solitude, et pour rien au monde je ne souhaiterais m'unir à un double que je regarde désormais comme aussi potentiellement encombrant qu'évidemment inutile. Non, si je cherche ce fuyant antagoniste, c'est uniquement afin de pouvoir enfin me défaire des parties de lui qui, par erreur sans doute lors de la fatidique séparation (séparation dont je ne garde d'ailleurs qu'un souvenir très vague, au point de me demander parfois si elle n'est pas totalement fantasmée), ont échoué dans une moitié (la mienne) qui manifestement n'était pas la bonne.

Ce sont ces parcelles égarées en moi par erreur qui empoisonnent mon existence, bien plus que mon état apparemment incomplet et bancal, dont en définitive, dans le secret de mes pensées,

je m'enorgueillis. Ma vie serait simple et ma satisfaction totale, j'en ai la certitude, si je parvenais à me défaire de cette surcharge, de ce reliquat d'un moi inatteignable, qui me prive d'une identité nette dont je pourrais jouir pleinement. Et j'en veux à cette sorte de brume qui sans cesse m'enveloppe et prend plaisir à s'épaissir précisément lorsqu'une rencontre de l'autre toujours inaccessible semble, par quelques troubles indices, quelques sourdes sensations, en passe de se produire. D'autant qu'immanquablement elle me replonge, et pour longtemps, dans l'errance irritée et stérile qui semble être mon lot. Mais j'imagine que l'autre de son côté (comment en serait-il autrement ?), doit endurer, avec la même irritation que moi, exactement le même tourment.



« J'avais un oncle, le grand frère de ma mère, il habitait ici en France depuis 1973, avant la guerre donc. Il connaissait quelqu'un en Thaïlande, qui avait un commerce. C'était à Bangkok. En bas le monsieur vendait des radios, des chaînes, et en haut c'était une habitation. »

Mail des Tilleuls. Jardin d'enfants. Une femme assise sur un banc, en compagnie de sa petite fille.

Rez-de-chaussée

Ma chambre est située à l'étage d'une maisonnette que rien dans le quartier ne distingue des autres. C'est là que je passe toutes mes nuits. Mais pour accéder à la rue le matin, de même que pour regagner mon lit le soir, il me faut traverser le rez-de-chaussée, envahi du sol au plafond par un chaos d'appareils de radio et de télévision, de câbles, d'antennes et de pièces détachées de toutes sortes, qui sont comme les entrailles monstrueuses d'un corps absurde sans forme ni logique.

L'espace est à ce point rempli (et il semble d'ailleurs se remplir toujours un peu plus, sans que je puisse m'expliquer cette prolifération) que chaque traversée, dans un sens ou dans l'autre, me paraît plus difficile. Gonflant mes poumons, je plonge soir et matin dans cet amas où tout se contrarie et s'interpénètre, et n'en ressors qu'à tâtons, et toujours à bout de souffle. Il me faut chaque fois un bon moment pour reprendre haleine et me libérer des câbles et débris pris dans mes cheveux ou accrochés à mes vêtements.

Je suis las de ce manège, et surtout inquiet pour l'avenir. Un jour je le crains le souffle me manquera, et je resterai pris dans ce conglomerat insensé et proliférant, qui déjà par un côté tente de gagner l'étage, et par l'autre envahit le perron.





« Là c'est de la fibre optique. Il y a une boîte et on raccorde entre eux les câbles qui entrent. Au final en raccordant plusieurs boîtes ça fait tout un chemin. »

Boulevard Copernic. Jeune électricien, assis devant une table pliante sur le trottoir, sur laquelle il a installé son matériel.

Intra muros

Rien ne différencie l'avenue qu'à grandes enjambées je traverse de celles que l'on trouve dans les villes comparables, mais le danger qui ici me menace m'oblige à rejoindre au plus vite le trottoir d'en face — ou plutôt l'immeuble qui juste au-delà s'élève. Ce n'est en effet que derrière les murs du haut bâtiment qui bientôt va m'accueillir que je me sentirai à l'abri. Jusque-là, tout peut m'arriver : la constante menace qui tient sous sa coupe tous les habitants et ne leur laisse aucun repos m'affecte autant qu'eux, et je n'ai aucune raison de ne pas la redouter (à vrai dire je ne sais rien d'elle avec précision, sinon la terreur qu'elle provoque chez chacun, qui par contagion m'atteint et que je subis sans chercher à en savoir davantage).

Une fois l'avenue traversée, je sais que je pourrai reprendre ma progression et rejoindre le quartier éloigné dans lequel je dois me rendre. Comme chaque fois, il me faudra passer d'un logement à l'autre, perturber l'intimité de ceux qui y vivent, trouver mon chemin parmi les meubles, les corps, et la succession d'ouvertures de toutes sortes percées dans les cloisons. Car ce n'est que de cette façon que l'on circule dans cette ville : en passant d'un logement à l'autre, bien à l'écart des rues et avenues qu'il ne faut faire que traverser, et aussi vite qu'on le peut, en priant pour que rien de funeste ne vous arrive.

Malgré ma méconnaissance de la ville (et surtout de ses mille passages percés dans les murs) je sais que l'on me guidera volontiers, sans jamais montrer d'agacement ou de gêne : que j'apparaisse au milieu d'un repas, d'un jeu d'enfants, d'une scène de ménage ou d'un rapprochement amoureux je sais qu'on me livrera passage sans montrer la moindre impatience.

Bien sûr, en fonction du caractère de chacun, l'accueil divergera. Là on m'accueillera par un petit discours de bienvenue, en me prodiguant force conseils pour la suite de mon avancée ; ici on m'accordera simplement un geste de la main, un haussement de sourcil ou une esquisse de sourire. Mais je sais qu'aucune de ces disparates marques d'attention ne cachera en son sein un quelconque agacement, une quelconque lassitude. C'est un fait établi qu'ici aucun autre mode de déplacement n'est possible, que c'est le lot de tous les habitants d'être ainsi perturbés dans leur intimité. Mais ce qui, ailleurs, pourrait être considéré comme une gêne insupportable est ici regardé non seulement comme une nécessité imposée par les circonstances, mais également comme une sorte de bienfait, apportant aux foyers un souffle vivifiant, quelque chose comme une bouffée d'énergie aussi imprévisible que bienfaisante, et en tout cas toujours bienvenue. Lorsque le trou dans la cloison, en raison de l'ordonnancement complexe des habitations, se montrera étroit ou difficile d'accès, on m'aidera, m'encouragera, s'excusera de ne pouvoir m'offrir passage plus digne de moi. Et c'est en étant passé ainsi de foyer en foyer, d'instant de vie en instant de vie, que j'atteindrai mon but.

En attendant il me faut atteindre sans encombre l'autre côté de l'avenue — qui malgré la rapidité de ma course, et l'énergie sans défaut que j'y mets, m'apparaît encore terriblement distante, pour ne pas dire quasi inaccessible.



« L'Ugap, c'est la centrale d'achats de l'état. On travaille avec l'état. On achète et on leur vend... tout. Ça va du crayon aux véhicules, à des prestations de services, des drones, du mobilier, des blindés, tout. »

Devant le bâtiment de l'UGAP, croisement des boulevards Archimède et Copernic. Une employée, accompagnée d'une collègue, pendant une pause cigarette.

Le hangar

J'erre dans un hangar si vaste qu'il m'est impossible d'en deviner toute l'étendue — d'autant que le matériel qui y est entreposé s'y entasse dans un tel désordre que progresser vers un point quel qu'il soit s'avère aussi difficile qu'exténuant. Tout ici semble être entreposé en dépit du bon sens, et selon les seules lois de l'urgence et du hasard : des fournitures de bureau cachent des barils de matières inflammables, des pneus de voiture s'effondrent sur des amoncellements de produits d'hygiène, des fauteuils à roulettes disputent leur territoire à des rotors d'hélicoptère aux pales enchevêtrées. Et pourtant toute cette marchandise ne demeure là qu'un temps : à peine déposée et enregistrée (car dans ce domaine tout est fait selon les règles les plus strictes), elle est récupérée par d'autres bras et avec empressement emportée ailleurs.

Nous sommes nombreux à batailler parmi ces montagnes presque vivantes d'objets hétéroclites, en fourmis ouvrières concentrées sur leur tâche et que rien ne peut perturber. Mais cette sorte de vernis d'ordre posé sur le désordre ne fait qu'augmenter mon trouble, moi qui suis ici sans en connaître la raison, et qui ne m'agite que parce que cela reste encore, dans ces lieux, la meilleure façon de passer inaperçu.

L'application que je mets à feindre l'activité finit par m'emporter vers une zone moins fréquentée, où je découvre, derrière une

montagne de livres, une sorte de réduit, plus profond que haut, protégé comme par miracle de l'envahissement général. Voyant là la promesse d'un espace de tranquillité à l'abri des regards, je m'y introduis, rampe à plat ventre jusqu'au fond. Un trou dans la cloison laisse passer, chose impensable ici, un peu de la lumière du jour. Je reste longtemps à m'extasier devant ce rai irréel, qui me transporte dans un ailleurs depuis longtemps quitté et désormais inaccessible.

Après être resté un bon moment plongé dans ma rêverie, je finis par remarquer que quelque chose mouille ma veste, au niveau de mon épaule. Levant les yeux, je découvre une canalisation percée, qui à intervalles réguliers laisse tomber une goutte d'eau, fraîche qui plus est. Je place ma bouche sous le trou, me régale de ce cadeau miraculeux. Ce réduit m'apporte décidément tout ce dont je n'aurais osé rêver, et j'envisage sérieusement de n'en plus sortir. Vient un moment pourtant où un pernicieux sentiment d'insatisfaction naît en moi : il manque, j'en ai la conviction, quelque chose pour que mon bonheur soit entier ; mais j'ignore quoi précisément, et cette ignorance me dévore de l'intérieur. Je sens que cette félicité dans laquelle depuis un moment je baigne est en train de m'échapper, sans que je puisse la retenir. Je reste là, immobile, spectateur impuissant de ma désextase, et c'est au moment où je me résous à sortir de ma cache pour retourner au fastidieux théâtre de mon activité feinte qu'un rat me passe en couinant sur le corps. Dans ma précipitation à quitter l'endroit, je renverse l'amoncellement de livres qui en masquait l'entrée, révélant à tous non seulement mon absence injustifiée mais également la niche jusque-là dissimulée aux regards — niche dont les ouvriers chargés d'entreposer les marchandises vont certainement s'empresse de tirer profit.



« Ici c'est une ville très agréable, une ville vraiment pour les enfants, qui nous permet de les élever et les faire grandir dans un cadre idéal. On est très heureux, vraiment. On a la chance d'être avec des personnes qui acceptent les diversités, qui sont ouvertes. »

Cours d'école, mail des Tilleuls. Fête du Centre culturel et social.
Une maman.

Les plaies

Les plus discrets dévoilent à peine leur plaie, comme s'il s'agissait pour eux d'une partie honteuse, d'une marque dont ils n'étaient en rien responsables et dont ils n'avaient de toute façon pas lieu de tirer une quelconque fierté. Ceux-là s'arrangent pour qu'elle demeure presque invisible. Mais la plupart affichent leur plaie sans honte, et avec même une certaine ostentation : elle exprime pour eux bien davantage que ne peuvent le faire les traits du visage ou le regard, révèle ce qu'aucune parole ne pourrait dire, et surtout ne triche pas, ne ment pas, ne feint pas. À tel point qu'ici visages et regards demeurent la plupart du temps inertes, et ne quittent cet état que pour, d'une certaine façon, renchérir sur ce que la plaie ouverte a déjà, et bien plus exactement, exprimé.

C'est pourquoi les intelligences vives, les caractères affirmés montrent à tous des plaies littéralement béantes, dans lesquelles le regard de chacun peu s'abîmer, où chacun peu lire jusqu'aux plus fines nuances leurs réflexions, leurs humeurs, leurs aspirations, leurs rêves. Car chacun ici retire de l'examen des chairs les plus précieuses informations, et lit dans telle tension du tendon, tel aspect du muscle, telle qualité de la veine, telle brillance ou irrégularité de l'aponévrose (et bien évidemment dans les rapports que toutes ces parties du corps établissent entre elles) comme à livre ouvert.

Quant aux êtres les plus remarquables, ceux dont les pensées dévoilent à tous des horizons nouveaux et prometteurs, ils présentent généralement une plaie si étendue qu'elle leur ouvre littéralement le corps en deux — ce corps ne devant plus alors son unicité qu'à une mince attache, dont la fragilité, en même temps qu'elle effraie, suscite l'admiration de tous.

Il n'est pas rare cependant, dans les rues de cette ville parcourue en tous sens de corps éventrés, de voir des couples formés par des individus aux plaies presque contraires ; l'un, tout ouvert, exhibant jusqu'à ses plus profondes entrailles, quand l'autre ne dévoile qu'une minuscule blessure passant presque inaperçue. Certains voient d'ailleurs dans ces appariements la manifestation d'une suprême harmonie, chacun des deux extrêmes n'étant que la porte d'entrée vers les beautés et les secrets de la partie que quotidiennement il contrebalance.



« Je suis censé accueillir les gens, les informer, leur donner toutes les informations qui concernent le centre. »

Centre social et culturel, place du Bois de Grâce. L'agent d'accueil.

L'indicateur

Debout au milieu du hall, j'accueille ceux qui viennent. Ma fonction m'oblige à rester à la même place, bien visible de ceux qui pénètrent ici pour la première fois, mais également des habitués qui désirent être informés des nouvelles du jour. Pour tenir mon rôle comme il se doit, je n'ai besoin que de me montrer : les informations que la société qui m'emploie juge importantes à communiquer sont toutes inscrites sur mon corps même — raison pour laquelle je dois demeurer nu toute la journée au milieu du hall, parmi le va-et-vient permanent des employés et des visiteurs.

C'est ma peau, et uniquement elle, que l'on doit consulter lorsque l'on est en quête d'un renseignement quelconque. C'est pourquoi il me faut faire montre en permanence d'une grande souplesse (c'est cette souplesse que mon employeur a contrôlée avec soin avant de m'engager), afin de pouvoir à la fois, par exemple, mettre en évidence l'information inscrite sur mon poignet ou mon avant-bras, et celle inscrite sur la plante de mon pied ou l'intérieur de ma cuisse.

Si les inscriptions les plus fondamentales, celles qui ne sont pas susceptibles d'être revues, ont été gravées en moi dès le début de façon définitive, les autres le sont selon des techniques ou des encres différentes, en fonction de leur importance et de leur durée de validité. On s'emploie bien sûr dès le matin (un bon moment avant que je prenne place au centre du hall) à inscrire les nouvelles ou les renseignements du jour. Mais il arrive aussi

régulièrement que cela soit fait en pleine journée, et donc à l'emplacement même qui m'est réservé. Mais les employés chargés de cette opération savent être rapides et discrets, et cela n'entrave en rien le bon fonctionnement des choses. Chacun comprend la nécessité de l'opération, et se félicite que les mises à jour soient aussi efficaces.

Bien sûr, quand approche la fin de mon service, mes muscles commencent à fatiguer (surtout lorsqu'il a fallu faire connaître quantité d'informations, et les inscrire sur des parcelles de peau difficiles d'accès). C'est donc avec soulagement que je regagne le vestiaire, où je m'empresse d'effacer les annonces temporaires, afin que ma peau soit prête pour le lendemain. Quant aux informations d'importance, je les conserve à jamais ; elles font partie de moi, je dors avec, et elles m'accompagneront jusqu'à mon dernier jour ; c'est ce à quoi je me suis engagé en acceptant ce poste.



« Des fois sur leur visage on ne ressent pas l'amour
qu'ils peuvent nous porter. »

Centre social et culturel, place du Bois de Grâce.
Une accompagnatrice d'enfants malentendants.

La houle

Lorsque je pénètre dans la maison, la nuit est en train de tomber. Je ne connais pas cet endroit, ni les gens qui m'accueillent (quelqu'un m'a au-dehors vaguement indiqué les lieux, et c'est à tout hasard que j'ai frappé à la porte, prêt à aller tenter ma chance ailleurs si ma démarche n'aboutissait pas). À présent je suis assis avec mes hôtes dans ce qui semble être la pièce principale de leur demeure, peut-être même leur unique espace de vie.

Les visages qui me font face demeurent impassibles, et ne réagissent d'aucune manière aux paroles que dans un premier temps je bafouille. C'est peu à peu seulement, à mesure que mon discours chaotique, n'apportant aucun résultat, s'apaise, que je perçois en eux des signes de vie qui peut-être (c'est du moins ce dont je veux me persuader) sont la façon propre à mes hôtes d'exprimer leurs sentiments — en tout cas d'exprimer quelque chose. Sous la peau presque transparente des visages, je distingue en effet (d'abord de manière fugace, mais ensuite de façon toujours plus nette et durable) des sortes de mouvements liquides, qui telle une houle plus ou moins ample parfois gagnent la hauteur des yeux ou du front, parfois demeurent à la base de la tête et ne dépassent qu'à peine la pointe du menton. Comme le ferait un liquide contenu dans une cuve transparente, cette substance (violacée, mais qui j'en ai la conviction n'est pas du sang) vient cogner contre la fine paroi des têtes, dessinant autant de vagues comme vues en coupe, et qui selon toute vraisemblance constituent l'unique langage de ces êtres.

Je m'aperçois d'ailleurs que malgré les fluctuations d'intensité qui se laissent voir, c'est sans doute la même large houle qui se propage dans les différents visages. Du reste, il me semble moi-même devenir peu à peu sensible à ce mouvement général, et sentir monter en moi quelque chose de diffus qu'aussitôt je rapproche du phénomène observé chez mes hôtes. Oui, quelque chose en moi s'exprime (ou simplement se laisse voir), sans que j'aie à en travailler ou contrôler l'apparence. Et le léger sourire que je vois soudain se dessiner sur toutes les lèvres (mais peut-être ne s'agit-il pas d'un sourire) ne peut que confirmer que nous nous sommes compris — du moins que nous partageons à présent les moyens de nous comprendre. À moins que ce léger rictus ne soit qu'une façon pour eux de me dire combien parcellaire est ma compréhension, combien nombreuses sont les découvertes qu'il me reste à faire, et qu'en réalité, malgré l'émotion qui semble s'emparer de moi, je n'en suis pour le moment qu'aux balbutiements de la pratique de ce langage — langage que je ne pourrai faire mien qu'à force de patience, et pour autant qu'ils acceptent de m'en dévoiler tous les secrets.



« J'ai plein de petits parcours tissés les uns aux autres. Parcours de plasticienne et scénographe, et après parcours scientifique, dans les neuro-sciences. J'ai conjugué les deux pour faire un travail autour des publics en difficulté d'apprentissage. De là ça m'a amené à travailler avec des personnes sourdes. Et de fil en aiguille, me voilà ici. »

Food Truck « Çasagîte », boulevard de Nesles. La responsable.

La scène

La scène est de dimensions modestes, et il me faut déployer des trésors d'imagination pour disposer de façon pertinente tous les éléments de décors ; d'autant que ce décor n'est constitué que de matériaux peu fermes et difficiles à fixer qu'il me faut en permanence aller relever ou rattacher, quand je ne dois pas inventer des dispositions entièrement nouvelles pour faire face à un effondrement imminent, une dislocation définitive.

Je ne suis pas sûr d'ailleurs de me trouver réellement sur une scène de théâtre, et pas plutôt sur la tribune d'une faculté de médecine. Car en même temps que je tente de faire tenir ce qui ne cesse de s'effondrer, je commente d'une voix forte et la plus assurée possible tous mes gestes, donnant à chaque partie du décor (jusqu'à l'étais le plus branlant ou la cordelette la plus fine) son nom scientifique exact. Tous ces noms, et donc toutes les parties que je nomme, correspondent à des zones du cerveau. Et il ne fait aucun doute qu'il s'agit de la représentation de mon propre cerveau que je donne à voir aux étudiants (étudiants vers lesquels, vu mon incessante activité, je n'ai absolument pas le loisir de me tourner, et dont je ne peux qu'imaginer le nombre). Et pendant que sans répit je cours d'un côté à l'autre de la scène et explique avec précision la conformation de chaque partie de ce gigantesque organe décidément rebelle à toute fixité, je ne cesse de me

demander si ces permanentes détériorations contre lesquelles je me bats sont l'image vivante des difficultés psychiques auxquelles au même instant je fais face, ou si, à l'inverse, ce sont les fluctuations du décor qui précisément me poussent à ce questionnement — toute cette grande scénographie n'étant que la base matérielle sur laquelle mon activité mentale viendrait se calquer.

Sans doute est-ce la raison pour laquelle je n'ose prendre un instant de repos, trop angoissé à l'idée que les étudiants (ou les spectateurs) puissent trouver justement dans cette halte soudaine matière à rire et à moquerie. Pourtant je le sais la structure d'un moment à l'autre va s'effondrer entièrement, au point que toute activité me sera définitivement impossible. Mais en attendant cet accident fatal, je m'active et cours à en perdre haleine sur l'estrade — ce qui peut-être éveille ces rires et moqueries tant redoutés qu'il me semble déjà entendre ici ou là dans la salle.



« Chez nous on ne ferme pas les portes. Une porte de maison ça doit être ouvert. De nos jours je me dis que les gens n'ont plus de cœur. L'humanité n'a plus de compassion vis-à-vis de son prochain. C'est dommage. »

Près du centre commercial de la place des Pyramides.
Un jeune homme, assis sur un banc devant le lac.

Liberté

Mes membres, depuis longtemps remontés contre lui, ont fini par chasser mon cœur de son domaine. D'un commun accord ils l'ont expulsé hors de leur société, afin d'être enfin libre, de ne plus dépendre de ses décisions, de ne plus avoir à supporter sa sinistre et boiteuse pulsation. Seules mes mains, éprouvant in extremis une légère compassion, sont convenues, presque à l'insu des autres, de ne pas rendre ce bannissement total, et d'accueillir chez elles cette pauvre petite chose, piteuse, craintive, sanguinolente, inutile sauf à elle-même. C'est pourquoi elles le transportent désormais partout avec elles, se l'échangent, l'oublient parfois, d'autres fois le cajolent comme des enfants un animal domestique, regardant avec une sorte d'empathie légèrement honteuse ses étranges soubresauts, obstinés, incontrôlables, et formant comme un collier infini de petites convulsions sans gravité.

Et pendant ce temps, mes membres et organes se découvrent une liberté neuve. Ils s'étalent, jouissent de ce ciel enfin dégagé, se félicitent de ne plus subir le décompte macabre et assourdissant qui jusque-là ponctuait leur existence. Ils coulent des jours heureux, glissent sur le temps comme sur une pente magique dont la fin serait toujours plus lointaine et improbable.

Pour ce qui est de mes pensées, désormais elles hésitent, ne s'accrochent à rien, procrastinent, malgré les quelques petits sursauts d'inquiétude qui régulièrement, bien qu'elles s'en défendent, les secouent.



« Ce sont des images qui me ramènent toujours à notre vie, parce que quand tu rentres dans l'avion tu sais que l'avion il ne saute pas d'un seul coup, il va prendre le code, il prend le cap, jusqu'à trouver la bonne direction pour pouvoir voler. Tout est dans le rythme en fait. Même notre battement de cœur est dans le rythme. »

Près du centre commercial de la place des Pyramides.
Un jeune homme, assis sur un banc devant le lac.

Les méduses

Partout, à perte de vue, des cœurs palpitants, qui pompent et crachent du sang, dérivent par le seul fait de leurs tressauts, se gênent, s'étouffent, luttent pour leur survie, dans une mer rouge et visqueuse qui recouvre la terre entière. C'est dans cette houle, agitée en permanence par les palpitations de ces organes solitaires aux nerfs toujours à vifs, qu'il me faut avancer. Mes mouvements de brasse, lourds, pénibles, gluants, peu à peu se font pourtant moins difficiles. Le sang devient moins épais, s'éclaircit, comme s'il était coupé d'eau. Les cœurs eux-mêmes semblent s'alléger. Ils se heurtent avec moins de violence, trouvent à se désempêtrer, à évoluer de façon moins contrainte. J'avance toujours, d'une nage progressivement plus aisée, bientôt presque naturelle. Les cœurs de leur côté gagnent en transparence. Je peux suivre en eux le mouvement de ce qui n'est plus vraiment du sang, mais de l'eau légèrement teintée de rouge, puis de rose, enfin d'un bleu délicat, diaphane.

C'est peut-être sous l'action de cette eau presque pure que les cœurs se métamorphosent, tendent vers la symétrie parfaite des cnidaires. Leurs veines volumineuses se dispersent en mille filaments légers. Leurs battements restent ternaires, mais il s'agit davantage d'une danse que d'un brutal mouvement réflexe. Ces

jeunes méduses s'envolent dans les hauteurs. J'ai à peine besoin d'agiter mes bras pour évoluer parmi elles. Je plane moi aussi, sans savoir avec certitude si c'est dans l'eau ou dans l'air. L'espace est ouvert, plus de but à atteindre, plus de pensée à soutenir. Mon corps s'évapore. Je ne suis plus, méduse parmi les méduses, que le très doux et cristallin battement d'un cœur parfaitement transparent.





*« Avant on était essentiellement dans les cours, la formation,
et là on penche vers un autre chemin. »*

Food Truck « Çasagîte », boulevard de Nesles. La responsable.

Routes

Dérivant dans l'espace, un gigantesque empilement de routes — structure énigmatique et paresseuse, colonne torse dont chaque vertèbre, effilée à l'infini et accrochée comme par hasard aux autres, plonge de chaque côté dans une nuit sans fond. Je marche sur une de ces routes, sans pouvoir distinguer, tant elles sont nombreuses, ni la plus élevée, perdue dans les hauteurs, ni la plus basse sur laquelle, du moins puis-je le supposer, toutes les autres reposent.

Aussi loin que remontent mes souvenirs (mais dans cet immense vide, ma notion du temps est floue, et je ne peux m'appuyer sur elle pour établir une chronologie sûre de mon existence), j'ai toujours marché, et d'un bon pas, ne prenant que le repos nécessaire pour aborder l'étape suivante avec des forces et un entrain neufs. Mais ces routes se sont toujours montrées, à mesure de mon avancée, de plus en plus difficiles à pratiquer — soit que la végétation ou la caillasse les ait envahies, soit que leur ligne même n'ait subi des contraintes supérieures, les tordant comme des cornes dans un sens ou dans l'autre au point que tôt ou tard venait pour moi le moment, si je voulais poursuivre ma progression, de me laisser choir sur la route inférieure.

C'est donc sur l'une de ces routes que j'avance à présent, identique aux précédentes mais pas encore atteinte par un encombrement ou une torsion m'obligeant à l'abandonner. Sa direction dévie légèrement par rapport à celle de la route supérieure, mais cette divergence de cap est habituelle : j'ai pu vérifier qu'elle se

reproduisait chaque fois selon le même angle si bien qu'à force d'être ainsi sans cesse corrigé mon point de mire sera tôt ou tard à l'opposé parfait de celui qui était le mien au commencement de mon voyage. Mais cela ne me trouble pas. Peut-être même cela crée-t-il chez moi une certaine impatience, comme si la pensée de me retrouver à marcher dans le sens exactement contraire à celui des débuts représentait une forme d'aboutissement — aboutissement que la manifeste absence de fin de ce grand empilement ne saurait de toute façon m'offrir.

Encore faudrait-il que je puisse savoir avec précision à quel moment surviendra ce parfait demi-tour. Et cette incertitude me ronge, bien plus que les obstacles et chutes successives qui régulièrement viennent ponctuer ma progression.



« J'ai plein de petits parcours tissés les uns aux autres. »

Food Truck « Çasagîte », boulevard de Nesles. La responsable.

Voies anciennes

J'éprouve de plus en plus de difficultés à avancer. Cela fait des heures, des jours peut-être que je lutte contre une force invisible qui me fait me pencher toujours davantage en avant, face au vent, les poings et la mâchoire serrés. Cette lutte m'épuise, j'y consume toutes mes forces. Vient un moment (inévitabile, et que je sentais approcher depuis longtemps), où je me vois contraint de renoncer. Abandonnant ce combat inégal, je m'effondre à terre, exténué. Et c'est à ce moment que j'aperçois derrière moi un écheveau de chemins, de pistes et de routes de toutes sortes, qui sans que je l'aie senti sont venus, durant ma marche, s'accrocher à mon dos.

J'ai beau me secouer, tenter d'arracher toutes ces traînes, rien n'y fait. Mais me vient peu à peu à l'esprit que c'est certainement l'emmêlement de toutes ces routes qui ralentit mon avancée, bien plus que leur poids ou leur nombre que pendant longtemps j'ai apparemment pu supporter sans même m'en rendre compte.

J'entreprends donc d'aller dénouer l'écheveau. Grâce à un soudain regain d'énergie, je soulève et dégage quelques voies, m'attaque à divers sentiers, souples et légers mais qui empêchent les mouvements de quelques autres plus rigides à leurs côtés, et m'émerveille de reconnaître chaque fois des chemins naguère ou jadis empruntés — chemins que pour la plupart j'avais oubliés, ou que je pensais ne plus jamais fouler.

Je ne sais si c'est par désir de démêler ce nœud gigantesque ou par impatience de retrouver ces routes oubliées qu'abandonnant mon but initial je m'enfonce dans l'immense filet. Quoi qu'il

en soit, convaincu de m'y perdre je m'y engage avec un enthousiasme et une légèreté que je n'ai sans doute pas connus depuis les premières heures de mon voyage, quand l'inconnu s'ouvrait encore devant moi vierge de tout obstacle.



« Parcours de plasticienne et scénographe, et après parcours scientifique, dans les neuro-sciences. J'ai conjugué les deux pour faire un travail autour des publics en difficulté d'apprentissage. De là ça m'a amené à travailler avec des personnes sourdes. Et de fil en aiguille, me voilà ici. »

Food Truck « Çasagîte », boulevard de Nesles. La responsable.

Le théâtre

Un théâtre, dans une ville endormie, déserte, en guerre peut-être (on entend parfois des bruits au loin, des craquements inquiétants, des murs qui s'effondrent), ou simplement en ruine. Sur la scène les acteurs ne font que chuchoter (encore ces chuchotis ne représentent-ils que le sommet sonore de leur jeu, bien souvent contenu dans des territoires plus discrets et pour tout dire à peine audibles), mais l'effet sur le public n'en est pas moins tangible et immédiat.

Il faut dire que ce public n'est pas composé d'humains mais de statues de plâtre, qui occupent tous les fauteuils de la salle, et bien sûr demeurent toujours figées dans une immobilité minérale. Pourtant ces statues réagissent aux émotions exprimées par les acteurs : régulièrement en effet, en écho à un chuchotement particulier, ou à un silence chargé de sens, elles se séparent de telle ou telle partie de leur corps, laissent choir tels des membres morts, comme pour en faire offrande au talent des acteurs.

Ainsi la représentation se déroule-t-elle dans une permanente chute de membres, qu'il me faut, puisque c'est là le travail pour lequel le théâtre me rémunère, aller continuellement ramasser, et ce dans le plus grand silence car le moindre bruit de ma part déclencherait chez les acteurs un mouvement d'agacement qui par la suite, je le sais, entraînerait non seulement une sévère

remontrance mais également une retenue sur mon salaire déjà peu conséquent.

Je ne cesse durant toute la pièce d'opérer des va-et-vient entre la salle et le foyer du théâtre, où il me revient d'entreposer tous ces membres orphelins, ces débris de corps dont la chair est de plâtre et les nerfs de filasse. Et lorsqu'enfin la représentation s'achève (ne demeurent alors que quelques bustes ou bribes de membres disséminés ici ou là parmi les fauteuils vides) lui succède très vite un autre spectacle : celui des acteurs qui, se précipitant dans le foyer pour examiner de près l'effet de leur art, tournent autour du tas de membres, examinent les débris, tentent d'y retrouver l'écho de leur prestation. Leur bouche affiche alors un sourire en lequel il paraît impossible de faire le départ entre fierté, commisération et mépris.

Et lorsqu'à leur retour dans les coulisses ils passent devant moi (qui me tiens, comme ma fonction m'y oblige, dans le coin le moins éclairé, mais prêt à accourir au moindre signe) ils m'ignorent absolument, comme si rien ne pouvait me distinguer du mur dont à tout instant d'ailleurs je redoute, vu les bruits inquiétants au loin, l'effondrement.



« *Mon avenir, je n'en ai aucune idée.
J'ai encore des hésitations.* »

Mail des Tilleuls. Près du lac. Un lycéen.

Fragments d'avenir

À longueur de journée (bien que les nuits ne m'épargnent pas, mais d'une manière différente) dansent autour de moi des bribes d'images, ou pour mieux dire de petits blocs d'existence, qui sont, je le sais, des morceaux détachés de la masse encore inconcrète du monde à venir.

Leur lente dérive semble davantage une forme d'attente qu'une quête quelconque, car ces masses, évidemment inoffensives mais possédant déjà un caractère relativement affirmé (certaines visiblement paresseuses et indolentes, d'autres fières, quasi vulgaires dans leur attitude théâtralement dominatrice, d'autres encore tout en élégantes circonvolutions quasi musicales) se contentent de se montrer, sans faire montre jamais d'aucune visible stratégie, sans afficher jamais le moindre soupçon de désir. Et il me revient bien sûr de déterminer (mais sans l'aide d'aucun outil ni d'aucune référence, et donc « à l'estime ») si ces morceaux d'avenir me concernent directement ou sont destinés à d'autres que moi.

C'est par conséquent toujours avec perplexité que j'observe ces pseudo-masses, ces corps-images à moitié chimériques, qui ne m'informent que partiellement, et jamais de façon franche, de ce qui selon toute évidence nous attend, moi et mes contemporains. Mais cette perplexité n'est après tout que le miroir de ce futur tout en fragments et en éclats qui pour une raison que j'ignore

éprouve la nécessité de sortir de sa nuit pour se montrer à moi. Sans doute cette prolifération de doutes préfigure-t-elle d'ailleurs ce que sera le monde bientôt, à savoir une masse vacillante, toute d'hésitation et d'irrésolution, sans cesse occupée de ses propres attermoissements et rongée de l'intérieur par une timidité à ce point malade qu'elle en deviendra autodestructrice. Rien ne me permet bien sûr d'être certain de cette évolution. Mais les indices qui progressivement en dévoilent la nature n'apportent pour l'instant aucune contradiction à cette peu séduisante prémonition.



*« Je suis arrivée en France en novembre 2002,
pour faire une thèse de lettres. »*

Centre social et culturel, place du Bois de Grâce.
Le responsable de la ludothèque.

Vocabulaire nouveau

Quelque chose me pousse (je pourrais bien sûr tenter de savoir quoi précisément, mais une sorte d'instinct me dit de n'en rien faire) à couvrir les murs de mon logement de quantité de mots (je n'ose dire de phrases, car bien souvent c'est à peine un ou deux mots que j'y colle, quelquefois même une simple lettre), sous la forme de petites pièces de bois ou de métal fixées à la cloison par un clou, un peu de plâtre, une cordelette, ou quoi que ce soit d'autre qui sur le moment se trouve à portée de ma main.

C'est dans un état avancé de fièvre que je poursuis cette œuvre (qui n'en est une que parce qu'elle se développe dans un espace clos, et que rien du dehors ne vient en perturber l'avancement) — fièvre qui sans doute m'empêche d'apporter un soin suffisant à l'accroche des lettres, et m'oblige à sans cesse courir d'un endroit à l'autre afin de renforcer les fixations bâclées.

Toutes ces consolidations viennent d'ailleurs peu à peu envahir les cloisons, au point que les écrits, pour autant qu'ils aient été dans un premier temps compréhensibles, se voient noyés dans un amas d'étais et de rafistolages hétéroclites, et en deviennent par là-même, y compris à mes yeux, obscurs, hermétiques, cabalistiques, en un mot indéchiffrables.

Je pourrais bien sûr cesser là toute activité, et me perdre dans la contemplation de ce presque désastre. Mais quelque chose me pousse à poursuivre cette œuvre — je veux dire ce dialogue avec mes murs. Si bien qu'à présent, je ne fais plus le départ entre lettres ou mots à fixer aux cloisons et matériaux divers utilisés pour les maintenir dans le vaste ensemble. Ma main ne choisit plus. Elle prend ce qui se présente, et le lance dans le grand jeu, jouissant de fabriquer ce vocabulaire nouveau que mon esprit a définitivement renoncé à maîtriser.



« J'ai vécu dans un petit village à une centaine de kilomètres de la capitale, Yaoundé. Là-bas l'école était payante, et mes grands-parents, qui m'ont élevé, n'avaient pas assez de moyens pour toujours m'envoyer à l'école. La plupart du temps j'allais dans les plantations, pour cultiver. Du coup, lire et écrire, c'était pas évident. À l'école, vous échangez un livre pour trente élèves. »

Croisement de l'avenue Ampère et de la rue Nelson Mandela. Un homme, accompagné de sa femme et de ses deux filles.

Le livre

Quand bien même la nature des problèmes soulevés par lui n'a cessé de connaître des évolutions au cours du temps, notre Livre, à quelque époque que ce soit (et jusqu'à aujourd'hui) à invariablement constitué une énigme — plus précisément un chapelet d'énigmes, que l'obligatoire pluralité de ses lecteurs a d'ailleurs toujours contribué à renforcer. Notre Livre a en effet ceci de particulier qu'un seul et unique lecteur ne peut jamais en apprécier (et tout simplement en lire) qu'une partie seulement, quand toutes les autres demeurent et demeureront éternellement pour lui impénétrables, quels que soient ses efforts. C'est d'ailleurs là une particularité admise par tous, et la tradition est aujourd'hui bien établie, lorsqu'une lecture du Livre s'impose, de se regrouper et de se pencher de façon collective sur ses mystères. Cela ne se fait évidemment pas sans difficultés, mais chacun sait qu'il ne peut en être autrement, et cette contrainte même est considérée par tous comme la condition nécessaire à une approche fertile de l'ouvrage.

Cette difficulté de lire ensemble un même livre (le seul que notre communauté ait produit) est renforcée par le fait que chacun de ce que l'on pourrait appeler ses chapitres, s'ils semblent relativement clairs pour celui en mesure de les lire, se révèle non seulement

presque impossible à lire à haute voix, mais aussi comme rétif à tout résumé ou traduction fidèle et satisfaisante.

L'idée que chaque lecteur se fait des parties qui lui sont interdites est donc intrinsèquement liée à la façon dont ceux qui y ont accès s'en font l'écho. Mais on a remarqué avec le temps que les « traducteurs » les mieux intentionnés et les plus convaincus d'être fidèles se révélaient bien souvent ceux dont le discours et les images étaient les plus obscurs et les plus hermétiques, quand ceux qui se laissaient visiblement aller à une relation floue des choses, à un récit sinueux et désinvolte, paradoxalement ouvraient certaines portes, traçaient certains chemins qui, bien que d'apparence fantaisiste et méandreuse, permettaient tout de même d'entrapercevoir un peu de ces territoires si difficiles à approcher.

L'habitude a donc été prise de laisser libre cours aux paraphrases et autres développements plus ou moins herméneutiques des lecteurs les moins scrupuleux — seuls à pouvoir lever un coin du voile recouvrant ces textes inaccessibles. Comme on l'imagine, ces variations soigneusement inexactes n'ont cessé avec le temps de dialoguer entre elles et de se nourrir mutuellement. Au point qu'aujourd'hui le Livre, s'il continue évidemment d'être une référence, disparaît sous une épaisse végétation d'interprétations à ce point saugrenues, divagantes, capricantes, que l'on en vient à souhaiter les voir à leur tour « traduites » à l'intention des oreilles sensées.

Cette profusion, si elle est motivée par un désir toujours aussi aigu de s'immerger dans les beautés du Livre, n'est pas bien sûr sans porter préjudice à l'unité des chapitres. D'autant que parmi lecteurs et sous-lecteurs, certains se targuent de demeurer dans une ligne traditionnelle, quand d'autres prennent soin (et selon eux « dans le sillage de leurs prédécesseurs ») de ne pas se fermer aux images les plus novatrices.

Aussi l'avenir de notre Livre et du commerce que notre peuple a avec lui paraissent-ils aujourd'hui incertains. Une sorte d'émiettement, de morcelage de cette œuvre considérée jusqu'ici comme

définitivement unique est en train de s'opérer, d'une façon qui semble irrémédiable. Mais peut-être est-ce là le destin de ce Livre, après une période de gestation qui aura duré jusqu'à nos jours, que de donner vie, par une forme de fragmentation féconde, de scissiparité d'emblée multiple, à une descendance prometteuse — qui elle-même connaîtra, à n'en pas douter, les mêmes profus et confus développements.



« – *Ma mère est née en Angola, mais son père il est Portugais, et ma grand-mère aussi — enfin, sa mère elle est Congolaise. Et mon père, il est né en Angola, mais il est Congolais. En gros j'ai les trois origines : je suis Congolaise, Angolaise et Portugaise — et Française.*
– *Moi ma mère elle est Guadeloupéenne, et mon père aussi. Du coup je suis Guadeloupéenne et Française.* »

Centre social et culturel, place du Bois de Grâce. Deux jeunes stagiaires.

La langue

La langue que je parle est fonction de la terre que je foule. Mais cette terre est changeante, et comme c'est bien plus souvent sur une houle capricieuse que je pose le pied que sur un sol bien ferme, mon parler sans cesse varie au même rythme, passant du guttural au suave, de l'étouffé et rauque au délicatement brumeux, d'un vocable hérissé d'anguleuses consonnes à un chuintant babil, si léger qu'il en paraît presque informe, sinon absurde.

Pourtant il ne fait aucun doute que ce langage hétéroclite, pour ne pas dire charivarique, est bien le mien, et qu'il confirme, à mesure que j'en révèle les pans si disparates, ma place dans ce monde. Loin de déplorer l'instabilité du sol qui me porte, j'en accueille donc avec joie les plus infimes variations, sachant que celles-ci nourriront la bigarrure de mon langage — dont je sens bien qu'il n'atteindra sa plénitude que lorsque plus rien en lui ne sera figé, et que chacune de ses plus fugitives consonnes, de ses plus aériennes voyelles, sera le reflet d'un chemin que j'aurai parcouru, d'un carré d'herbe que j'aurai traversé, d'un caillou que par jeu, et comme sans y penser, j'aurai envoyé balader au loin ; quand, d'une certaine façon toute cette terre mouvante aura pour nid ma bouche, que chaque laryngale perpétuera un ancien éboulis, et que chaque lénition redonnera vie à une passe brumeuse, à peine réelle et depuis longtemps évanouie, par laquelle je serai passé comme dans un rêve.



« Les œuvres à préparer c'est pour l'oral. Pour l'écrit, on ne sait rien, on peut tomber sur n'importe quelle œuvre. »

Jardin public, mail des Tilleuls. Un lycéen, assis sur un banc, évoquant le bac Français, qu'il s'apprête à passer).

Fouille

Sous un soleil de plomb, je vais fébrilement d'une zone de fouille à l'autre. Chacune de ces zones cache une lettre de l'alphabet, immense, mais que seuls quelques indices affleurant le sable trahissent. Mon travail consiste à mettre au jour toutes ces lettres enfouies — d'une taille telle que lorsqu'elles sont dégagées il faut un certain temps pour en faire le tour.

Que ces lettres soient droites ou courbes (latines, elles présentent ces deux aspects), elles se révèlent toujours la somme de centaines de pierres assemblées, qui à l'examen font toutes entendre, malgré qu'elles concourent à former la même lettre, une vibration propre, une fréquence particulière. C'est bien sûr la pluralité de ces fréquences qui attise ma curiosité, ce pourquoi depuis des mois je me traîne dans cette plaine aride et soulève une à une les pierres qui y sont enfouies.

Je sais que chaque lettre nécessiterait une étude détaillée, qui peut-être me prendrait rien qu'à elle toute une vie ; que le « z », le « a », le « o », le « u » ou le « m » sur lesquels je me suis déjà attentivement penché, m'ont révélé une richesse insoupçonnée qu'il me faudra explorer encore longtemps avant que j'en saisisse toute l'étendue.

Et je sais également que tel « z » ou tel « m » pris au hasard, somme de mille vibrations particulières, n'aurait rien de commun avec un autre « z » ou un autre « m » que je pourrais être amené à étudier

un peu plus loin. Aussi est-il encore trop tôt pour songer à analyser et comprendre l'agencement général de toutes ces lettres encore irrévélees, et surtout le sens que certainement, toutes regroupées, elles expriment. Le temps viendra pour cela. Pour le moment il me faut poursuivre mes efforts et dégager, tant qu'il me reste encore assez de forces, tous les fragments de lettre possibles, afin de les écouter un à un dans le détail. D'autant qu'après tout (c'est ce qu'une voix chuchote en moi, de façon toujours plus prégnante) se cache peut-être là un autre langage, dégagé de toute raison ; un langage primitif, purement musical, que chaque lettre porterait en elle et qu'il nous faudrait redécouvrir.

C'est pourquoi, sans relâcher mes efforts, je dois pour commencer me consacrer à ce premier niveau consistant à révéler la magnificence sonore de chaque lettre, et son potentiel poétique, sans préjuger en rien de la place que cette lettre pourrait occuper dans un agencement verbal dont la signification, de toute façon, m'intéresse chaque jour un peu moins.



« On est venus tout jeunes, comme tout le monde de passage, et par la suite on est restés. J'avais vingt ans. Je venais de Tunisie. Mes parents n'étaient pas dans ce domaine-là. Vous savez les anciens étaient plus ou moins dans l'agriculture. »

Pizzeria, Avenue Ampère. La gérante.

La pièce

À genoux, les mains plongées dans la terre, elle enchaîne les lignes, d'un bord à l'autre du champ. Il faisait nuit encore lorsqu'elle a commencé, mais la parcelle est immense, et quand elle en aura fini, le soleil aura achevé sa course et disparu depuis longtemps derrière l'horizon. Mais elle ne s'occupe pas du soleil. Ses yeux ne quittent pas la terre, que ses mains fouillent fébrilement. Mille fois elle les enfonce au plus profond, et les ressort un peu plus loin, doigts écartés. Elle guette un indice. C'est son mari qu'elle cherche, son mari et son fils. Ils sont là forcément dans la terre, ils ne peuvent être que là. Elle espère remonter à la surface quelque chose d'eux, un peu de leur chevelure, un bouton de leur veste, un fragment de lacet.

Jusqu'au soir, jusqu'à la nuit elle poursuit son méticuleux ratisage. Et lorsqu'elle en vient à bout, que le champ a été retourné d'un bout à l'autre, et qu'elle se relève péniblement, c'est pour découvrir juste à la lisière du champ une petite pièce de monnaie — une monnaie qu'elle ne connaît pas, ancienne peut-être, ou d'un pays lointain, sur laquelle est inscrit une sorte de V majuscule aux branches inégales, et dont la branche de droite (la plus haute) couvre le chiffre I, lui-même précédé d'une courte barre horizontale. La pièce brille faiblement sous la lune, et la femme l'observe longuement. Ce sont eux qui l'ont laissée certainement ! Oui, ce sont eux ! Ils ont dû partir, et ont pris soin de me laisser un signe !

Et elle rentre chez elle dans la nuit, tournant et retournant la pièce dans sa main noire de terre, tout en se demandant : pourquoi n'y a-t-il d'inscription que sur une face ? Pourquoi ?



« *On a peur du trésor public, monsieur, alors on se cache...* »

Devant le bâtiment de l'UGAP, croisement des boulevards Archimède et Copernic. Une employée, accompagnée d'une collègue, pendant une pause cigarette.

La sébile

Vêtus de noir, la tête couverte d'une capuche dissimulant leur visage, des hommes parcourent la ville au pas de course, porteurs d'une grande marmite dans laquelle ils jettent tous les biens dont la valeur leur semble dépasser la norme — norme qu'ils sont les seuls à connaître, et que rien ne peut laisser deviner.

Ils fouillent les maisons de la cave au grenier, plongent leurs mains dans toutes les poches, se relaient jour et nuit pour que jamais la marmite ne touche terre, provoquant partout où ils passent crainte et désespoir. Et lorsque la marmite menace de déborder et qu'ils s'en vont la vider dans l'immense citerne que nul n'a le droit d'approcher, c'est ensuite pleins d'une force nouvelle qu'ils réapparaissent et reprennent leur chasse.

N'étant qu'un mendiant sans autre possession que le carton où je m'assieds et la portion de mur où j'appuie mon dos, je n'ai rien à craindre d'eux. Pourtant je les fuis comme la peste. Car je garde au fond de ma poche une piécette dont on m'a fait l'aumône un jour, et qui avec le temps est devenue ma confidente, ma compagne secrète dont pour rien au monde je ne voudrais me séparer. C'est pourquoi je ne cesse de courir la ville à la recherche du coin le plus sombre, et surtout le plus opposé à la zone que les hommes en noir dans le même temps ratissent. Car ils ne pourraient que lire dans mes yeux la valeur qu'a pour moi cette compagne, et vouloir la saisir immédiatement.

C'est donc avec ostentation que toujours je laisse entre mes pieds ma sébile, pour n'y prélever que parcimonieusement de quoi me nourrir, afin que ce soit sur elle, et uniquement sur elle, que se porte leur avidité, si d'aventure mon application à les fuir faillissait et qu'ils en venaient à découvrir ma misérable existence.



« C'est vraiment convivial ici. Ce qui m'a surpris en sortant de cinq années d'accueil de loisir c'est la proximité qu'ils ont avec les familles. Ils leur parlent comme à des amis de longue date, comme à des voisins ; c'est très agréable de voir que beaucoup de familles viennent ici, qu'elles ont confiance en ce lieu, confiance en les animateurs qui le gèrent. »

Centre social et culturel, place du Bois de Grâce. Une stagiaire.

Humeurs

Chaque rue, chaque avenue, chaque ruelle, passage ou place possédant son humeur propre (humeur qui plus est souvent évolutive, ou en tout cas jamais totalement stable), se déplacer dans cette ville éveille en moi, au fur et à mesure de mon avancée, des sentiments non seulement changeants mais bien souvent contraires, et comme exacerbés par l'environnement incertain dans lequel il leur faut évoluer.

Une rue d'humeur parfaitement paisible, et paraissant faire abstraction du chaos qui l'entoure, peut déboucher sur une autre, de même dimension mais pour sa part toute de colère rentrée, parcourue de l'une à l'autre de ses extrémités d'une hargnosité trouble et n'ayant d'autre but que sa seule perpétuation.

Mais parvient-on au bout de ce tunnel d'aigre agressivité, ou s'en échappe-t-on par un passage transversal, c'est pour soudain plonger dans une joie sans borne, une terreur inexplicable ou une languition que rien ne semble en mesure d'émouvoir.

Ces humeurs diverses s'expriment avec une telle force que mes sentiments propres, alors que je m'enfonce toujours plus profondément dans la ville, ne peuvent lutter contre, et se trouvent immédiatement soufflés par elles telle une feuille au vent.

Et pourtant j'avance, je lutte, m'exalte ou me laisse emporter, la soif d'aller de l'avant perdurant sans faiblir en moi. Au point que cette ville qui il y a peu m'était totalement étrangère finit par prendre la forme d'un corps de plus en plus familier, dont les particularités géographiques si spécifiques n'entament en rien l'unité — bien au contraire. Et cette unité, fruit d'une si grande disparité de composants, me semble finalement à ce point exemplaire et parfaite qu'elle m'apparaît comme une sorte de modèle inatteignable, de corps idéal en regard duquel le mien n'est qu'un brouillon informe et illisible. Mais peu à peu, une sorte de translation s'opère, et c'est dans mon propre corps que je finis par avancer, prêt à toutes les surprises, tous les bouleversements, avide de quiétude, d'euphorie, d'irritations et d'affolements bien supérieurs à ceux qui jusqu'à présent m'ont traversé, et qui, je n'en doute pas, forment désormais mon moi véritable, celui que jamais je n'aurai fini d'explorer.



« Là où tu es tu peux voyager. Tout est dans l'esprit. »

Près du centre commercial de la place des Pyramides.
Un jeune homme, assis sur un banc devant le lac.

Corps habité

Ce n'est que lorsque j'ai atteint une immobilité complète que le phénomène se déclenche, et qu'apparaissent en moi, par grappes, des foules entières qui colonisent une à une toutes les parcelles de mon corps, pour ne s'évanouir que lorsqu'à nouveau mes muscles s'excitent. Tant que je conserve ma posture et m'en tiens aux seuls mouvements, les plus légers possible, induits par ma respiration, je peux observer ces grappes humaines et entrer avec elles dans l'attente (car toutes ne s'installent en moi que pour attendre, et c'est cette attente éclatée en mille attentes spécifiques que je vais visiter, en laquelle avec plaisir je me perds).

Ici, dans le bas de mon mollet, un groupe de paysans emmitoufflés dans leurs pelisses s'entasse dans la salle d'attente d'une gare de province ; là, sous mon omoplate, trois vieillards patientent sur un banc de bois, à l'entrée d'un dispensaire aux murs lépreux ; ailleurs, dans la paume de ma main ou quelque part dans le bas de mon ventre, on attend dans le froid l'ouverture des portes d'un théâtre.

Ainsi déambulé-je en moi, de l'extrémité de mes doigts (où un adolescent solitaire attend nerveusement, sous un abri ouvert à tous les vents, un car hypothétique) à mes chairs les plus enfouies. Mais que mes muscles tout à coup se réveillent et s'agitent, que je quitte cette immobilité visionnaire, et aussitôt toute cette foule s'évapore, me laissant seul face à la fébrile et aveugle agitation du monde qu'on dit réel.

« Mon père tenait un commerce... Je ne sais pas si ça existe en France. Les paysans qui n'avaient pas d'argent, ils donnaient leurs biens à mes parents, des bijoux, des trucs comme ça, et après ils empruntaient l'argent auprès d'eux. C'était un commerce florissant. Un jour, quand les Khmers rouges sont entrés - je m'en rappellerai toute ma vie, c'était la nuit, ils sont entrés dans le magasin : en haut c'était l'habitation, mon père venait de construire, on avait de nouveaux canapés sur lesquels on n'avait même pas encore pu s'asseoir. Mon père nous a demandé de nous réfugier en haut au premier étage. Il voulait régler ça tout seul avec les Khmers rouges. Mon père leur a dit : « Vous prenez tout ce que vous voulez du moment que vous me laissez la vie sauve. »

Je me rappelle que quand j'étais dans les rizières, j'étais toute seule. C'est un trou noir. Je n'arrive pas à me rappeler. Il y a des scènes que j'arrive bien, comme par exemple les obus au-dessus de ma tête, ou que j'ai été fusillée dans la forêt à vingt-deux heures par des camions de soldats Thaïlandais. Après j'étais rentrée dans la forêt, il y avait des ronces, et j'ai vu une petite fille cachée en dessous du camion. Elle était accrochée comme ça. C'est une histoire vraie, ça. Je m'en rappelle bien, ça m'a marquée. À chaque fois que je vais dans la forêt j'ai très peur, même ici. Devant chez moi il y a une forêt, j'ai très peur. Il y a deux sentiers, c'est une forêt d'arbres centenaires. Je rentre dedans, je marche avec mon mari. C'est touffu, bien touffu, je dis à mon mari : « Je me rappelle de mon histoire. » Si c'est une forêt aménagée ça va, mais celle de Montévrain, c'est touffu, les arbres sont grands, il n'y a que deux sentiers. Quand on a vécu ça, ça marque.

J'ai l'impression que j'étais toute seule comme enfant dans la rizière. Je suis incapable de vous raconter. Je n'ai pas une bonne mémoire. Mon mari, oui, il se rappelle très bien, il était dans le camp de concentration, il a mangé des rats, le sang de la vache, des trucs comme ça, mais moi pour la nourriture je ne me rappelle pas. Peut-être que j'ai dû bien manger si je ne me rappelle pas ? La mémoire ça fonctionne comme ça peut-être ? Mais il y a des scènes, je serai capable de les raconter jusqu'à la fin de ma vie. »

Mail des Tilleuls. Jardin d'enfants. Une femme assise sur un banc, en compagnie de sa petite fille.



La guerre

C'est la guerre. Les adultes se battent, et je ne peux compter que sur moi-même. Mes bras sont au loin, enfoncés dans la boue des rizières. Mon ventre suffoque en haut d'un escalier, caché sous un lit (en bas les militaires renversent tout, s'en prennent à mon père, hurlent). Ma tête pend sous un camion, compte les pieds des soldats, se trompe, recommence. Les larmes brouillent ma vue. Le camion démarre, roule lentement sur des centaines de paires de lunettes, comme s'il prenait soin de les écraser une à une, méticuleusement. Mes jambes courent quelque part dans la ville, dans une ruelle sombre, entre des murs décrépits. Ce sont elles d'abord que je dois retrouver. D'abord mes jambes, et ensuite tout le reste. Les lunettes éclatent comme des carapaces d'insectes. Dans le ciel les bombes creusent des galeries brûlantes. J'entends les pas d'un soldat dans l'escalier. Il vient me chercher. Par chance ma bouche est loin, cachée sous le camion. Mais même là elle ne doit pas crier. Surtout ne pas crier. Mon ventre s'aplatit contre le sol. Les pas tournent autour du lit, s'éloignent. Je ne sais plus comment on respire, grâce à quels muscles. Est-ce que la guerre prendra fin un jour ? Non, chaque nuit la fait renaître, et avec elle l'éparpillement de mes membres.



« Je suis née au Cambodge. Je suis venue à cause de la guerre, sinon je ne serais pas là. J'ai vécu la guerre des Khmers rouges. Ils m'ont fait travailler dans les rizières, planter le riz, construire des talus. J'étais petite, je n'ai pas fait de travaux difficiles, mais mon mari c'est pas pareil. Il était dans un camps de concentration à l'époque. Il avait dix-sept, dix-huit ans, c'était beaucoup plus difficile, ça l'a marqué. On a été obligés d'aller en Thaïlande pour prendre l'avion jusqu'ici. Le problème c'est que les Thaïlandais ne voulaient pas de nous. Ils nous ont menti. Ils nous ont dit qu'ils allaient nous donner à manger (c'était vers 22 heures). Les soldats nous ont transportés et nous ont fusillés dans la forêt. C'est pour ça quand je vois la forêt, j'aime pas trop. »

Mail des Tilleuls. Jardin d'enfants. Une femme assise sur un banc, en compagnie de sa petite fille.

Les balles

Les balles pleuvent autour de moi. C'est normal, c'est dans leur nature, elles sont nées d'avoir été lâchées incandescentes depuis le haut d'une tour, pour qu'en bas l'eau glacée d'une cuve leur donne forme. Pour cela qu'elles sont si rapides, traversent l'air avec tant de facilité, cherchent aussi avidement à retrouver cette ligne droite primitive, cette galerie qu'elles ont creusée dans l'air et qui derrière elles aussitôt s'est refermée.

Ma mère ma mise au monde dans le sang, et c'est dans ce sang que pour finir je vais me noyer. Une même logique nous unit donc les balles et moi. Ce n'est d'ailleurs pas moi qu'elles cherchent (peut-être ne me voient-elles même pas) : c'est après les arbres qu'elles en ont, les arbres qui se mettent en travers de leur chemin. Certaines de rage vont se planter dans leur écorce ; mais elles meurent de n'avoir pas pu retenir leur dard. Je dois courir, courir aussi vite qu'elles afin de rejoindre ma mère qui quelque part là-bas m'attend dans l'angoisse. Non, non, ce n'est pas moi qui

cours, c'est mon sang ; mon sang qui se sentant mourir cherche à rejoindre sa source. J'ai peine à le suivre tant il va vite — plus vite que les balles !





« *Au programme ? Français. Roman, théâtre, poésie, et argumentation.*
Dans le roman, on peut tomber sur tout et n'importe quoi. »

Jardin public, mail des Tilleuls. Un lycéen, assis sur un banc,
évoquant le bac Français, qu'il s'apprête à passer.

Carnage

Que quelque chose se présente à moi, un mur, un arbre au bord du chemin, une masse quelconque inerte ou vivante, et aussitôt il faut que j'aille m'écraser contre, comme si j'y avais été projeté avec force. Bien sûr personne ne se doute de rien. On me voit comme un être délicat, sensible, réservé. Mais je sais, moi, les ravages que je fais sur les choses, les êtres, et même les pensées qui commettent l'erreur de s'échapper de mon cerveau et s'oublient à danser sous mon nez. C'est chaque fois le même carnage : mon sang gicle et macule tout, l'objet de mon attention est entaché d'une bouillie de chairs infâme que moi seul vois, et en laquelle je ne me reconnais plus que par déduction.

Et c'est hébété que je regarde cette dévastation, incapable d'une réaction autre que d'infini dégoût, attendant simplement (bien que toujours avec la même appréhension) la prochaine et inévitable collision. Car malgré tout, malgré cette hébétude rémittente, j'avance dans le monde, toujours à l'affût de choses et de lieux à découvrir, que je me promets, par précaution, de n'approcher qu'un bref instant. Mais cet instant suffit pour que je gâche tout, et que s'allonge la liste des dommages que bien malgré moi j'occasionne.



« Ce qui est marrant c'est qu'avant la décolonisation le franc CFA valait plus que le franc ici en France, et ça a été le contraire après. Mais ce sont les jeux des grandes puissances, du pouvoir sur la terre, qui ne change pas. Même s'il y a de petites éclaircies, mais ça reste des éclaircies. On espère toujours un monde sans guerre, mais les vendeurs d'armes ils ne sont pas trop d'accord avec ça. Ça les arrange qu'il y ait des conflits de temps en temps. Des fois même ils les créent eux-mêmes... »

Centre social et culturel, place du Bois de Grâce. L'agent d'accueil.

Ciel couvert

La terre n'est plus que décombres, partout des hommes se traînent, rampent au milieu des ruines. Plus une seule zone qui soit à l'abri des combats. Les canonnades se répondent, cessent et reprennent sans raison, toujours quand on s'y attend le moins. Les soldats circulent en bandes, parfois déciment par erreur des troupes alliées, toujours pillent et tuent.

Mais c'est au-dessus des têtes que les armes sont les plus nombreuses. Agglutinées les unes aux autres, comme regroupées là par une tornade qui se serait subitement figée, elles occupent tout le ciel, et plongent les hommes dans une perpétuelle pénombre. Parfois cependant, une arme se détache et tombe à terre — motif suffisant pour relancer les hostilités. Plus rarement, c'est un bloc entier qui s'abat sur les hommes, que les armées aussitôt se disputent. C'est alors l'occasion, du moins pour les survivants, d'apercevoir un peu du véritable ciel, dont le bleu sans nuage chaque fois les stupéfie.



« On m'a appris à parler quelques mots thaïlandais, pour pouvoir me faire passer pour une Thaïlandaise si je rencontrais des soldats. À l'époque il y avait la guerre civile en Thaïlande. J'étais à la frontière et je voyais les obus au-dessus de ma tête, et je creusais les tranchées pour mes parents, au cas où, pour se mettre dedans, avec mon père et d'autres enfants de mon âge. J'avais plus de chance que mon futur mari parce que j'étais plus petite. Ils ne m'ont pas trop torturée, alors que lui ils lui ont tapé sur la tête... Il a survécu jusqu'à maintenant. Mon mari a perdu ses parents. Moi j'ai eu de la chance. Mes parents étaient commerçants, ils ont survécu tous les deux. »

Mail des Tilleuls. Jardin d'enfants. Une femme assise sur un banc, en compagnie de sa petite fille.

La douane

Assis derrière une table, près d'un arbre décharné, le douanier nous regarde approcher d'un air las. Dans son dos, quelques-uns de ses collègues patientent, désœuvrés, devant le poste de douane — un bâtiment décrépi qui selon toute vraisemblance ne compte qu'une seule pièce faisant à la fois office de bureau et de cantine, peut-être même de dortoir. C'est mon tour d'être interrogé. Je m'approche de la table (une table branlante, sur laquelle ne repose qu'une tasse à thé à moitié vide) et commence à répondre aux questions de l'homme. Je sais devoir apporter un grand soin à mes réponses, en m'en tenant surtout strictement au vocabulaire toléré, qui n'est que de quelques mots. Car ici, c'est un fait connu de tous (sans doute m'en a-t-on averti dans l'interminable queue qu'il m'a fallu faire pour arriver jusqu'à cette table), celui qui s'avère incapable d'articuler le moindre mot dans la langue des douaniers se voit naturellement et immédiatement refoulé, mais un sort identique attend celui qui montre une maîtrise trop grande de cette langue, et qui dès lors est regardé comme suspect.

Pour autant, le nombre précis de termes que le postulant doit connaître est variable, et dépend semble-t-il (c'est du moins ce qui se dit dans la queue) de la seule humeur du douanier — même s'il s'en trouve pour affirmer que l'heure ou le temps qu'il fait y sont également pour quelque chose. C'est donc au cours de l'interrogatoire, alors même que tout l'esprit du postulant est tendu vers l'exactitude des renseignements à fournir, qu'il faut deviner le nombre de mots ou d'expressions à connaître. Il arrive d'ailleurs que dans le cours de cet interrogatoire (qui peut prendre, par stratégie, un tour faussement amical et bienveillant) on en vienne à devoir abandonner, parce qu'on a été amené à intégrer une formule nouvelle, certains mots faisant pourtant partie jusque-là du répertoire, tout en manifestant de façon claire cet abandon au douanier.

Je me répète intérieurement tout ceci en m'approchant de la table. Mais à peine suis-je arrivé devant l'homme qu'il se lève et, me faisant signe de patienter, disparaît à l'intérieur du poste de garde. Un court instant après, un autre douanier en sort, qui vient le remplacer à la table. Comme s'il introduisait dans l'équation une inconnue nouvelle, ce changement me rend tout à coup extrêmement fébrile, et je ne peux, oubliant toute mesure et sans plus du tout me contrôler, que bafouiller un flot de paroles incompréhensibles, sans que je sache bien d'ailleurs si je le fais dans la langue du douanier, dans la mienne, dans un mélange incontrôlé des deux, ou dans une autre encore, inventée de toutes pièces.

Je sens bien, tout en m'excitant ainsi, que c'est ma propre condamnation que je signe, peut-être même ma propre tombe que je creuse. Pourtant le douanier (sans doute lui-même perdu dans le décompte de mon vocabulaire, et pas encore complètement à son affaire) tout à coup m'interrompt d'un geste impatient de la main et m'intime l'ordre de passer.

Et c'est sans me retourner (je m'étais pourtant promis d'indiquer à ceux de la file d'attente, par un signe, le nombre de mots permis) que dépassant le poste frontière je fais mes premiers pas dans ma terre d'accueil — terre dont j'ignore encore absolument tout, à commencer par la langue qu'on y parle.



« Le côté modeste et la forme simple comme ça me paraît judicieuse dans un premier temps, parce que le public que l'on reçoit est un public fragile. Ça n'est pas toujours évident pour eux de se retrouver dans des formes de structures très volumineuses où l'on brasse énormément de monde. Ils s'y perdent parfois, et on les perd aussi, de temps en temps ; on ne voit pas suffisamment leurs difficultés, etc. »

Food Truck « Çasagîte », boulevard de Nesles. La responsable.

Le cobaye

Habitué à être introduit dans des structures modestes (régulièrement en effet, sans que j'en connaisse les raisons précises — il ne me revient d'ailleurs pas de les connaître, je ne suis qu'un cobaye de laboratoire, et mon rôle n'est pas de saisir la finalité des expériences que je sers — on me plonge dans une structure géométrique nouvelle, dans laquelle je dois trouver au plus vite une façon d'évoluer satisfaisante), je ne peux qu'être effrayé par celle dans laquelle on vient de me lâcher.

Car contrairement aux autres, qui dès le premier instant me révélaient leur architecture et leurs frontières (il s'agissait souvent de structures aux parois de verre que quelques brasses dans le vide me permettaient d'atteindre), celle-ci n'offre à mes yeux, où qu'ils se portent, aucune limite visible, aucune paroi sur quoi mon corps et ma pensée pourraient prendre appui ou rebondir.

J'ai beau mettre en éveil tous mes sens, j'ai beau tenter de capter quelques courants d'air pouvant m'apporter un début d'indice, je dois me rendre à l'évidence : c'est dans un vide sans limite, dans un vide complet que l'on m'a placé. Et, incertain désormais de leur présence quelque part au-dessus de moi, ce n'est plus que vers d'inaccessibles et invisibles laborantins que je lève les yeux, convaincu que quand bien même ils seraient là à m'observer,

l'immensité de la structure dans laquelle ils m'ont jeté les prive complètement, même en ayant recours à l'appareil le plus sophistiqué, de la possibilité de seulement m'apercevoir, et donc, s'ils en éprouvaient tout à coup le désir, de me retrouver.



« – *Vous voudrez faire quoi quand vous serez grandes ?*

– *Maquilleuse.*

– *Docteur.*

– *Princesse.* »

Centre social et culturel, place du Bois de Grâce. Une enfant, micro à la main et jouant à la journaliste, interroge ses camarades.

Le géant

Il m'est impossible d'avancer autrement qu'à pas lents et précautionneux. Un instant d'inattention, et je risquerais d'écraser sous mon pied une maison isolée, un hameau dissimulé aux regards, un campement de nomades. Parfois, il me faut rester longtemps le pied levé avant de trouver où le poser ; encore n'est-ce pas sans la crainte qu'un être vivant, échappant à ma vigilance, ne soit la victime innocente de ma taille et de mon poids, tous deux démesurés.

Aussi, quand vient le moment de chercher un lieu où passer la nuit, suis-je toujours épuisé par l'attention sans relâche qu'il m'a fallu déployer durant tout le jour. Et c'est dans un sommeil envahi par le doute et l'angoisse que je plonge. D'autant que si la raison devrait me pousser à chercher le repos loin du monde des vivants, une inclination naturelle me fait aimer la proximité des zones habitées. Pas les grandes cités, qui me sont évidemment interdites, mais les bourgs modestes, les villages reculés, ceux qui s'éteignent dès le coucher du soleil mais qui pourtant laissent brûler toute la nuit quelques feux — signe de leur appartenance au monde, preuve, vacillante mais efficiente, que la vie ne les a pas complètement désertés.

J'aime savoir près de mon ventre ou de ma cuisse cette présence silencieuse et humble, qui sans doute me rappelle le temps où

ma taille était normale et ma vie sans encombre. Et si je peux m'arranger pour que deux ou trois villages m'apportent la chaleur de leur présence, alors je m'endors comblé, la tête sur une colline chauve, non sans avoir pris le temps cependant d'interroger, tout là-haut dans le ciel, le corps dénudé et obscur de celle qui chaque nuit, trop grande pour s'allonger sur la terre, ne peut qu'y poser, dans un lointain qui m'est à moi-même inaccessible, la pointe de ses orteils, et à l'opposé la paume de ses mains.

Est-ce toi qui m'a enfanté ? Est-ce à toi que je dois ma condition d'errant ? Vais-je comme toi finir ma vie avec pour seule couche le ciel déserté de toute vie ? Devrons-nous nous disputer le ciel ? Ces questions, à peine murmurées, se perdent dans le silence — à moins qu'allant rebondir sur le ventre qui de là-haut me couve, elles ne me reviennent plus tard, lorsque j'ai déjà plongé dans les eaux troubles du rêve, et que ma conscience, enfin libre, ne s'attache plus à connaître l'origine des images et des sons qui la traversent.



*« Là on est en train d'emballer des jouets pour les petits.
Il y a des flèches, des voitures, des tubes à bulles, des yoyos. »*

Centre social et culturel, place du Bois de Grâce. Une stagiaire.

Champ auditif

D'un côté de mon champ auditif, un permanent bruissement — froissis de papiers, frou-frous de tissus, fins feuillages friselisants, voix susurrantes se gargarisant de simili-syllabes, de crachotements furtifs et suraigus ; de l'autre, des frappes répétées, graves et sourdes, comme d'une masse sur un tronc creux, ou d'un pilon gigantesque sur le socle même du monde. Et entre les deux, rien, le silence absolu, le vide, l'absence de possibilité même d'un événement sonore quel qu'il soit.

C'est pourtant dans ce territoire-là, dans ce silence fade pris entre deux murs contraires que se déroule mon existence ; là que je ne cesse de courir de l'un à l'autre de ces deux continuums sonores qui m'emprisonnent et me musèlent. Une tenaille aux branches antithétiques me retient dans sa gueule, et mon seul loisir réside dans la contemplation de ses dents. Mais à force d'examen, mon oreille s'est affinée, et je perçois désormais les moindres variations tant des froissements suraigus que des coups sourds qui bornent mon domaine, en saisis les plus infimes nuances de timbre, les plus subtils jeux de dynamiques, et cet aguet permanent parvient à alléger quelque peu, malgré tout, l'errance monotone et insipide à laquelle je suis condamné.



« Je suis né ici. Mes parents sont nés au Cambodge. Ils sont venus en France parce qu'il y avait la guerre. C'était vraiment difficile. Il y a quand même un tiers, voire la moitié de la population qui a été décimée. Je me dis qu'ils ont vraiment eu de la chance. Ils me racontent toujours comment ils ont survécu. Ça s'est toujours joué à un fil. »

Esplanade de l'université Paris-Est Marne-la-Vallée, boulevard Copernic.
Un étudiant.

Le tube

De prime abord, je ne comprends pas qu'il s'agit d'un tube. Sa paroi est invisible, je n'ai d'ailleurs pas même l'idée d'imaginer son existence. Je cours, et c'est ma course qui d'une certaine façon ouvre le monde et le déploie devant moi. Mais peu à peu, alors même que mes yeux continuent de plonger vers d'inaccessibles horizons, naît en moi la conscience d'une finitude, le sentiment que ce monde quelque part s'arrête. Dès lors les indices se multiplient, et germe sournoisement dans mon esprit l'idée d'un rétrécissement, d'une force invisible travaillant à une sorte de repli général, à un resserrement, une contraction du monde. Mais je cours toujours, peut-être même avec plus de vigueur et d'engagement, bien que je perçoive effectivement au loin les signes tangibles d'un écrasement des choses contre une invisible paroi.

Pas un instant je n' imagine que ma course puisse porter la responsabilité de ce phénomène. Bien au contraire, je suis convaincu d'à ma manière lutter contre, quand bien même les moyens dont je dispose sont dérisoires. Mais à mesure que j'avance, le tube se rétrécit (je ne doute plus à présent qu'il s'agisse d'un tube, conique et comprimant vers son centre — c'est-à-dire vers moi — aussi bien le sol que je foule que le ciel qui me domine ou les profondeurs de la terre), et vient un moment où il est à

se point resserré, et l'espace en lui comprimé, que ma tête, après s'être courbée autant qu'elle le pouvait, ne peut faire autrement que de s'en extraire, en même temps d'ailleurs que mes pieds — suivis peu de temps après par mes épaules et mes jambes.

Je cours toujours, et avec la même force, mais désormais le tube me traverse le ventre. Je continue de voir le monde, mais de haut, à travers une paroi vitrée dont la circonférence ne cesse de se rétrécir sous mes yeux — au point qu'il me devient difficile de distinguer les détails de ce monde miniature qui me transperce comme une lance.

La lance est du reste si fine qu'elle perd peu à peu de sa raideur, vole au vent (qui pourtant devrait être lui aussi enfermé dans le tube, mais cette incohérence ne me perturbe pas, je l'accepte sans plus de trouble que le reste), et finalement échappe complètement à ma vue. Et me voilà non plus en train de courir à travers le monde, mais après ce fil que je sais d'une fragilité extrême, et dont j'ai conscience que la rupture signifierait, de façon évidente et définitive, ma propre fin. D'abord courbé, puis rampant, je fouille le vide, mais ce vide est complexe, captieux, plein de chausse-trapes qui n'attendent que de m'avaler.

Je ne suis pas loin d'être gagné par le désespoir quand tout à coup je réalise que c'est à nouveau à l'intérieur du tube que je me trouve. Je ne peux encore qu'y ramper (et encore avec peine, n'avançant que grâce à des mouvements infimes et répétés du bassin), mais du moins c'est en lui que je progresse, et ce miracle ranime mon entrain. Déjà le tube commence à s'évaser. Et très vite je peux me relever et à nouveau me tenir droit. Je retrouve l'élan et l'efficacité de ma course première, jouis de voir la ligne d'horizon à nouveau s'enfuir devant moi. Et le rire qui jaillit de ma gorge accompagne la fuite de cet horizon neuf, peut-être même ouvre les espaces vers lesquelles il plonge. Plus rien ne semble pouvoir stopper mon avancée. L'univers est à nouveau sans limite. Mon rire fou le confirme.



« Olivier, il n'est pas là pour la cuisine. Il veut travailler dans le déménagement et l'agencement des bureaux. »

Food Truck « Çasagîte », boulevard de Nesles. La responsable.

Les pôles

Lui vient du pôle. Il a traversé les grands froids, parcouru d'infinis territoires de glace, traînant derrière lui un amoncellement de chaises, de tables et de meubles de toutes sortes. Ce n'est pas dans le cours de son voyage qu'il a récolté tous ces meubles, les ajoutant l'un après l'autre à l'amoncellement grandissant : non, il les traîne tous depuis le départ, depuis le pôle qui l'a vu naître et qu'il n'a quitté que pour entreprendre ce long voyage. Dans le vent glacial, les mains gelées, il les a là-bas attachés ensemble tant bien que mal, et a entrepris de les traîner jusqu'ici, jusqu'à cette terre qui est peut-être celle qu'il cherche, peut-être seulement une des innombrables qu'il lui faut traverser.

Elle, ce sont des enfants qu'elle traîne. Elle ne sait plus d'où elle vient, si elle les avait avec elle au commencement de son errance où s'ils se sont agglutinés progressivement. Ils la suivent, s'accrochent sagement à la corde dont elle serre dans sa main une des extrémités, et ensemble ils avancent, sans but autre que celui de ne plus s'arrêter.

Et les deux se croisent, lui traînant ses meubles, elle ses enfants. Ils s'aperçoivent de loin, vont l'un vers l'autre (c'est leur direction, ils n'ont pas à en changer) et s'arrêtent lorsqu'ils ne sont plus qu'à quelques pas de distance. Ils s'observent en silence, attendent. Les enfants ne bougent pas, patientent sans rien dire ; à la longue ils finissent par s'asseoir.

L'homme et la femme, si jeunes tous deux qu'ils semblent à peine sortis de l'enfance, restent immobiles un temps infini. Peut-être cherchent-ils dans l'air de quoi les renseigner, ou se remémorent-ils tout le chemin parcouru pour arriver jusqu'à ce point déterminant de leur voyage. Ils ne laissent rien paraître, leur visage, leur attitude n'expriment rien. Ils savent déjà ce que les autres ne devinent pas encore — ce qu'eux-mêmes ne savent encore que séparément, prisonniers qu'ils sont (mais pour peu de temps désormais) de leur immense solitude.





« Je suis pâtissier. Pâtissier mais aussi sportif. Ça ne marche pas tellement ensemble, mais ce sont deux passions que j'essaie de mettre bout à bout. C'est dur, mais bon... »

Devant la poste, avenue Ampère. Un homme, jeune.

Végétation

L'espace qu'aujourd'hui il m'est permis d'arpenter au sein de mon logement n'a pas toujours été aussi ridiculement réduit. Durant longtemps j'ai pu parcourir les différentes pièces de ma demeure en toute liberté et comme sans y penser, en tout cas sans que l'idée me traverse que la jouissance complète que j'en avais puisse constituer une forme de luxe. Souvent je songe au temps où je passais d'un endroit à l'autre sans encombre, où j'ouvrais et fermais à volonté mes fenêtres, éparpillais les objets avec désinvolture, déplaçais les meubles au gré de mes envies, quand à présent l'encombrement de l'espace est tel que lorsqu'il me faut gagner la porte pour sortir, ce n'est qu'au prix de mille contorsions, aussi humiliantes qu'épuisantes.

Bien sûr ce rétrécissement de mon espace de vie ne s'est pas opéré en un jour. Il est le résultat d'un travail lent et insidieux ; d'autant plus insidieux que je l'ai dès le départ non seulement observé avec intérêt mais encouragé — ce qu'aujourd'hui je ne peux évidemment que regretter.

Tout est né avec l'apparition chez moi, à peu de temps d'intervalle, de deux organismes (mais peut-être devrais-je dire simplement deux masses ou deux choses, tant il est difficile de les ranger dans une catégorie précise) qui très vite ont nécessité tant de soins et d'attentions que mes journées leur ont été dès lors presque entièrement consacrées. Ces deux choses (appelons-les ainsi) sont apparues à quelque temps d'intervalle, et ce dans des

coins de mon logement si éloignés l'un de l'autre que j'ai été longtemps à les regarder comme des corps absolument étrangers et sans lien aucun entre eux — mis à part le fait qu'il m'était tout aussi difficile, pour l'un comme pour l'autre, de déterminer s'ils appartenaient au règne animal, végétal ou minéral, à un savant mélange des trois, ou à un autre encore, inconnu de moi.

Ces bizarreries vivantes ont vite montré une propension à se développer, à s'étirer, à buissonner et occuper une place toujours plus grande, comme si, sentant grâce à je ne sais quel instinct la présence quelque part d'un semblable qu'il leur fallait connaître, elles n'avaient œuvré qu'à s'en avoisiner.

À présent, ces deux immenses buissons, ces poulpes, ces roches vivantes aux délirantes arborescences ont envahi presque tout mon logement, et il ne me reste que très peu d'espace libre. Pour autant tous ces tentacules tendus vers l'inconnu, sans doute en raison de l'étirement auquel les soumet leur curiosité (mais peut-être aussi par simple stratégie) montrent à leur extrémité d'étranges signes : une sorte d'appauvrissement de leur chair, de tendance à la transparence, quelque chose comme une soudaine désaffirmation de soi (que je soupçonne néanmoins d'être opérée en toute conscience). Alors que leurs deux corps d'origine (peut-être faudrait-il simplement dire leur pied) présentent des particularités bien distinctes et quasi opposées, l'extrémité de leurs bras en vient, bien qu'à distance, à montrer d'étonnantes similitudes, comme si la proximité grandissante dans laquelle ils se trouvaient provoquait une forme de mimétisme, un désir affiché (bien que par le biais de la transparence et de l'effacement) de vouloir entrer en relation, d'établir une communication, peut-être de s'apparier.

Pourtant, il semble qu'une forme de timidité empêche ces pseudo-chairs d'atteindre le but apparemment fixé. Leur attirance mutuelle semble ne pas vouloir aboutir, paraît préférer en rester à une proximité sans contact, à une alliance distante. Les bras, ou rameaux, perdant toute épaisseur, toute consistance, se satisfont visiblement (c'est façon de parler, puisqu'il m'est impossible de

les voir) de ce projet de contact avorté, paraissent même trouver dans son non-aboutissement une forme de satisfaction, peut-être même de jouissance. Bien que les multiples extrémités des deux organes me demeurent invisibles, et que je ne puisse qu'en soupçonner les formes, je perçois de façon presque limpide leurs frémissements inquiets, leurs soubresauts plus ou moins volontaires, leurs étirements confiants et leurs soudaines rétractations, leur abandon plus ou moins calculé.

Face à ce spectacle, à cette sorte de pullulement d'intentions bien davantage non-avouées qu'avouées, je ne peux faire autrement que de vouloir leur apporter mon aide, et faire en sorte que leur mutuel désir aboutisse enfin. C'est pourquoi mon existence se passe en grande partie à tenter de mettre en relation ces mille bras qui sans jamais oser le contact ne cesse d'y aspirer. Mais ma tâche est complexe : les bras à leur extrémité sont sans consistance, et surtout invisibles. C'est donc à l'aveugle qu'il me faut tenter de les abouter, sans jamais être sûr ni de la taille ni de l'épaisseur de ce que je saisis — sans être sûr même que ma main s'est bien refermée sur quelque chose et pas simplement sur le vide. Or j'ai bien conscience que ces bout-à-bout ne peuvent apporter de résultat qu'à la condition que les bras raccordés présentent des dimensions similaires, sinon identiques. Mon activité s'exerce donc dans la méconnaissance absolue de son efficience, et j'ignore si mon obstination porte ou non ses fruits. Mais que puis-je faire d'autre que de poursuivre cette œuvre ? Devrais-je laisser éternellement mes deux hôtes à leurs atermoiements ? Ce n'est pas la conception que j'ai de l'hospitalité. D'autant que je sais qu'à travers cette modeste entreprise, je participe au bien être et au développement de quelque chose. Peu importe, finalement, que ce quelque chose me demeure inconnu. C'est là je ne sais où près de moi, autour de moi, et cette présence après tout me suffit. C'est peut-être même, à bien y réfléchir, la seule présence qui me soit agréable, la seule, dans ce monde qui me répugne, qu'il me soit possible de supporter.



*« On est en seconde, en stage SPVL (service proximité et vie locale).
Mon rêve pour l'avenir ? Moi je ne vois pas l'avenir. Je ne suis que
dans le présent. »*

Centre social et culturel. Une jeune stagiaire.

Le présent

Rien à faire, le présent se refuse à moi. J'ai beau lui tendre piège sur piège, rester aux aguets durant des heures, c'est toujours face à autre chose que je me trouve — non pas un temps bien défini, passé bien vernissé ou futur vierge de toute empreinte, mais un magma de formes instables, entrelacs de galeries taupesques, buisson de pousses temporelles s'interpénétrant, s'enserrant, s'étranglant les unes les autres, et au sein duquel même la plus infime tentative d'un fugace présent serait vouée, avant même d'éclore, à une immédiate asphyxie. Mes journées se passent donc à tenter d'y voir clair dans cet embrouillamini, à essayer d'y dénicher un modeste passage par lequel il me serait loisir de partir à l'exploration de ce présent qui sans cesse me fuit. Mais à force de m'abîmer les yeux à percer ce fatras de lignes antipodiques, je suis pris de vertiges, en perds et nord et sud, ne fais plus le départ entre le déjà caduc et le peut-être bientôt vivace, et m'abîme dans des questionnements oiseux sur la nature de telle ou telle branche, les territoires vers lesquels elle paraît tendre, et ce qu'elle révèle de terres qui me sont de toute façon, je le sais, inaccessibles.

Et je finis par penser que ce présent que je cherche si avidement n'est que la zone compacte où toutes ces branches, s'entremêlant de façon si serrée, rendent quelque exploration que ce soit absolument inenvisageable, et pour tout dire impensable.



« – *Je vous amène où ?
Je traverse la gare.* »

Hall de la gare de Noisy-Champs, entre le boulevard Newton et le boulevard Archimède. Un aveugle et son guide improvisé.

Dichotomie

On aurait toutes les raisons de croire que le mal dont je souffre n'est après tout qu'un demi-mal, et que ses effets sur moi (variables il est vrai) sont davantage liés à mon état psychologique du moment qu'à sa nature propre ou à son caractère inexorable. Je dois d'ailleurs confesser que j'ai longtemps partagé cette vision des choses, et que mon combat s'est bien souvent placé davantage sur le terrain de mes humeurs que sur celui de mes chairs et de leurs tares. L'inéluclabilité de ce mal, et la si parfaite délimitation du territoire sur lequel il s'abattait rendant en effet toute lutte, toute résistance, toute révolte presque risible. S'élever contre une atteinte si manifestement établie passait, de façon paradoxale, pour une preuve de fragilité psychologique, quand seule l'acceptation fataliste de cette mauvaise fortune et la forme d'inertie qu'elle entraînait prouvaient ma bonne santé mentale. Cette dichotomie reflétait d'ailleurs parfaitement mon mal lui-même, il en était comme l'enseigne.

C'est en effet à un phénomène de division parfaite de mon corps que je dois faire face. Il touche en premier lieu (c'est là sa face visible) tous mes membres ou organes allant par deux. Bras, jambes, oreilles, yeux, poumons, tous présentent en effet le même symptôme : une moitié de la paire est dans un état parfait, et l'autre irrémédiablement plongée dans une forme de débilité, d'incapacité absolue d'exercer sans aide ce pourquoi elle est faite. À ces parties débiles, il faut le soutien permanent de la partie

opposée et saine — qui, il faut le reconnaître, s'emploie sans exception et avec une remarquable application à guider ce frère ou cette sœur malade. Ainsi mon œil gauche ne distingue-t-il quelque chose que grâce à mon œil droit, mon oreille droite que grâce à mon oreille gauche, et ainsi de suite, dans une répartition entre droite et gauche ne relevant sans doute que du hasard, mais suffisamment équitable pour qu'elle me donne le sentiment de posséder, malgré tout, un corps relativement équilibré.

J'ai longtemps vécu en supportant ce trouble sans m'en désoler outre-mesure, satisfait de voir qu'au sein de mes chairs les choses parvenaient malgré tout à s'harmoniser sans qu'il me soit nécessaire d'avoir recours à quelque remède ou soin. Mais il semblerait que cette confiance apportée à mon propre organisme l'ait poussé à tester sur d'autres territoires jusque-là intouchés sa capacité à jouer avec la scission et l'inégalité. Progressivement, j'ai senti naître en moi certains déséquilibres, certaines divisions étranges, qui semblaient ne se manifester qu'à titre d'expérience, peut-être même de jeu, mais qui n'en venaient pas moins perturber un ordre bien établi. Comme si, habité soudain par un surprenant sentiment de toute-puissance, ou bien charmé des possibles révélés par ses propres défauts, mon corps (et, plus grave encore, mon esprit) souhaitait tout à coup élargir jusqu'au tout ce qui jusque-là ne touchait que des parties séparées.

Ainsi me suis-je retrouvé parfois à devoir assister à la capitulation temporaire d'un côté de ma langue, de deux ou trois de mes doigts, ou de la partie inférieure de mon corps — capitulation qu'immédiatement venait soulager les parties qui, bien qu'effectivement opposées anatomiquement, ne se rangeaient pourtant pas forcément dans la même catégorie de membres ou d'organes.

Je suis donc devenu progressivement un vaste terrain de jeu et d'expérimentation. Pour mon entourage, cette évolution était la preuve d'un dérèglement généralisé de mon organisme, et l'on avait de plus en plus de difficulté à dissimuler une compassion morbide à mon égard. J'étais seul à considérer ces changements

comme des signes de bonne santé, des signes presque encourageants d'un possible mieux être : après tout, mon corps, passé ce moment de folie dû à sa soudaine confiance en lui, allait sans doute en revenir à un comportement plus mesuré — cette fois absolument sûr, maîtrisé, et par conséquent libérateur. Mais il me faut avouer que j'ai perdu à présent l'espoir non seulement d'une amélioration de mon état, mais également d'un simple retour à l'équilibre. Car non content d'explorer des divisions au sein de mes chairs, et d'établir des rapports nouveaux entre des zones de plus en plus étrangères les unes aux autres, mon organisme s'est soudain pris au jeu d'élargir l'expérience au domaine de l'esprit, s'amusant à le soulager d'une part conséquente de ses capacités dans le seul but de voir si ainsi réduit il pouvait, en plus de sa fonction habituelle, prendre en charge la partie rendue débile. Ce développement inattendu auquel je dois à présent faire face (l'expression est évidemment inappropriée) porte un coup terrible à ma conception, jusqu'ici plutôt optimiste, de mon existence, et me place dans une situation de doute permanent qui m'exténue. La moindre de mes pensées, il me faut immédiatement la peser, en estimer la juste masse, afin de déterminer s'il s'agit d'une pensée bien entière ou s'il ne s'agit que d'une demi-pensée engagée dans son processus propre tout en étant occupée à guider sa partie sœur, devenue impotente. Car le fait est que contrairement à ce qu'il m'est possible de constater concernant l'activité de mon corps, il m'est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer si une pensée soudain jaillie de mon esprit s'offre à moi dans son entier ou amputée de moitié. Je deviens suspicieux à l'égard de mes propres réflexions, suspicieux à l'égard même de ma suspicion, au point que toute pensée me semble atteinte de débilité, quand bien même elle serait en droit de m'apparaître comme parfaitement formée et efficiente. Et même lorsqu'il s'agit pour moi de porter un regard plein de mépris vers une pensée manifestement atteinte, je ne peux que m'interroger sur la nature de ce mépris, qui peut-être ne s'exprime pas pleinement, et donc n'humilie qu'à moitié ce qui précisément m'humiliait.

C'est donc désormais dans un cercle vicieux que je vis — d'autant plus vicieux que la moitié en est régulièrement effacée, mais sans qu'il me soit possible d'en être tout à fait sûr.



« *J'ai rêvé que j'avais acheté un appartement avec le gardien et sa femme. À partager.* »

Médiathèque du Ru de Nesles, avenue des Pyramides.
Salle du rez-de-chaussée. Une habituée, retraitée.

Les gardiens

Les habitants de notre immeuble ont en permanence recours aux services du gardien et de sa femme — sans conteste les occupants les plus anciens de tout le bâtiment. Chacun peut compter sur leur dévouement et leur savoir-faire, et il ne viendrait à l'esprit de personne de faire appel à quelqu'un de l'extérieur pour tout ce qui regarde l'entretien des lieux, la gestion des menus problèmes du quotidien, et de façon générale pour tout ce qui concerne la vie de notre petite société.

Pourtant, malgré son apparente banalité, notre immeuble diffère des autres en cela que ce couple de gardiens, profondément dévoué, ne possède aucun logement propre, mais se partage (au sens le plus concret du terme) entre tous les appartements, des plus vastes aux plus modestes.

Depuis toujours en effet les occupants des différents appartements se trouvent avoir la jouissance qui de la jambe du gardien (flanquée du bras de sa femme), qui de la tête de celle-ci (appariée au pied gauche de son époux), et bénéficient de tous les avantages que cela leur apporte — non sans s'émerveiller de ce que ces seules parties du couple aient ainsi la faculté d'effectuer sans peine les travaux les plus divers et de rendre toutes sortes de services, bien au-delà même de ceux que l'on serait en droit d'attendre d'eux.

Cette fierté au sujet des membres en leur possession va jusqu'à rendre les habitants toujours intimement convaincus de ce que ceux-ci sont de toute évidence les plus efficaces, les plus discrets et en même temps les plus prévenants — en un mot les plus précieux de tous. Il ne se passe pas de jours sans que la discussion vienne à porter sur l'excellence de telle paire de membres et les miracles par elle opérés ; même si certains occupants, étant donné les parties du corps du gardien et de sa femme dont ils ont hérité, préfèrent s'en tenir à une certaine discrétion. (Ce qui bien sûr ne manque pas d'alimenter les plus incontrôlables fantasmes — les plus vifs et volontiers entretenus se rapportant, on l'imagine, aux parties les plus intimes du couple ; d'autant que le destin a voulu que ces parties-là se soient trouvées dès le début séparées, et chacune accolée à une zone de l'autre corps presque contraire : le sexe du gardien partageant en effet son existence avec le genou gauche de son épouse, et le sexe de celle-ci avec l'épaule de son mari).

Mais il apparaît que cette discordance, loin d'étouffer l'imagination des habitants, a au contraire tendance à la stimuler. Car non content de s'extasier sur l'aisance avec laquelle le membre viril du gardien passe le balai ou remplace une ampoule, et sur celle avec laquelle le sexe de sa femme change un carreau ou prépare un dîner à l'improviste, on se gargarise de confidences (chuchotées à l'abri des oreilles indiscretes) portant sur les ébats fougueux auxquels, selon certains, se livreraient les membres pourtant a priori peu adaptés à ce type d'activité ; certains occupants allant même jusqu'à tester, dans le secret de leur chambre, les complexes figures dont ils auraient, sans le vouloir bien sûr, été témoins.

On murmure même qu'il s'en trouve (sans doute à défaut d'inspiration dans ce domaine, et attendant des gardiens qu'ils leur montrent une voie qu'eux-mêmes n'osent tester) qui procéderaient à des échanges temporaires, dans le seul but d'assister à des rapprochements dépassant leurs propres capacités d'invention et d'expérimentation ; les gardiens montrant toujours, quelles que

soient les deux parties de leur anatomie mises en contact, de véritables trésors d'inventivité.

Ainsi donc, bien qu'éclaté en autant de morceaux que l'immeuble compte d'appartements, le couple de gardiens s'est-il imposé comme le cœur même (sinon l'esprit) de tout le bâtiment, irriguant de son énergie vitale l'ensemble de ses occupants.

Il est néanmoins des êtres qui ne se font pas à cette présence, et qui sont à l'origine des seuls conflits majeurs que connaisse notre immeuble : ce sont les animaux domestiques. Ceux-ci, tout le monde en convient, ne peuvent supporter de devoir partager leur territoire avec ces morceaux d'organismes inconnus s'adonnant à des activités à leurs yeux incongrues. Malgré de multiples tentatives, aucune cohabitation n'a pu s'inscrire dans la durée, et les bêtes tôt ou tard ont dû être écartées. Ainsi les gardiens restent-ils seuls maîtres de leur domaine — dans une discrétion, un respect de chacun et un engagement qui, si les particularités de notre immeuble connaissaient une plus grande publicité, rendraient certainement jaloux bon nombre des habitants de notre petite ville.



« C'est bizarre, je ne me souviens pas de mes rêves. D'aucun rêve. Ma femme, oui. On va sur internet regarder ce que ça veut dire. Bon, elle des fois elle rêve à des choses, alors elle regarde, mais moi je suis incapable de vous dire ce que j'ai rêvé exactement. »

Devant le bureau de tabac, boulevard Newton. Un homme, retraité.

Le chiffon

Dans ma cuisine, à côté de la porte d'entrée, pend accroché à un clou un vieux chiffon. Je ne m'en approche que de temps à autre : les chiffons que j'utilise au quotidien sont ceux suspendus non loin de là, près de l'évier, et qui, placés à deux endroits parfaitement étudiés, me permettent d'avoir recours à eux presque sans y penser.

Il me semble que ce chiffon-là, celui qui pend solitaire derrière la porte, se trouve depuis toujours à cet endroit. Cela fait en tout cas des années que je ne l'ai pas remplacé par un autre. À vrai dire, je n'ose pas. J'aurais trop peur qu'une fois lavé il ne rende plus les mêmes services : car c'est vers lui que je me tourne, toujours, lorsque je ressens le besoin de mieux comprendre mes visions nocturnes, de saisir ce qu'elles cachent, ce qu'elles révèlent de moi, de mon existence, de mon être même. Il a ce pouvoir en effet, par la forme qu'il adopte, le dessin de ses plis, l'ordonnement des taches qui le constellent, la sorte de sourde irradiance qui se dégage de ses volumes et de ses ombres, d'ouvrir mon esprit à la pénétration de toutes les images étranges qui pendant mon sommeil m'assaillent.

Lorsqu'au matin un rêve me laisse perplexe, je me lève et vais droit vers ce chiffon. Je le fixe des yeux, immobile, et j'attends. Et inmanquablement vient un moment où la signification du rêve qui m'obsède m'apparaît, évidente, limpide. C'est dans ces

moments-là, et seulement ceux-là, que je m'essuie les mains à lui, ou plus exactement que j'en caresse un instant le tissu, dans un geste de gratitude en même temps que d'humble soumission ; sorte de discrète offrande faite à cette présence miraculeuse que personne ne remarque et dont les pouvoirs, immenses, magnifiques, ne sont connus que de moi.

J'ai parfois songé à suspendre ce chiffon ailleurs, dans un lieu moins sombre, mieux adapté peut-être. Mais qui sait s'il conserverait les mêmes pouvoirs, s'il accepterait de continuer à m'éclairer ? Je préfère le laisser dans sa pénombre, au milieu des meubles et des objets qui lui sont familiers. Car sans lui, sans son aide précieuse, mes nuits (et par voie de conséquence mon existence tout entière) auraient tôt fait de devenir un enfer.



« *Moi, j'ai connu l'horreur, mais indirectement.* »

Restaurant japonais, avenue Ampère. Le gérant.

Souffrance solitaire

Mon commerce avec l'horreur est fragmentaire, imprécis, inabouti. Cette situation est évidemment une chance si je me compare à ceux qui doivent affronter persécutions et tortures sans pouvoir y échapper, avec comme seules armes leur endurance physique et leur force mentale. L'épouvante à laquelle je suis régulièrement confronté peut donc être rangée dans la catégorie de l'épouvante modeste, peu signifiante, incertaine, et ce non seulement en raison du fait qu'elle ne s'exprime que de façon toujours parcellaire, mais aussi parce que la part de moi qu'elle touche présente un caractère tout aussi mystérieux et impalpable. C'est toujours en effet une zone de mon corps comme non-carnée, une zone que l'on pourrait dire surnuméraire, transparente et intangible que les éclats d'horreur, les défets d'épouvante qui régulièrement surgissent autour de moi viennent réveiller et maltraiter.

Où que j'aïlle, il me faut affronter ces apparitions qui, imprécises, s'attaquent à des parts imprécises de moi, des parts évasives, inexactes, qui pourraient presque sembler imaginaires. Et comme si cette sorte de pernicieuse humiliation ne suffisait pas, s'ajoute à cela le fait que la douleur et l'effroi que je devrais ressentir se montrent eux aussi comme voilés et manquant de franchise, plus insidieux que réellement manifestes, en un mot difficilement recevables tels quels. Au point que ce manque de concrétude finit par contaminer la perception que j'ai de mon corps tout entier,

mon corps que je serais en droit de considérer comme réel et qui en réalité m'apparaît comme toujours plus nébuleux et fallacieux — à l'image finalement du monde fluctuant et sans assise dans lequel je me vois en permanence balloté.

Ces morceaux d'horreur épars et sans consistance, ces effluves de supplice, bien que d'une certaine façon caducs et inefficients, n'en réussissent pas moins, en définitive, à me faire perdre pied, à me détacher du monde réel, à me plonger dans un effroi d'autant plus effectif qu'il demeure non seulement diffus mais surtout imperceptible par d'autres. Et le fait que ceux que je croise soient à ce point insensibles à toutes ces apparitions qui me harcèlent finit par être un des aspects les plus concrets de la sournoise torture qu'en silence, et sans en laisser rien paraître, je dois jour après jour endurer.



« Derrière chez moi il y avait des singes, une rivière qui ruisselait, tout ce qu'il fallait ; c'était une autre vie — à part la torture qu'on vous infligeait. »

Restaurant japonais, avenue Ampère. Le gérant.

L'instrument de torture

La chose est là depuis si longtemps, rivée au sol, obtuse et sombre, que bêtes et plantes (jusqu'aux hauts arbres pluri-centenaires que l'on trouve ici en nombre) semblent être en comparaison l'expression presque superficielle d'un monde vivant éternellement jeune, éphémère, ornemental. Ce sont bien sûr les singes qui expriment de la façon la plus manifeste (et la plus turbulente) la fugacité de toute cette vie, en regard de laquelle la permanence de la chose posée là s'affirme avec d'autant plus de poids et d'évidence. (Parmi les hommes vivant aux abords de la forêt, on préfère ce terme de chose à celui de machine ou d'instrument, comme si une trop grande précision dans la dénomination représentait à elle seule un danger dont il fallait se prémunir).

La terrifiante fascination exercée par cette masse innommable (en réalité une machine d'aspect relativement rudimentaire — peut-être même seulement un élément détaché d'une machine plus vaste dont les autres parties auraient disparu) a d'ailleurs peu à peu contaminé tous les êtres s'en approchant ; si bien que les singes eux-mêmes (qui ne cessent de la parcourir, de se suspendre à ses montants par les pattes ou la queue et de s'en disputer les meilleures places) portent désormais en eux, aux yeux des hommes, une part de l'horreur inspirée par cette énigmatique

construction, et qu'ils en sont regardés peu ou prou comme les gardiens, peut-être même les occultes serviteurs.

Bien que cette machine demeure un mystère pour tous (les régulières tentatives d'en expliquer le mécanisme, ou au moins de préciser la fonction de tel ou tel de ses bras, de ses arcs, de ses lourds anneaux de métal ou des sortes de sièges qui ici ou là l'agrémentent, n'ont jamais trouvé d'écho véritable, ayant plutôt tendance à être considérées comme de dangereux blasphèmes), personne ne doute qu'il s'agisse d'un instrument de torture, peut-être l'un des plus anciens et des plus redoutables, relevant d'une époque où les hommes, d'une autre constitution, pouvaient endurer des supplices bien plus terribles que ceux encore pratiqués aujourd'hui ici ou là.

C'est pourquoi l'aura de cette machine s'étend loin autour d'elle — à vrai dire jusqu'à la lisière même de la forêt au centre de laquelle elle siège. À peine les hommes approchent-ils des premiers arbres que déjà sa sourde présence se fait sentir, que déjà elle commence à agir. Car c'est un fait connu que si la machine demeure en permanence inerte, elle n'en continue pas moins de travailler les hommes et de les torturer, sans qu'on puisse bien expliquer ni ce qui la motive ni les moyens qu'elle emploie. Quoi qu'il en soit, on a constaté depuis longtemps que si certains, à peine entrés dans la forêt, commençaient à ressentir des douleurs qui ne cessaient de se faire plus aiguës à mesure de leur avancée, d'autres étaient épargnés et parvenaient sans peine jusqu'aux abords même de l'obscur mécanique. Malgré bien des tentatives, personne jusqu'à aujourd'hui n'a pu apporter d'explication valable à cette différence de traitement, d'autant que certains criminels se trouvent incompréhensiblement préservés quand d'autres êtres, considérés comme les plus purs autant en actes qu'en pensées, se montrent incapables de faire plus que quelques pas sous les arbres.

La machine, malgré les ans, conserve donc tout son mystère. Raison pour laquelle certains aujourd'hui, convaincus de l'inutilité

d'une approche directe, préfèrent tenter de comprendre non la chose elle-même mais ceux qui quotidiennement la côtoient (et peut-être la servent), à savoir les singes. Ce sont eux et eux seuls, affirment-ils, qui détiennent la clef de l'énigme, et ce n'est qu'en étudiant les plus fins mécanismes de leur comportement et de leur psychisme qu'il sera possible de dévoiler quelques pans du mystère. Mais il faut avouer que ces rêveurs ne reçoivent pour l'heure, en écho à leur théorie, que moqueries et sarcasmes — moqueries qui ne sont pas loin de ressembler d'ailleurs à l'accueil criard, à la tonalité clairement sarcastique, réservé par les singes à tous ceux qui osent s'approcher de leur domaine.



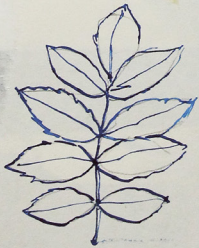
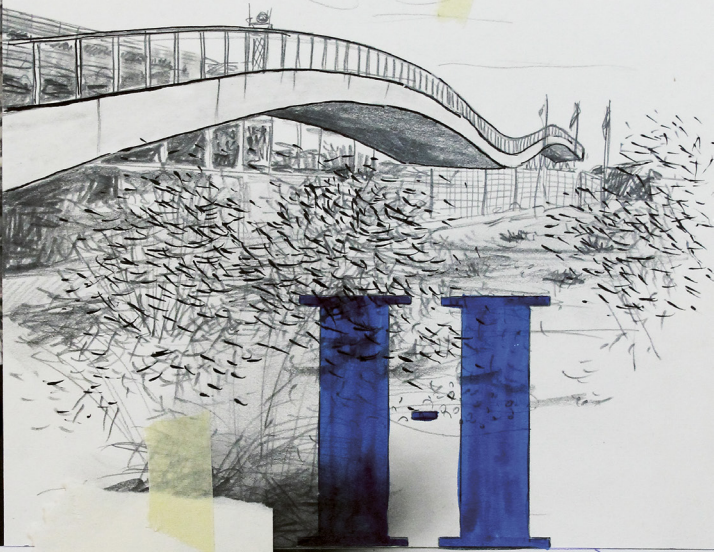
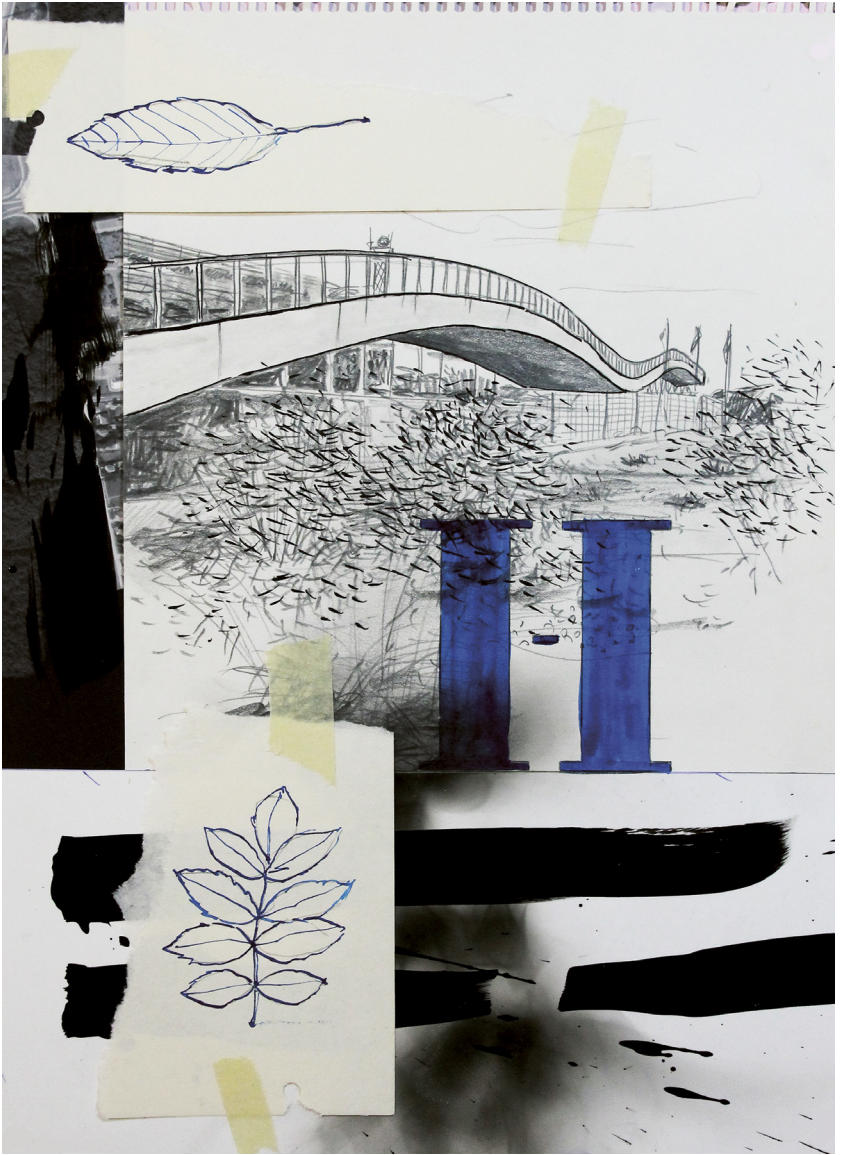
« Je les admire tous, les oiseaux. Je leur donne à manger, je leur donne du pain. Ils sont malins parce que quand vous mettez quelque chose dans l'aluminium, du moment qu'ils ne voient pas, ils regardent, ils passent autour, et après ils viennent prendre. Mais ils savent qui est-ce qui est venu, hein ! »

Devant le Gymnase du Nesles, boulevard de Nesles. Un employé.

Le bec

Un bec perpétuellement fouille en moi, se repaît de mes chairs, s'amuse de l'écheveau de mes veines, tendons et ligaments. C'est pour se nourrir qu'il m'éventre bien sûr, mais aussi, j'en ai la conviction, pour m'offrir de me connaître moi-même — mieux en tout cas que ne le permettrait ma seule introspection, fût-elle soignée, méthodique et opérée de sang-froid.

Pourtant, s'il me semble avec le temps pénétrer de mieux en mieux la manière et les habitudes de ce pic qui m'étripe, le savoir que j'ai de moi me paraît toujours davantage s'affadir, au point que les limites de mon être s'en trouvent comme irrémédiablement brouillées, et la réalité de mes membres et organes incertaine. Seul ce bec énorme et vorace s'affiche à mes yeux avec plus de netteté. Je lis en lui non seulement ce qu'il est, mais aussi ce que je suis, et ce que peut-être je deviendrai. Au point que je finis par craindre qu'il se lasse, se désintéresse du petit paquet de viscères et de doutes que je suis, et qu'il s'en aille chercher ailleurs une nourriture plus fraîche et plus appétissante.





« J'adore écrire, notamment des fictions ou des poésies. Ce sont les rêves qui me servent de source. Ça peut être un rêve nocturne, une image, ou même parfois quelque chose que je vois dans la rue. Une chose qui m'a influencé, c'est l'image d'une forêt sans feuilles. C'est la nuit, mais une nuit assez claire, assez lumineuse. On pourrait dire qu'il y a la pleine lune, mais on ne la voit pas. C'est une image qui me revient constamment. C'est difficile de trouver une signification concrète. C'est un lieu inhabité, vide, il n'y a que moi. C'est moi qui vois l'action, je ne me vois pas, mais je suis présent dans cette forêt. Cette image est brève, donc je ne vois pas ce qui arrive après, et c'est ça qui me laisse cette étrange sensation : qu'est-ce qu'il va arriver après, pourquoi je me retrouve ici ? Plus de questions que de réponses... »

Hôtel Ibis, boulevard Newton. Le réceptionniste.

Le cri

J'ignore depuis combien de temps je progresse dans cette forêt. Les arbres, serrés les uns contre les autres et mêlant étroitement leurs branches, freinent mon avancée. Leur écorce quasi noire et d'un lisse anormal (et comme étranger au règne végétal) reflète de façon presque inquiétante la luminosité de la lune. J'avance seul. Il se peut que quelqu'un me suive, mais personne ne me précède : le sol, vierge de toute trace, montre que l'espace qui s'ouvre à moi n'a jamais été visité par quelque bête ou homme que ce soit.

Étrangement, malgré la luminosité ambiante, je ne distingue pas mes mains, que pourtant je porte haut devant moi, à hauteur d'œil, afin de me protéger des branches. Cela m'inquiète, de façon vague d'abord, puis de plus en plus prégnante. Mais les arbres finissent par apporter une forme de réponse à l'angoisse qui grandit en moi : apparaissent en effet peu à peu sur les branches, ici ou là, des pousses couleur de chair que je reconnais immédiatement comme étant mes propres doigts. Alors que je

devrais en être effrayé, j'éprouve au contraire une sorte de soulagement, qui va jusqu'à représenter une forme d'encouragement à m'enfoncer encore davantage, et plus vite, dans l'épaisse forêt. Ma course se fait de plus en plus rapide, et dans le même temps les doigts fleurissent sur les branches, des plus basses jusqu'à celles que je distingue à peine dans les hauteurs. Tous ces doigts (uniquement des index me semble-t-il), sont dressés à la verticale, solides, rigides, inflexibles. Mais ce sont les miens j'en suis sûr. Ils m'accompagnent, m'encouragent, confirment le bien fondé de ma course et de la direction prise. J'en viens à rire, d'un rire franc, sonore, presque vainqueur. Pourtant je le sens mon corps, peut-être d'ailleurs précisément sous l'action de ce rire, se transforme. Mes membres (mes jambes surtout, car mes bras ne se font plus sentir depuis longtemps), se recroquevillent, semblent vouloir se replier dans mes chairs, dans mon ventre. Pendant un temps je cours sur une seule jambe (de plus en plus courte, de moins en moins efficace), jusqu'au moment où elle disparaît à son tour dans la masse ronde et sans aspérité que je suis devenu. Balle molle, grasse, flasque, je roule dès lors entre les troncs, et par intervalles brefs aperçois à travers la myriade de doigts dressés la lune, pleine et presque aveuglante de blancheur.

Ma course se poursuit, rapide, sans accroc. Bien que je n'effectue que de rares mouvements vers la droite ou la gauche, ils suffisent à me faire éviter les arbres, et même si j'ai conscience d'être diminué, je ressens une forme d'ivresse à foncer ainsi à pleine vitesse en évitant avec aisance les obstacles. Mais cette ivresse subitement prend fin, de même que le rire, toujours plus aigu, qui l'accompagnait. La forêt, que j'imaginai déjà infinie, laisse en effet soudainement place à une terre aride et inhospitalière, sombre désert de sable noir et de caillasse que je perçois comme immédiatement hostile. Étonnamment, alors que l'espace est parfaitement dégagé, j'éprouve les plus grandes difficultés à poursuivre mon avancée, au point qu'en quelques instants la vitesse quasi vertigineuse à laquelle j'étais parvenu se mue en une lenteur aussi surprenante qu'inexorable, presque gluante. Chaque rotation

semble plus difficile que la précédente, et en peu de temps je me retrouve collé au sol, incapable du moindre mouvement. Une immense pesanteur me gagne. Plus lourd qu'une pierre je ne peux plus bouger, ne serait-ce que d'un millimètre. Je ne possède plus ni bras ni jambes, et ma situation est d'autant plus désespérée que mon corps, suite sans doute à ma course effrénée, est désormais meurtri, déformé, et surtout ridiculement diminué — à peine plus gros que les cailloux que j'aperçois ici ou là autour de moi, immobiles, fermés sur eux-mêmes, indifférents à tout.

Naît alors en moi un cri sinistre, bestial. Se frayant un chemin depuis les profondeurs, à travers ma chair désormais compacte et presque entièrement minérale, il gagne la surface et ouvre dans un même mouvement mille bouches, qui toutes ensemble lui livrent passage. Ce cri, en même temps qu'il me vide de tout mon souffle et de toute ma rage, me vide également de tout ce qui faisait de moi un être humain. Lorsqu'il s'éteint enfin, se perdant dans les sables et la nuit, je n'entends plus rien, ne vois plus rien, n'ai plus conscience de rien — sinon de n'être qu'une insignifiante petite pierre, aussi misérable que toutes celles qui l'entourent, et offerte comme elles à l'érosion qui, certainement rapide en ces lieux, ne tardera pas à la faire bientôt complètement disparaître.



« Des fois j'écrivais, je me permettais de sculpter des mots sur les pierres. Si je vais là-bas, je sais qu'ils y sont toujours. »

Près du centre commercial de la place des Pyramides. Un jeune homme, assis sur un banc devant le lac, évoquant le Sénégal.

Les pierres

Avant même que la moindre parole ne sorte de ma bouche, c'est en moi tout un tourbillon de roches, de pierres, de caillasses grossières qui viennent cogner et râper les parois de mes poumons, se prendre dans ma gorge et en boucher l'issue. Et ce n'est qu'en éructant, crachant, vomissant que je peux me libérer de ce chaos.

Bien sûr ces pierres dont je parviens après de longs et pénibles efforts à me libérer ne sont pas ordinaires. Elles portent mes pensées gravées sur elles (de façon incomplète, par bribes pourrait-on dire, car l'espace manque, mais au moins ont-elles cette qualité), et à qui voudraient les connaître, il suffirait de se pencher pour les examiner.

Mais qui voudrait faire cet effort ? Qui passerait par-dessus son dégoût — dégoût qui plus est que je partage ?



« Je travaille sur les bases de données spatiales. C'est-à-dire toutes les données référencées, avec les coordonnées, longitudes et latitudes. La cartographie devient de plus en plus numérique. Du coup on a moins de papiers. On essaie de tout numériser, d'utiliser les GPS, etc., et de faire du transport intelligent. On est plutôt côté informatique, donc derrière les bureaux, mais il existe des personnes qui sont sur le terrain, qui prennent les mesures. Et c'est eux qui vont nous donner les informations pour que nous puissions les mettre en bases de données, et que nous puissions exploiter ces données. »

Esplanade de l'Université Paris-Est Marne-la-Vallée. Un étudiant.

Face au désert

Sans doute suis-je assis à ce bureau depuis longtemps déjà. J'en connais toute la géographie intime, toutes les éraflures, les irrégularités du bois, les marques anciennes ; mes documents y occupent une place comme depuis toujours fixée ; mes mains y sont chez elles. À vrai dire, mis à part quelques feuilles qu'une pierre empêche de s'envoler, mes affaires se résument à un livre épais, dans lequel j'inscris les données que l'on veut bien m'apporter depuis les terres lointaines où tout le jour mes yeux se perdent. Ma table de travail est en effet posée en pleine nature, à même le sol, face à un immense désert. Rien ne l'abrite, rien ne la signale, et s'il en est d'autres semblables plus loin, plantées comme la mienne face à l'immensité infertile et hostile, mes contacts avec ceux qui y travaillent sont rares, et se limitent à quelques signaux sans grande signification et n'ayant pour seule fonction que de confirmer à l'autre que rien de nouveau ne se produit, que le poste est toujours occupé, qu'en somme le désert est toujours là devant nous, et nous toujours là en faction à sa lisière.

Malgré le peu d'intérêt apparent de ma fonction (qui consiste à inscrire dans un registre des données chiffrées qui souvent me

sont incompréhensibles, et qui de plus ne me parviennent qu'au compte-gouttes), je l'exerce avec sérieux et application, passant mon temps à guetter l'horizon, et à me préparer à accueillir au mieux les arpenteurs qui surgiront des sables, malheureusement toujours impatients de retourner à leurs mesures et considérant cette obligation de venir m'apporter leurs relevés comme une regrettable perte de temps.

Encore cette hâte est-elle perceptible chez ceux qui ont la correction de se montrer à moi sans rien me dissimuler de leur course. Car le plus souvent les informations m'arrivent comme par magie, sans que je puisse apercevoir ne serait-ce que l'ombre de leur porteur. Que je m'assoupisse un instant, ou que je me retourne quelques secondes seulement vers l'arrière (où il n'y a pourtant rien d'extraordinaire à contempler), et c'est le moment que les arpenteurs choisissent pour laisser sur mon bureau, avant de disparaître aussi vite qu'ils sont venus, une feuille remplie de chiffres qu'il me faudra des heures ensuite à recopier sur le grand livre.

Malgré tous mes efforts, les pièges lentement échafaudés, les ruses patiemment mises au point, je n'ai pu réussir à surprendre un seul de ces messagers éclair. Seuls s'offrent à mon attention les arpenteurs les moins performants, ceux dont je sais bien, à la façon nerveuse et inélégante qu'ils ont de s'extraire des sables, qu'ils ne m'apporteront qu'un document peu digne d'intérêt, aux données méritant à peine qu'on les enregistre. Mais désormais j'accepte cet état de fait, et plutôt que de m'user les yeux à scruter l'horizon, je m'abandonne plusieurs fois dans la journée à un bienfaisant sommeil, sans honte aucune, d'une façon presque ostentatoire même, afin de montrer à tous ces arpenteurs trop pressés que j'ai saisi leur petit jeu, et qu'à présent nous luttons sinon à armes égales du moins selon les mêmes règles.

Et cette attitude porte si bien ses fruits (les feuilles en effet s'entassent sous la pierre) que je ne désespère pas de bientôt parvenir à la dernière page de mon livre, et donc, j'ose le croire, au jour tant attendu de la relève.



« J'étais dans le Limousin, où j'ai rencontré mon mari. Après je suis venue m'installer à Paris, il y a à peu près vingt-trois ans. J'étais dans le tourisme. Après j'ai évolué au sein de l'agence ; malheureusement — mais d'un autre côté je trouve que c'était un bien — j'ai été licenciée. »

Centre social et culturel, place du Bois de Grâce.
Une accompagnatrice d'enfants malentendants.

Les tentacules

Alors que la place que j'occupe est située certainement dans le coin le plus sombre et le plus reculé d'un des derniers étages de l'agence (sans doute s'agit-il d'un ancien cagibi, mais étant l'une des plus récentes recrues, je ne peux prétendre à une meilleure situation), une partie de moi (partie que j'exècre, mais sur laquelle je n'ai malheureusement aucun pouvoir) s'emploie régulièrement à quitter ce réduit pour en explorer les parages. Il s'agit de sortes d'excroissances qui sans que j'y puisse rien fleurissent tout à coup sur mon corps, s'étirent comme autant de tentacules, et sans aucune gêne vont s'égayer autour de mon bureau, fureter partout, se glisser là où jamais sans doute je n'oserais moi-même m'aventurer.

Ces pousses repoussantes (que mes collègues les plus proches font mine de ne pas voir, mais qui provoquent en eux je le sais un irrépressible dégoût) sont dues uniquement à mes pensées pernicieuses — plus exactement aux bouffées d'angoisse qui régulièrement m'envahissent, durant lesquelles, oubliant tout, je n'ai plus qu'un seul souhait : abandonner ma place, dévaler les escaliers et fuir l'agence, les collègues, la ville peut-être, pour n'y plus jamais revenir.

J'ai beau tenter de me raisonner, rien ne peut empêcher ces pensées noires, et surtout leur si affreuse et incontrôlable matérialisation. Une fois surgis, les tentacules s'en vont fouiner partout, se glissent le long des escaliers, ouvrent les portes, grimpent aux murs, s'enroulent autour des pieds de table, occupent progressivement une place que l'agence ne peut évidemment leur abandonner. Et si mes collègues et supérieurs ont jusqu'ici fait preuve de compréhension et de patience, je devine que le temps est proche où tous de concert viendront se plaindre et me prier de bien vouloir quitter les lieux. Mais c'est comme si la proximité de cette catastrophe (car cela en serait une pour moi, indéniablement) avait pour effet non de calmer le phénomène, mais au contraire de l'amplifier hors de toute mesure. Si bien que cédant à la prolifération de ces détestables extensions, je finis par abandonner l'ouvrage pour lequel on m'emploie, et me mets à rêver que par leur multiplication délirante elles en viennent à bloquer définitivement tout accès à l'étage, et empêcher par là même que l'on puisse m'en déloger.

Pourtant dans le même temps je ne peux m'empêcher de fouiller dans mon bureau à la recherche d'une lame quelconque avec laquelle je pourrais, à l'abri des regards, travailler à ma libération — et par là-même à celle de toute l'agence. Mais mes bras s'empêtrent dans le chaos de tentacules qui les étouffe, échouent à s'en dégager, et malgré mes efforts (comme j'aimerais que ces efforts, quand bien même ils sont vains, soient constatés par tous !) je reste sans pouvoir face à la catastrophe. La situation ne peut plus durer, c'est une évidence, et les responsables de l'agence vont bientôt accourir pour me signifier mon renvoi. Mais que puis-je faire ? Et eux, que feraient-ils à ma place ?



« On est une association. On travaille avec pas mal de jeunes, de divers horizons. Le car, pourquoi il est arrivé là ? On avait besoin d'une activité qui nous permettait de travailler en dehors des salles. Ici on peut faire de la lecture, des mathématiques, du français. On peut travailler l'art aussi. On peut se poser uniquement pour les jeux de société. L'objectif c'était de pouvoir avoir ce car, prendre son ticket et voyager. »

Food Truck « Çasagîte », boulevard de Nesles. La responsable.

L'autobus

Je ne sais depuis combien de temps je suis assis dans cet autobus hors d'âge, à cette place solitaire, celle qui certainement dès le premier instant m'a semblé la plus modeste, celle qui si d'aventure d'autres que moi venaient à entrer passerait le plus inaperçue. Je suis pour l'instant (et peut-être depuis longtemps, mais le temps dans lequel je baigne n'a ni commencement ni fin ; je suis sans souvenirs, et mon corps même, sans appétit ni exigence, semble fait d'une chair aussi fade qu'antédiluvienne) l'unique voyageur, et ai tout loisir d'observer de l'autre côté des vitres les astres dériver dans la nuit. Certains parfois semblent grossir insensiblement, d'autres traversent fugacement le ciel, d'autres encore s'éloignent lentement, ou demeurent à ce point fixes qu'ils ne sont peut-être que le reflet dans les vitres des faibles ampoules, d'un jaune terne, qui éclairent péniblement mon refuge.

Mais ce n'est que fugitivement que je tourne les yeux vers ces corps inatteignables et flottant dans un vide toujours plus inconcret. Car mes pensées sont sans cesse occupées à donner vie à cet habitacle qui malgré sa vétusté et sa fragilité me porte et me protège, et à lui offrir un peu de la vie qui semble l'avoir déserté. N'en ayant pas de réels, je m'invente des souvenirs, les concrétise,

et les libère dans l'espace clos du bus. Là je le sais ils sont à l'abri, et peuvent à loisir jouir d'eux-mêmes et des autres. Je prie pour que le voyage ne prenne pas fin. C'est là ma grande angoisse, ce qui régulièrement me tétanise et dont je ne peux me défendre qu'en plongeant dans un demi-sommeil ouateux qui, j'en ai la certitude, demeure mon meilleur allié pour maintenir dans le réel ce qui n'est peut-être, après tout, qu'un rêve lent et paresseux.



« J'adore voir les plans, les cartes. Il y a certaines cartes avec les transports en commun qui sont pas mal. Elles signalent bien les couleurs de chaque ligne de bus, c'est pratique. Celui-ci est un plan que j'aime beaucoup, il n'est pas évident à trouver. On voit les lignes bien détaillées, avec les informations nécessaires. »

Hôtel Ibis, boulevard Newton. Le réceptionniste.

La carte

Mon travail touche à sa fin. Encore un dernier relevé et tous les éléments seront réunis. J'aurai enfin atteint mon but. Il était temps : mon logement est désormais envahi par des centaines de rouleaux et de feuilles qui s'entassent du sol au plafond, au point que je peux à peine aller de mon lit au lavabo ou à la porte d'entrée sans provoquer une avalanche.

Combien de temps aurai-je œuvré dans l'ombre, sûr de mon fait mais offert à la moquerie de tous ! Quelle patience il m'aura fallu, quelle abnégation ! Mais à présent mon sacerdoce touche à son terme, et chacun pourra constater que ce travail (cette œuvre devrais-je dire) n'a pas été réalisé en vain.

Encore me faudra-t-il trouver le lieu adéquat pour étaler aux yeux de tous le résultat de ce titanesque ouvrage, jamais entrepris jusqu'à aujourd'hui j'en suis sûr. À bien y réfléchir, je ne vois pas d'autre endroit, pour étaler mes rouleaux et déplier mes feuilles, qu'un désert de sable. Oui, si je veux pouvoir respecter au centimètre près mes méticuleux relevés, je ne vois pas d'autre solution que de les disposer sur un terrain sec, plat, libre de tout accident, de toute caillasse inopportune qui viendrait tout fausser. Je ne veux pas avoir consacré mes journées à poser, avec tous les dangers que cela suppose, mes rouleaux de papiers sous les roues d'un autobus, pour voir ensuite ces mêmes rouleaux froissés ou

abîmés par des accidents de terrain. À mon relevé il me faudra offrir un sol pur de tout défaut — comme sont purs de tous défauts mes magnifiques rouleaux.

Oui, magnifiques, j'ose le dire ! Et si précis ! En en déroulant un au hasard (ce qu'il m'est presque impossible de faire aujourd'hui, vu l'exiguïté de mon logement et son encombrement ; mais viendra le jour où je pourrai tous les dérouler devant moi, et jouir enfin de leur magnificence), je peux dire avec précision à quel tronçon du parcours du bus il correspond ; je sais, rien qu'en me penchant sur une des feuilles, s'il s'agit de l'approche du premier rond-point ou de sa sortie, de la phase d'accélération d'après la première station ou de la station suivante, et je peux même, sans trop m'avancer (et bien que cela ne fasse pas partie des informations que je tiens à conserver), déterminer le moment de la journée où le relevé s'est fait. Car l'empreinte n'est pas la même selon que le bus, au moment de son passage sur la feuille, était chargé ou non, son réservoir plein ou seulement à moitié rempli, son chauffeur nerveux ou détendu. Mais ces détails ne sont sans doute lisibles que par moi, et il m'importe peu qu'ils soient portés à l'attention des autres. Ce qui m'importe, c'est de dresser la carte la plus précise jamais réalisée du trajet de ce bus qui tant de fois m'a transporté, autour duquel, d'une certaine façon, mon existence entière s'est articulée.

Je ne suis pas de ceux qui se contentent d'un plan vulgaire, que l'on range dans la poche et dont chaque pliure injurie l'espace représenté ; pas de ceux qui acceptent cette réduction agressive du monde, cette simplification barbare des choses, ce tour de passe-passe visant à mettre au creux de la main l'espace englobant les hommes. Ce bus a été la colonne vertébrale de ma vie, et je tiens, à travers cette œuvre de longue haleine, cette œuvre d'une vie (car il s'agit bien de cela), à lui offrir un plan digne de lui, à la hauteur de ce qu'il m'a apporté. Aujourd'hui, alors que je m'appête à effectuer l'ultime relevé, c'est à lui que je pense, et j'ai peine à contenir mes larmes à l'idée qu'il puisse un jour ne plus

effectuer son parcours. Au moins me restera-t-il la trace concrète de son existence, et le plaisir, pour autant que je trouve en moi la force de me rendre en ce désert que je ne cesse en rêve d'arpenter, de contempler dans les moindres détails chaque parcelle de son parcours si spécifique et en même temps si intimement lié à mon existence même.



« Dans deux-cents ans, j'imagine que les voitures seront remplacées par la végétation, de l'eau qui coule, des cascades ; que l'on pourra se déplacer peut-être avec d'autres moyens de locomotion, moins polluants mais en même temps plus rapides. »

Brasserie Le Descartes, Avenue Ampère. Un client.

Voyage

Perché sur une des branches hautes de mon arbre, je me laisse bercer par les lentes oscillations qu'occasionnent sa progression — comme toujours prudente, appliquée, attentionnée même à l'égard de ceux que comme moi il accueille et transporte.

Nous sommes quelques-uns à avoir pris place sur ses branches et à avoir adopté l'abandon confiant des voyageurs sûrs de leur véhicule (mon caractère légèrement farouche m'aurait fait préféré un voyage en solitaire, mais je dois reconnaître que mes compagnons de route se sont montrés jusqu'à présent discrets et respectueux, au point que pour quelques-uns d'entre eux je n'ai remarqué leur présence qu'une fois qu'ils avaient pris place depuis un moment déjà dans les hauteurs).

Le voyage est lent bien sûr, mais les branches, massives et judicieusement déployées, semblent tout spécialement adaptées aux longs périples. Le coin que je me suis trouvé à mon arrivée (éloigné du tronc principal, et donc des inévitables montées et descentes des autres voyageurs) est propice à l'abandon et à la rêverie. D'autant que depuis cette position je peux à loisir contempler les alentours, examiner les arbres qui viennent frayer près du mien (et par la même occasion observer leurs passagers), et rêver aux destinations lointaines vers lesquelles avec lenteur cette forêt disparate et toujours rebrassée se hâte.

Cela fait si longtemps que j'ai pris place sur ma branche (il me semble que l'arbre n'avait pas encore atteint ses majestueuses dimensions actuelles) que la date estimée de mon arrivée, pour autant que j'aie pu dans les premiers temps m'en faire une idée approximative, a peu à peu perdu de sa consistance et de sa précision. À présent ce lointain repère flotte dans la même brume que le reste ; il n'est plus qu'une sorte de borne irréaliste et douteuse ayant perdu son statut de cible pour rejoindre le lent ballet des choses qui m'entourent, constitué d'autant de corps concrets que de rêves et de mirages.

Des arbres plus rapides que le mien me frôlent parfois, ou passent au loin, mais je n'envie pas leur vitesse, fruit d'une impatience qui aujourd'hui m'a déserté. Mon arbre, en plus de me transporter, distille en moi je le sens une sorte de sylvaine langueur qui m'apparaît de plus en plus comme une forme particulière de sagesse (sagesse primitive, peut-être légèrement obtuse, mais qui s'accorde bien à mon esprit pensif et à l'alanguissement de mes muscles). Et la légère appréhension avec laquelle j'envisage parfois la fin de mon voyage n'est toujours que fugace, et comme imprécise. L'arbre et moi, je le sens, ressentons les choses pareillement. Rien ne nous presse. Une sourde complicité nous unit. Les choses qui jusqu'ici adoptaient des contours bien définis développent un feuillage trompeur. Le temps n'a plus de centre. Le but du voyage s'étiolle, éclate en mille pseudo-buts peu attirants, comme désaimantés. Mon arbre avance, à son rythme, et je le laisse aller. Et si, de fatigue ou de lassitude, il en venait à s'arrêter, je ne le quitterais pas. Car le voyage, dans le secret de notre figement, se poursuivra, silencieux et complice. Et les idiots fureurs du monde, son inutile empressement, ne seront plus pour nous qu'un très lointain et inoffensif souvenir.



« C'est vraiment un vieux vieux car. Il vient de Tchéquie. Il a fait du transport dans les campagnes, les montagnes. Il est haut, et coupé en deux : côté conducteur, jusqu'au milieu du car, c'est la cuisine ; de l'autre côté, c'est la partie pour la clientèle, qui est composée d'une grande table et de deux autres autour desquelles on peut s'asseoir. La décoration c'est... jungle, on va dire, avec deux grosses fontaines au fond — qui fonctionnent d'ailleurs. Les stores ce sont des nattes, entourées autour d'une tige de canisse. Les lampes à pétrole, c'est un souvenir qui rappelle l'Afrique. Je trouvais ça sympa de mettre ces lampes. »

Food Truck « Çasagîte », boulevard de Nesles. La responsable.

Lampes à pétrole

Dans cette contrée éloignée de tout, et comme séparée du reste du monde par une frontière obscure (j'ignore ce qui m'a mené ici, et par quel moyen j'ai moi-même franchi cette frontière), les hommes, qui davantage que des êtres de chair paraissent des ombres vivant dans un rêve perpétuel, ne se déplacent qu'une lampe à la main — lampe à pétrole à la flamme peu vive dont ils ne se séparent jamais.

Je comprends peu à peu que cette lampe n'a pas pour principal office d'éclairer les parages du porteur, de l'aider dans ses déplacements (il règne dans ce pays une pénombre permanente), ni de se faire bien voir d'autrui, mais simplement d'exhiber à tous sa spécificité propre. Car chaque lampe diffuse un éclairage différent, découpe la pénombre selon un dessin particulier, et le commerce des êtres consiste à mêler et faire jouer entre eux ces différents motifs, avec une application égale à celle que pourrait susciter une conversation.

J'aspire bien sûr moi aussi, par désir d'intégration à cette société dont je ne fais que découvrir peu à peu les rites, à ajouter aux autres les reflets de ma propre lampe (car j'en possède une, sans que je sache comment elle m'est échue). Mais j'ai beau multiplier les tentatives pour en allumer la mèche (tentatives qui me plongent dans une fébrilité toujours plus grande et plus désespérée) rien n'y fait, et je ne peux pour finir qu'abandonner tout espoir et m'asseoir à terre au milieu de ces êtres qui passent sans me voir, ou pire me jettent de rapides coups d'œil, hésitant entre irritation devant l'espace qu'inutilement j'encombre, commisération pour mon incompréhensible maladresse, et pure et simple dégoût vis-à-vis de ma personne — sans doute considérée par eux comme plus misérable encore que la plus vile des bêtes.



« Ce qui me choque ici, c'est le problème avec les femmes voilées. Je n'aime pas le regard des gens. Quand on croise les gens, ils t'agressent avec leur regard, de haut en bas. On n'a rien fait. C'est juste mon choix, le choix de ma religion. Personne ne m'a poussée à le porter. Mais ça on le vit tous les jours. »

Pizzeria avenue Ampère. La gérante.

Les yeux

Fuite dans une ville labyrinthique. Ruelles étroites et sombres. Partout les gens à mon passage s'arrachent les yeux pour les lancer vers moi à toute volée. C'est pour échapper à cette grêle que je cours, mais je sais que la ville n'a pas de fin, et je prends soin de ne pas fuir trop vite, car je sais que ma peur ne peut qu'attiser l'excitation de ceux qui me harcèlent.

Les yeux en s'écrasant sur ma robe, sur le foulard qui cache mes cheveux, produisent un son répugnant, comme des bulles éclatant à la surface d'une fosse d'aisance. J'avance, évite les porches sombres où les hommes se cachent, les ruelles éclairées par la lune. Les yeux, lancés à la hâte, rebondissent sur les murs décrépis des immeubles, et en s'écrasant sur moi dégoulinent sur mes vêtements. Liquide hideux qui forme progressivement un vernis épais, une carapace luisante, ignoble.

Je cesse peu à peu de courir. À quoi bon ? La tête haute j'avance lentement. Dans la nuit les yeux me cherchent, s'excitent mutuellement, sifflent à mes oreilles, inventent des trajectoires complexes. Je m'offre à eux, ou plutôt je leur abandonne cette carapace qui en même temps qu'elle m'emprisonne me rend toujours plus intouchable.

J'atteins une placette, m'immobilise en son milieu. Des fenêtres s'ouvrent, et la grêle redouble. Je ferme les yeux, me laisse submerger, m'offre à la lapidation, sous la pâle clarté de la lune, n'attendant plus que d'être totalement ensevelie pour enfin goûter à la liberté.





« Aujourd'hui nous sommes là pour participer à une sortie qui a été programmée par le Centre. Demain c'est la fête de la musique, on se prépare tranquillement. On a fait un petit trajet avec des énigmes. »

Cours d'école, mail des Tilleuls. Fête du Centre culturel et social.

Une maman.

Sous cloche

D'un coup, une cloche d'obscurité s'abat sur la terre. Tout disparaît autour de moi. Les sons se font étouffés, instables, sournois, semblent chercher sans succès une issue, se cogner à une paroi lointaine, opaque, douteuse. Je ne marche plus, je flotte, mais lourdement, comme si mes vêtements étaient soudain trempés, ou que mes veines avaient triplé de volume. Mes pieds ne s'appuient sur rien, mes gestes sont à peine miens. Bien que je sois toujours enfermé en lui (peut-être même plus que jamais), mon corps ne m'appartient plus ; j'en cherche les limites, à l'aveugle, dans l'angoisse d'une dissolution qu'aucune sensation ne viendrait confirmer.

Et tout à coup, sans que rien ne l'annonce, je me retrouve à l'air libre, sur un chemin familier, celui-là même, je le sais, que j'emprunte depuis longtemps, au point qu'il me semble ne connaître que lui. À moins qu'il ne s'agisse d'un autre sentier ? Cette question me taraude, comme chaque fois d'ailleurs que je refais surface (ces passages sous cloche, fréquents, rythment mon avancée, peut-être même la structurent ; pourtant j'en ignore la durée, comme j'ignore les dimensions de cette nuit qui s'abattant sur moi me sépare soudain du monde).

Qui peut m'assurer, lorsque je sors de ces plongées dans le vide, que ma direction n'a pas changé ? Bien sûr, à droite et à gauche, c'est toujours la même lande légèrement vallonnée et

envahie de brume. Mais dans ces landes on le sait les chemins sont nombreux et se ressemblent tous. Ces nuages de nuit qui régulièrement m'enveloppent ne sont-ils pas propices à toutes sortes de bifurcations, de carrefours, de culs-de-sac même, qui ne feraient que me rejeter sans que je m'en rende compte sur le même chemin, mais en sens inverse ?

Je ne pense plus au but à atteindre, au pourquoi de mon avancée, l'esprit seulement tourné vers ces trous noirs qui régulièrement me jettent hors du temps et se divertissent de mon angoisse. Avançant dans la brume, je ne tente plus de déchiffrer le paysage monotone qui m'entoure. Je ne fais que me préparer au prochain ensevelissement, résolu à relever les indices qui au moins balaieraient mon inquiétude la plus vive, à savoir celle de ne faire chaque fois que demi-tour, et donc d'être enfermé dans un surplace stérile, humiliant, sans espoir.

Mais une angoisse plus forte peu à peu m'envahit : ne suis-je pas déjà, et en réalité depuis toujours, pris sous la même cloche, et ces moments durant lesquels la lande m'apparaît de simples mirages, les voies par lesquelles peut-être ma chair trouve à se dissiper, parcelle après parcelle, et pour ainsi dire sous mes yeux, sans que j'en sente rien ? J'en viens à désirer cette nuit gobeuse de vie, à susciter sa venue en hâtant le pas, afin qu'enfin j'en sache davantage sur ma condition — quand bien même celle-ci devait se révéler non-charnelle, fantomatique, et renvoyer mes efforts à une définitive inconcrétude.



« Quand j'ai fui le Cambodge, on était quatre. Je suis venue avec mon père, on a été obligés de se séparer. Comment vous expliquer. Il y a des parties... je ne m'en souviens pas. »

Mail des Tilleuls. Jardin d'enfants. Une femme assise sur un banc, en compagnie de sa petite fille.

Vue tronquée

Mes yeux sont ainsi faits qu'ils ne voient jamais que des choses incomplètes. Aux arbres il manque des branches, aux bâtiments des étages ou des ailes, aux hommes un bras, une jambe, une partie de la joue, un œil. J'avance donc dans le monde avec ce vide qui toujours en même temps que moi se meut, qui sans doute même me précède afin d'être bien sûr d'endommager comme il convient tout ce vers quoi je cours, d'en rogner comme il faut les coins.

J'accepte ce handicap, me résous à ne penser qu'en partie, à considérer comme résolues des équations encore farcies d'inconnues. Mais je ne m'habitue pas aux vides que ce regard corrodant impose au monde. Car ce que mangent mes yeux, ils le mangent réellement, concrètement : envolés (pas seulement pour moi, mais pour tous) les branches de l'arbre, les flancs de l'immeuble, les joues duveteuses ou les mains délicates ! Partout un monde éventré, une harmonie brisée, des énergies rognées, des trous entre lesquels il me faut slalomer, et qui ne doivent de se reconstituer qu'à mon éloignement.

Je pourrais mettre fin à tout cela, me jeter dans le premier vide venu pour que le cauchemar cesse enfin. Mais à ce vide-là, trompeusement salvateur, il manquera toujours quelque chose je le sais, et m'y précipiter équivaldrait à prendre le risque de ne disparaître qu'en partie. C'est pourquoi je m'obstine à courir,

toujours plus vite, sans plus rien voir d'autre que ces gouffres qui, en même temps qu'ils me tuent à petit feu, bornent sarcastiquement ma route.



« Là c'est tout ce qui est partie cardio. Vous avez vélo, tapis de course, rameur, vélo elliptique. »

Salle de sport, boulevard de Nesles. Le Gérant.

Le vélo

Le vélo qui me porte (je ne lui donne le nom de vélo que par facilité, à défaut d'un terme plus adéquat) non seulement présente un mode de fonctionnement tout à fait inhabituel, nécessitant une activité continue de toutes les parties de mon corps (ainsi qu'une attention de tous les instants), mais se montre, pour autant qu'une telle disposition puisse être attribuée à ce type d'engin, absolument imprévisible, ou plutôt incertain dans sa trajectoire, et ce quelle que soit l'application que je mette à la contrôler.

Régulièrement en effet — mais non, précisément, le phénomène n'est pas régulier, et cela renforce encore son effet — je me retrouve à circuler sur une tout autre route, un tout autre chemin que celui sur lequel l'instant d'avant je pédalais. Si parfois l'écart entre les deux (la voie abandonnée et celle qui m'accueille) reste relativement minime et ne porte pas trop à conséquence (il peut s'agir d'une voie simplement parallèle, ou en tout cas très voisine), à d'autres moments cet écart s'effectue dans des proportions si démesurées que l'effet sur moi se révèle particulièrement perturbant, pour ne pas dire déstabilisant : que je roule paisiblement sur une route de campagne, et me voilà soudain plongé dans le chaos d'une cité bruyante et encombrée ; que je me lance avec plaisir dans une rue familière, et me voici transporté à l'autre bout du monde, dans un pays dont je connais ni la géographie ni la langue.

Bien sûr ces embardées en temps normal ne durent pas. Il ne s'agit le plus souvent que de quelques instants, suffisants pour me désorienter mais pour autant sans conséquences réelles, puisque me ramenant toujours — avec la même brusquerie — au chemin d'origine. Mais comment ne pas craindre un saut dans l'espace plus conséquent — je veux dire plus long, plus insistant, plus radical ? Comment ne pas voir dès maintenant les conséquences en tout point néfastes que pourrait avoir une embardée inscrite dans la durée, peut-être même définitive ? Cette question me hante, et me plonge dans une angoisse dont rien à la vérité ne peut m'extraire, sinon mon application à exécuter les mouvements complexes imposés par ma machine, et mon obstination à tenter de comprendre lequel de ces mouvements (car il doit bien s'agir de cela) pourrait être responsable du tourment d'apparence épisodique, mais en réalité absolument continu et permanent dans lequel mon existence ne cesse de se débattre.



« Toutes les personnes avec qui j'ai parlé du conflit au Cambodge, tous mes oncles, mes tantes, mes grand-mères, ils avaient tous une larme à l'œil quand ils me racontaient leur expérience. »

Esplanade de l'Université Paris-Est Marne-la-Vallée.
Un étudiant, de parents Cambodgiens.

Excroissances

Quand je croise les premiers, je me dis qu'il s'agit de malades qu'une affection étrange défigure. Mais je dois vite me rendre à l'évidence : tous dans cette ville, à des degrés divers, sont affligés du même mal, qu'ils traînent littéralement avec eux en permanence. Il s'agit toujours de la même excroissance qui leur pousse au coin de l'œil, et qui avec le temps ne cesse de se développer, jusqu'à atteindre des proportions si démesurées qu'elle contraint souvent ceux qui en sont victimes à demeurer au même endroit, à moins que d'autres, moins atteints, veuillent bien aider à transporter homme et fardeau ailleurs.

Car la masse des plus grosses excroissances dépasse parfois celle des êtres qui en sont affligés — encore que ce qui m'apparaît à moi comme une affliction n'en soit apparemment pas une pour eux, qui semblent au contraire en tirer une sorte de fierté, au point que certains, estimant cette pousse sans doute insuffisamment mise en valeur, s'emploient à l'orner de peintures ou de tatouages divers, l'enveloppent de tissus bariolés, lui font adopter des formes variées (parfois à l'aide d'armatures extravagantes) ou, plutôt que de la laisser traîner à terre, l'installent sur un charriot lui-même objet de toute leur fantaisie décoratrice.

C'est d'ailleurs dans un lieu dévolu à la décoration de ces poches de larmes (car il s'agit bien de cela, j'en viens à le comprendre) que mon errance finit par me mener. Il s'agit d'une ruelle bordée

d'immeubles décrépits, envahie de toute une foule venue là dans le seul but d'enjoliver ces vivantes citernes. Bien évidemment, dans cette ruelle, la plupart des spécimens sont démesurément grands, au point qu'il faut les contenir ou les pousser sous les porches pour permettre le passage des nouveaux arrivants. J'ai moi-même quelques difficultés à avancer, tant la foule est nombreuse et les poches de larmes volumineuses. Étrangement, on remarque à peine mon passage, et lorsque je décide de m'asseoir un moment sur les marches d'un immeuble, c'est à peine si les regards se tournent vers moi.

Juste sous mon nez, un homme et une femme se font tatouer chacun leur poche, énorme, qu'ils ont installée à terre entre leurs jambes. Les deux protubérances, par manque de place, sont collées l'une à l'autre, et les tatoueurs se voient sans cesse contraints de les manœuvrer, tout en se rabrouant mutuellement. Je reste là longtemps. Sans doute finit-on par prendre pitié de moi, car une jeune fille, que je suppose être employée dans une des maisons de tatouage, s'approche de moi et me tend, comme on le ferait à un enfant, une petite boîte de bois. Devant mon geste de surprise et d'incompréhension, la jeune fille l'ouvre et me met dans les mains un minuscule pinceau, tout en me faisant comprendre que je dois me regarder dans le miroir fixé sur le couvercle. Comme je ne comprends toujours pas, elle approche d'un geste plein de douceur mon visage du miroir. Je découvre alors qu'une minuscule poche, à peine plus grosse qu'un grain de riz, s'est formée sans que je le sente dans le coin de mon œil gauche. La jeune fille sourit, et me montre le pinceau que je tiens dans la main.

Autour de moi tous ont cessé de s'agiter et me regardent, le sourire aux lèvres. Je comprends qu'ils attendent de moi que je décore cette excroissance naissante. M'y refuser serait considéré, cela ne fait aucun doute, comme un regrettable manque de civilité, une impolitesse inexcusable, une faute. C'est pourquoi sans réfléchir davantage je plonge le poil minuscule de mon pinceau dans un des pots de couleur que contient la boîte, puis l'approche

de mon œil. Tous se taisent. Dans un silence absolu (il me semble entendre le son produit par le poil du pinceau sur ma chair) je trace un trait horizontal, puis un second juste en dessous. Ne pouvant faire mieux, faute de place, je me redresse et repose le pinceau dans la boîte. Un soupir général de satisfaction accompagne mon geste. Quelques rires se font entendre, et tous immédiatement s'en retournent à leur ouvrage. Je reste là à les regarder, hébété, sans réellement comprendre la portée de mon geste, sinon qu'il signe mon acceptation dans la communauté. Sans que je puisse m'y opposer, une bouffée de tristesse m'envahit. Constatant que tous les regards se sont détournés de moi, je me penche à nouveau vers le miroir, regarde attentivement l'excroissance qui s'est formé au coin de mon œil. Et je constate qu'elle grossit — très légèrement certes, mais elle grossit, c'est une évidence.



« Ça n'a pas été facile pour mon père. Il a beaucoup souffert, mais toujours avec le sourire. Il a toujours fait en sorte qu'on ne le voie pas triste. »

Cours d'école, mail des Tilleuls. Fête du Centre culturel et social.
Une maman.

Tristesse

Face à moi, un homme dont la tristesse mange littéralement le visage. Il lui arrive naturellement, je le sais, de se montrer heureux, ou simplement gai, et sa face alors est là tout entière bien visible pour qui l'observe. Mais qu'une pointe de tristesse tout à coup se fasse jour en lui, et c'est une part de son visage qui aussitôt s'efface et disparaît.

L'homme est là devant moi, qui me parle avec une prolixité presque excessive, mais c'est comme si ses paroles n'avaient pas d'importance, pas de signification réelle — ou plutôt comme si elles n'étaient que l'accompagnement, l'ornement conventionnel et poli de la géographie mouvante, trompeuse et pleine de chausse-trapes des chairs de son visage. Je ne peux détacher mes yeux de cette face instable, guette avec anxiété les soudains effacements qui sans prévenir, et surtout sans que mon vis-à-vis lui-même semble en éprouver la moindre douleur, ni d'ailleurs la moindre sensation, la remodelent. Sans doute même l'homme perçoit-il en moi cette anxiété, et s'en désole-t-il. Mais cela ne fait qu'alimenter ce processus qui en me fascinant m'empêche de lui porter secours. Car il est trop tard à présent, nous l'avons bien compris tous deux : en même temps que sa tristesse s'accroît ma fascination ; et les choses ne peuvent aller qu'en s'amplifiant.

J'ai conscience (car apparaissent encore ici ou là de fugitifs territoires visibles, une parcelle de joue, un coin de paupière, une fine

bande de front en suspens tel un nuage) qu'il s'efforce de tenir tête, et d'opposer à la tristesse qui l'envahit presque tout entier quelques bouffées d'allégresse. Mais il sait comme moi que celles-ci sont forcées, artificielles, et ne peuvent rien contre le malheur fondamental qui lentement l'engloutit. Son visage va bientôt disparaître, nous le savons tous les deux, et bien que je ne sois que le spectateur de cet évanouissement, j'en porterai une indéniable part de responsabilité. Mais comment ne pas regarder jusqu'au bout ?



*« J'ai travaillé beaucoup en intérim ici.
Tout ce qui est espaces verts, élagage, etc. »*

Devant le Gymnase du Nesles, boulevard de Nesles. Un employé.

Algues

Les dos se sont tournés, les proches s'en sont allés, laissant dans l'espace autant de traînées algales ondoyantes et vivaces. D'abord précises et d'un vert toujours pur (bien que jamais semblable), ces poussées végétales doucement emmêlées peu à peu se relâchent, s'embrument, jusqu'à se fondre entièrement pour occuper, sans plus de distinction, tout mon ciel.

C'est dans cette filasse vaguement jade et m'enveloppant tout entier que mes pensées parfois (quand le présent me pèse, quand mon sang se fait lourd) s'élancent ; là que je bêche mes heures, que j'élague mon ennui ; et c'est par les hublots percés dans cette forêt paresseuse et diluée que je regarde le monde, à l'abri des autres autant que de moi-même.



« *Le matin il fallait se lever pour construire des digues,
gérer les rizières.* »

Restaurant japonais, avenue Ampère. Le gérant.

La digue

Le matin, c'est sans y penser que je commence à empiler les blocs ; ils se laissent manœuvrer de façon si fluide qu'il m'est difficile de savoir si ce sont mes gestes qui s'adaptent à eux ou si ce sont eux qui, tout au service de la sorte de danse qui s'initie, prennent soin de se présenter à moi dans un ordre choisi et harmonieux. Légers, bien tournés — j'oserais presque dire disponibles — ils s'adaptent à merveille les uns aux autres, et j'ai tout loisir, en même temps que de jouir de la fluidité de mes mouvements, de visualiser dans son ensemble le mur (ou plutôt la digue) qu'il me revient d'élever. Durant ces premières heures de labeur, j'enchaîne les mouvements sans peine, prends plaisir à faire jouer mes muscles, imagine les différentes alternatives qui s'offriront à moi pour mener à bien cette tâche (parmi lesquelles quelques-unes inhabituelles ou légèrement fantaisistes, et susceptibles de m'apporter un peu de distraction dans ce labeur somme toute légèrement fastidieux).

C'est souvent lorsque l'on approche de la mi-journée que cette belle harmonie commence à se fissurer. Soit que mes gestes se fassent moins naturels, soit que les blocs se présentent à moi d'une façon moins appropriée, arrive en effet inmanquablement un moment où les choses ne vont plus d'elles-mêmes, où l'évidence de ma tâche ne m'apparaît plus aussi clairement, où dans ce bel ensemble un instrument se désaccorde, commence à jouer faux. Il peut s'agir d'un défaut dans la face d'un bloc l'empêchant d'être bien accolé à son voisin, ou d'une accumulation de blocs

de tailles trop disparates (ou au contraire trop semblables) et donc impropres au bon équilibre de l'ensemble, ou encore d'un moment d'inattention de ma part, d'une fatigue passagère mais fatale. C'est alors comme si la confusion qui jusque-là patientait dans l'ombre profitait de cette faille pour prendre pied dans mon ouvrage : mon esprit, contraint de faire face à cette sournoise tentative d'invasion, n'est plus en mesure de ne s'occuper que des seuls problèmes de construction, et doit sans cesse prendre en compte dans ses calculs les perfides attaques de cet obscur ennemi. Les blocs s'entassent à mes pieds, présentent des formes soudain trop complexes qui m'obligent, pour les assembler, à des trésors d'inventivité. Mon travail perd de sa régularité. Alternent inutiles pertes de temps, précipitation vaine, périodes de découragement ou de hargne, et bientôt la construction de la digue, qui au matin m'avait pourtant parue ne pas présenter de difficultés majeures, me semble pleine d'embûches, de contraintes cachées, en un mot trop complexe à réaliser et exigeant des capacités mentales et physiques que je ne me sens plus du tout posséder. Car ce n'est plus pour la beauté de l'œuvre que je me retrouve à m'activer (la montée des eaux motivant sa construction n'étant à vrai dire qu'hypothétique, et de toute façon lointaine), mais pour combattre cette confusion, ce désarroi, ce doute généralisé qui par tous moyens s'emploie à saper mon ardeur et mon enthousiasme.

Aussi, quand vient le soir, ce n'est plus à une œuvre de construction que j'emploie mes dernières forces, mais à un pitoyable acte de défense, d'autant plus éreintant et humiliant que je le sais voué à l'échec — l'expérience que j'ai de cette lutte quotidienne ne me laissant en effet aucune espèce d'espoir quant à une fin contraire.



« J'ai fait des études en musique, j'ai fait la fac de musicologie, été intervenante musicienne dans les écoles, et j'ai été dans le domaine du spectacle. J'ai fait une école de comédie musicale sur Paris. À un moment j'ai voulu travailler plus auprès des enfants. J'ai été animatrice, et par la suite j'ai passé le concours d'éducateur pour jeunes enfants. Au départ j'ai travaillé là-dessus, sur la reconnaissance des sons, sur ce que c'est, sur le vocabulaire. »

Centre social et culturel, place du Bois de Grâce. Une accompagnatrice d'enfants malentendants.

L'instrument de musique

L'instrument dont je joue n'est pas réellement un instrument de musique — du moins pas au sens où on l'entend traditionnellement. Il ne vibre pas selon mon intention, ne se fait pas l'interprète de mes sentiments intimes, n'est en rien ouvert à un phrasé, à des inflexions qui me seraient propres et que je le prierais de bien vouloir exprimer.

Non, si je suis responsable de quelque chose à travers lui c'est uniquement en ce qui regarde la note initiale, le son premier. La suite se déroule sans que j'aie à intervenir, comme malgré moi, comme indépendamment de mes attentes. Bien sûr il me revient d'accompagner mon instrument dans le développement de son discours, d'être là et de prêter mes doigts à ses désirs. Mais mon rôle n'est à bien y regarder guère plus important que celui d'un berger, d'un promeneur de chiens, voire d'un surveillant de dortoir. Car les sons qui suivent le premier découlent tous non pas d'un même souffle, d'une même énergie, voire d'une même humeur qui les unirait tous, mais, pourrait-on dire, d'une même

posture, d'une même attitude générale. Et cette attitude pourrait se résumer à ce que nous, humains, nommons la reconnaissance.

Oui, une fois le premier son lâché, tous ceux qui le suivent ne sont que l'expression, par les différentes cordes de mon instrument, de leur reconnaissance vis-à-vis du ou des sons les ayant précédés. Chaque son n'est que l'expression de sa gratitude envers celui qui, né avant lui, lui a permis de venir au monde et de se déployer (étant entendu que ce déploiement n'est que l'expression, dès son commencement, de la reconnaissance de ce son pour son prédécesseur).

C'est donc une sorte de collier de gratitudes mises bout à bout (et parfois superposées) que mon instrument fait entendre. Et je me dois de reconnaître que le son initial, la première pierre de ce collier n'est finalement qu'un prétexte, dont l'aspect importe peu. Pourtant c'est toujours avec la plus grande application que je le fais sonner, tâchant chaque fois de le rendre digne de ce qui en le suivant le magnifiera. Et puisque mon instrument continue de m'offrir ses réguliers concerts, je suis en droit de croire qu'il m'est, d'une certaine façon, reconnaissant de mes efforts, et qu'il n'est pas insensible non plus à la reconnaissance infinie qu'en retour je lui voue.



« Dans mon immeuble, ils n'arrêtent pas de fumer. »

Cour d'école, mail des Tilleuls. Un enfant.

Fumées

L'immeuble que j'habite est si élevé, et plonge en même temps si profondément dans le sol, que j'ai renoncé depuis longtemps à en dénombrer les étages. Du reste, je ne quitte que rarement celui que j'occupe, et seulement pour faire quelques pas dans les étages immédiatement supérieurs ou inférieurs, dont je reviens d'ailleurs toujours dépité du peu de nouveautés et de distractions qu'ils m'offrent. Je préfère rester dans cet espace minuscule que l'on m'a alloué et que j'ai fini par faire mien. De là, assis dans mon fauteuil entre lit et table, je peux percevoir avec toute la précision nécessaire la vie de l'immeuble (pour autant qu'on puisse nommer vie les mouvements qui s'y opèrent), peut-être mieux même qu'en me perdant dans d'éreintantes, inutiles et suffocantes explorations.

Suffocantes car les seuls mouvements dans cette tour sans fin consistent dans la circulation des fumées plus ou moins épaisses et plus ou moins âcres que dégage le corps des habitants, par ailleurs tous absolument muets et dans leur grande majorité immobiles. J'ignore depuis combien de temps ce phénomène a vu le jour, si c'est le fait d'habiter cette tour qui le provoque, ou si c'est cette particularité physique des êtres qui les a fait échouer ici. Quoi qu'il en soit, ils fument, tous, et c'est par le commerce de leurs émanations qu'ils manifestent leur présence au monde, communiquent entre eux — en un mot s'expriment. C'est du moins ce que je m'efforce de croire, ne voulant me résoudre à considérer ces fumées comme des phénomènes purement organiques dénués de toute signification.

C'est donc dans l'étude fine de toutes les nappes de fumée qui me parviennent, et de leur plus ou moins grand fusionnement, que j'occupe mon temps. J'ai appris à reconnaître en un clin d'œil celles de mes plus proches voisins, à en détecter les plus subtiles variations. Mais ce sont celles qui proviennent d'étages plus éloignés qui m'intéressent surtout. J'aime imaginer duquel de mes lointains voisins provient telle étrange fragrance, telle âcreté particulière ou au contraire telle suavité un peu trop prononcée et évoluant de façon presque lourde dans l'air. Je sais que si certains d'entre eux présentent un organisme encore quasi complet, beaucoup ont déjà vu une bonne partie de leurs chairs partir en fumée, et ne sont plus à présent que des morceaux de corps, des débris à peine reconnaissables et promis, à terme, à une disparition totale. Et c'est par ces fumées qu'ils exhalent, et qu'ils offrent à mon examen, que je peux m'employer à reconstituer non seulement leurs caractéristiques physiques, mais aussi quelques pans de leur histoire personnelle, voire dresser d'eux un portrait psychologique relativement poussé.

Mais le plus intéressant à mes yeux consiste dans l'examen non des fumées elles-mêmes mais de leurs entrelacements, dont les volutes et les volumes me révèlent l'immense complexité des échanges, réels ou fantasmés (car avec le temps j'ai appris à lire aussi ceux-là), qu'entretiennent mes voisins. C'est dans cette étude que je me perds avec délice, que d'une certaine façon je m'oublie, peut-être me dissipe. Au point de douter parfois de l'intégrité de mon propre corps, et de voir dans certaines traînées brumeuses le signe de la dissipation de mes propres chairs — dissipation qui entraînerait de facto avec elle une partie de ma conscience, rendant par là-même tout regard sur moi ou sur les autres parcellaire, erroné, et surtout précaire.



« Je vois une table noire avec une espèce de meuble vert, des sièges noirs et verts, une étagère blanche et rouge. Le plafond est gris, les escaliers sont noirs, blancs et marron. La salle d'à côté a un mur bleu. Il y a des meubles qui ont du violet ou des espèces de tapisseries de toutes sortes de couleurs : rouges, jaunes, blanches, grises, bleues. »

Médiathèque du Ru de Nesles, avenue des Pyramides.
Salle du rez-de-chaussée. Un enfant.

Les couleurs

J'ai perdu presque tout contact avec le monde. Je n'entends plus rien, ne capte plus aucune odeur, plus aucun parfum ; mes mains, mes pieds, ma peau tout entière ont perdu leur sensibilité. Le goût des choses m'a abandonné, de même celui de me nourrir. Seule ma capacité de voir ne m'a pas encore totalement quitté — encore ne peut-elle s'exercer que d'une façon sommaire, ne m'offrant qu'un moyen anecdotique et peu efficace de demeurer encore en contact avec ce qui m'entoure.

Car si je perçois encore les couleurs (avec une précision et une sensibilité aux nuances d'ailleurs nouvelles pour moi, comme si la perte de tout autre lien avec les choses avait décuplé les pouvoirs de ce seul sens encore actif), elles ne s'inscrivent plus dans des cadres précis, au sein de formes aux contours nettement dessinées. Les verts, les bruns, les rouges et les mille autres teintes aux infinies déclinaisons qui continuent de s'offrir à moi ne m'apparaissent plus que comme autant de halos définitivement échappés des frontières qui jusque-là les retenaient prisonniers, comme autant de masses vaporeuses non seulement libérées mais désormais indépendantes des corps dont jusque-là elles dépendaient.

Ces couleurs n'ont donc d'autres réalités que la leur, et leurs limites sont si peu marquées que j'ai beau les parcourir en tous sens, je ne peux jamais avoir la certitude d'en approcher la lisière — celle-ci se présentant toujours comme une zone évasive, aussi imprécise et voilée qu'une lande envahie par la brume.

J'ai néanmoins plaisir (c'est la seule satisfaction qu'il me reste) à me laisser dériver d'une nappe de couleur à l'autre. Étrangement, le désir de déterminer à quelle masse concrète chacune renvoie ne m'habite plus ; de même que m'a quitté le désir d'avoir commerce avec des objets ou des corps clairement définis. Me laisser flotter parmi ces nébulosités, ou en elles, dans ce que je suppose être leur matérialité, me suffit. Leur existence a beau être douteuse, ces couleurs me comblent, vont jusqu'à me nourrir. Je les bois, les avale, leur ouvre les portes de mes espaces internes, jouis de leur envahissement. Et pour finir, je perds toute conscience de moi, ne suis plus, à leur image, que substance vaporeuse et éphémère, capable à la fois d'être et de ne pas être, et seulement occupée (mais dans une imperturbable quiétude) à jouir de cette définitive mais néanmoins vivante et presque fantasque disparition.



« Quand je suis devant le lac, il y a des images qui me reviennent d'ailleurs. Ça me rappelle quand j'étais à Dakar, à la mer. Je me posais sur les grottes, il y avait les vagues qui chantaient, il y avait ce vent qui soufflait dans mes oreilles, il y avait les oiseaux... »

Près du centre commercial de la place des Pyramides.
Un jeune homme, assis sur un banc devant le lac.

Les oreilles

Mes oreilles changent. Sans que je puisse rien faire contre elles grandissent, et surtout se referment sur elles-mêmes, formant de chaque côté de ma tête deux poches hermétiques dans lesquelles l'air, mis en cage par surprise, ne cesse de se tourner et de se retourner, de se cogner aux parois, de crier, hurler, geindre, sans qu'il me soit possible de faire quoi que ce soit pour le libérer (je m'y suis essayé bien sûr, mais mes mains n'ont rien pu contre ces poches de chair, et le courage m'a manqué pour m'y attaquer au couteau).

Je suis l'unique témoin de cette douleur de l'air, si proche de moi et si permanente que j'en connais à présent toutes les variations et les modulations, au point d'en prévoir presque les emportements les plus soudains, les bourrasques les plus inattendues. Je pourrais prendre mon parti de ce nouvel état, et accepter ces enflures pourtant bien inesthétiques comme des membres naturels. Mais force m'est de constater qu'elles ne s'en tiennent pas à leurs dimensions premières et qu'elles ne cessent, par l'action de ce vent intérieur sans doute, de se développer et de gonfler comme des ballons. Elles ont depuis longtemps dépassé en volume non seulement ma tête, mais mon corps tout entier. Si bien qu'il me faut les traîner derrière moi, et que cette charge ne me laisse plus un instant de répit.

Encore puis-je toujours me mouvoir, même si c'est avec difficulté. Mais je sais que bientôt tout déplacement me sera impossible, et qu'il me faudra rester à jamais à la même place, pris en tenailles entre ces deux poches obèses. Je n'aurai plus alors pour tout loisir que d'écouter les vents se lamenter.



« On propose ponctuellement des fêtes. C'est le côté festif justement du boulot qui est sympa. En fait il y a une posture d'empathie, où on doit être à l'écoute des gens et de leurs attentes. C'est très valorisant. L'échange, face à des personnes sympas, c'est très facile. Pour le reste je n'en parle pas, mais après, c'est la délicatesse du boulot. C'est un centre social et culturel, on est ouvert à tous ; mais qui dit tous... Parmi tous il y en a qui sont moins avenants que d'autres — un peu comme moi d'ailleurs. Mais c'est très enrichissant du point de vue des échanges humains. »

Centre social et culturel, place du Bois de Grâce. L'agent d'accueil.

Échanges

Bien que ce soit en pleine journée que la place connaisse son activité la plus dense, c'est dès les premières heures du jour que l'on voit affluer vers elle les candidats à l'échange. On y vient de loin tant l'endroit est réputé. Certains arrivent là exténués par leur voyage, mais ils savent qu'ils repartiront ragaillardis et comme neufs (telle est du moins leur attente) et ils relativisent les épreuves endurées, allant jusqu'à les considérer comme des gages de réussite.

Car on vient ici pour trouver des membres et organes de qualité, et pour offrir les siens en échange. Bien sûr ce commerce est rarement direct : l'un donne son pied à celui qui propose son œil, un troisième promet un doigt à un autre qui cherche un coude, et c'est parfois au bout d'une longue chaîne de transactions que l'on obtient ce que l'on recherchait. Ce commerce étant seulement toléré par les autorités, tout cela se passe rapidement, et comme sous le manteau. On n'échange que quelques phrases, on convient de l'affaire d'un clignement de paupière. Pourtant le sang coule, forme des ruisseaux dans lesquels on patauge, surtout vers le soir, lorsque par peur de revenir bredouille on devient

moins regardant et consent à donner un peu plus de soi-même qu'on l'aurait souhaité.

Et lorsque la nuit tombe et que les dernières transactions s'achèvent (ce sont les produits les moins raffinés ou les plus courants que l'on troque alors) l'endroit se vide, laissant la place aux chiens qui étrangement (car chacun des visiteurs de la journée semble être reparti satisfait) réussissent toujours à dénicher quelques morceaux égarés ou n'ayant pas trouvé preneur.

Encore doivent-ils les disputer aux quelques mendiants et estropiés habitués des lieux venus là récupérer de quoi alimenter l'hypothétique affaire du lendemain.



« Vous savez, la plupart des gens, ce sont des pièces adaptateurs. Je m'adapte à tout. Partout où on m'envoie, je m'adapte. Je n'ai pas de parents que j'aurais pu copier. Moi je copie sur moi-même. Je fais ce que je veux, ce que je peux. J'essaie de faire tout. On ne peut pas faire tout, on n'est pas Saint-Thomas. Quand j'ai fini ma journée, je fais un peu de sport. J'aime bien le sport. Au lieu de prendre l'escalator, je prends les escaliers, comme ça ça me fait du sport. Je ne suis pas trop technologie, j'aime bien bavarder. Regardez, avant dans le métro tout le monde dialoguait. Maintenant, du moment qu'ils ont mis l'informatique, tout le monde est devenu bossu. Normalement ils auraient dû interdire ça. Ils devraient mettre des contraventions pour les gens qui marchent avec leur portable, et laisser comme les gens bavardaient avant. Comme ça ils muscleraient leur visage, ils muscleraient un peu tout. Même le sourire, c'est du sport. Parler c'est du sport parce que vous faites toujours l'articulation. Tout ça ça manque. »

Devant le Gymnase du Nesles, boulevard de Nesles. Un employé.

Muscles

Muscle du ciel, muscle des murs, de l'eau, du vent, muscle du vide entre les choses, tous se tendent et se détendent autour de moi, m'enveloppent, forment une coque filandreuse, intranquille et toujours recommencée, où mille pouls contrebattent. À ces muscles majeurs j'ajoutent méticuleusement les miens. Ici mon palmaire, là mes zygomatiques, plus loin mon grand pectoral que j'ai tant de plaisir à déployer. Géométrie mouvante qu'habitent trapèzes fantasques et extenseurs curieux du monde. C'est dans cette architecture tropicale que j'observe le commerce des êtres gris qui autour de moi dérivent. Recroquevillés sur eux-mêmes, prisonniers d'un exosquelette dont aucune vie ne s'échappe, ils s'en vont rebondir sur des parois dont ils ignorent tout — sinon la puissance avec laquelle, à peine touchées, elles les rejettent.

Et mes muscles, éparpillés dans la coque qui me contient, ne sont pas les derniers à relancer cet incessant ballet, et à s'en amuser.





« S'il fallait changer quelque chose dans ce monde, ce serait les gens. Il faudrait qu'ils soient inexistantes pour moi. Je ne suis pas très sociable... »

Avenue des Pyramides. Arrêt de bus.
Une jeune lycéenne, accompagnée d'une amie.

Extinction

Si chaque parcelle de chair, chaque mouvement musculaire est un indice à ne pas négliger (mais dans notre société les tromperies en ce domaine sont nombreuses, et l'on a appris à se méfier des apparences), l'œil demeure pour chacun d'entre nous la fenêtre la plus sûre pour déceler chez celui que l'on croise la part de lui encore vivante, ou pour mieux dire encore humaine.

Ici en effet les corps ont depuis longtemps cessé d'être uniquement de chair et d'os, et ceux qui portent encore en eux des parts caduques, ou d'un autre temps (ainsi nomme-t-on ici ces résidus d'organismes encore non remplacés par des éléments considérés comme plus fiables et plus conformes aux exigences de nos dirigeants) sont devenus des spécimens rares, recherchés autant par les autorités ou les éléments les plus avides de conformité (qui leur font la chasse) que par les nostalgiques et les réfractaires (qui au contraire les chérissent et souhaiteraient les protéger d'une extinction à laquelle ils ne peuvent se résoudre, et contre laquelle, en secret, ils se rebellent).

Bien sûr les parties externes des corps sont toujours les premières à être remplacées, et personne aujourd'hui ne peut se vanter de posséder une peau proprement humaine. Il s'agit donc de détecter, de flairer, chez tel ou tel, au-delà de son apparence, quelle partie de son corps, quel organe encore bien humain, dans les profondeurs, a été préservé. Chacun ici est devenu, de

façon officielle et ostentatoire — ou au contraire discrète, voire secrète — spécialiste de cette détection autour de laquelle toute la société s'articule. Et c'est dans l'énigme de l'œil (organe que les autorités, en raison de sa haute complexité et de la difficulté qu'il y a à en créer de purement mécaniques, laissent encore en l'état), que chacun cherche chez l'autre la part encore non offerte à la grande substitution.

Mais face à cette chasse aux résidus humains, les stratégies de défense se sont en retour développées, et nombreux sont ceux (bien plus nombreux que ne le souhaiteraient les organes de surveillance) qui parviennent à cacher leurs trésors aux regards inquisiteurs. C'est la raison pour laquelle nos dirigeants misent aujourd'hui sur les nouvelles technologies, prometteuses, tout entières tournées vers la transparence des matériaux. On peut d'ailleurs déjà voir un certain nombre de nos compatriotes affublés de jambes ou de bras totalement transparents, certains arborant même (mais le terme est ici inapproprié) une panse invisible, reconnaissable comme panse uniquement parce qu'elle porte en elle un foie ou rate encore en attente d'être remplacée.

Le jour est proche donc où les corps se montreront totalement et définitivement diaphanes. C'est pourquoi les derniers résistants luttent avec tant d'énergie — mais avec des moyens de plus en plus dérisoires — pour ralentir ce processus, et jouir, tant qu'il en est encore temps, du plaisir de voir et de sentir près d'eux ces présences corporelles malheureusement vouées à une inéluctable extinction.



« Je suis née en Chine, à côté de Shanghai. Pour l'instant on reste en France. Peut-être que plus tard, quand les enfants auront grandi... Ici ça va, les clients sont gentils, ils disent que nos plats sont bien faits. Si les clients le disent... »

Restaurant chinois, boulevard de Nesles. Une employée.

Recette

Découper les employés de bureau en petits cubes. Les mettre dans le sac avec la farine. Secouer. *C'est pour vous que je fais ça mes enfants, pour votre avenir.* Les vieux qui viennent toujours le même jour, les découper en lanières. *Pour que votre vie soit meilleure que la mienne, que vous n'ayez pas à vous battre comme moi.* Les jeunes, qui boivent bière sur bière et parlent fort, les passer au hachoir. *Pour vous, pour vous.* Les enfants en bas âge, les nouveau-nés dans leur poussette, les peler, et les réserver. Préparer ail, poivron, ananas, gingembre, ciboulette. *Moi je n'ai plus rien à espérer.* Dans le wok, chauffer l'huile, sortir les employés de bureau du sac et les faire dorer à feu vif. Baisser le feu et ajouter ail, poivron, gingembre. Réserver. *Vous ferez des études, vous aurez une bonne place, un bon travail.* À nouveau huile dans le wok. Feu vif. Verser les jeunes buveurs hachés avec ciboulette, vinaigre, concentré de tomate, sauce soja, fécule de pomme de terre délayé dans le jus d'ananas. Laisser mijoter tout en mélangeant. Ajouter ananas en morceaux et nouveau-nés. *Moi je ne sais rien faire d'autre. Je ne suis bonne qu'à ça.* Dans un plat, verser miel, huile d'olive, graines de sésame. Déposer les lamelles de vieux dans la marinade. Mélanger. Laisser reposer. *C'est pour vous mes enfants que je fais tout ça.* Faire chauffer un filet d'huile, égoutter les lamelles tout en réservant la marinade. Les saisir quelques minutes. Ajouter la marinade. Laisser réduire jusqu'à ce qu'ils soient dorés, laqués. Réserver au chaud. *Seulement pour vous.* Préparer les assiettes. Avant de servir, saupoudrer les employés de bureau de sésame, et les jeunes buveurs de coriandre. *Pour que vous ne passiez pas votre vie ici, que vous partiez loin, loin.*



« Chaque mois on envoyait deux containers de crevettes en France. À l'époque ces containers valaient trois cent mille francs, donc grosso modo je faisais gagner presque un million de francs à mon employeur, et il me payait mille francs français. Un beau jour je suis allé travailler, il m'a dit : « Rentre chez toi ». »

Centre social et culturel, place du Bois de Grâce. L'agent d'accueil.

Les crevettes

Je traîne derrière moi un volumineux filet rempli de crevettes, qui régulièrement se coince à l'entrée des ruelles étroites par où je dois passer, au point qu'il me faut chaque fois en manœuvrer énergiquement la lourde masse pour pouvoir poursuivre mon chemin. Des crevettes s'échappent du filet bien sûr, sur lesquelles les chats errants se précipitent (ils ont intégré l'heure de mon passage, et ne manquent jamais d'être là), mais cela n'allège en rien ma charge, d'autant que c'est sur les hauteurs de la ville qu'il me faut livrer la marchandise, et que la pente raide fait paraître le filet toujours plus lourd.

Une fois atteint ce quartier haut perché, commence la distribution : une poignée de crevettes jetée à la hâte dans chaque boîte aux lettres, afin que chacun puisse trouver son lot à son lever. Les maisons ici sont modestes, de tôles plus que de briques, séparées parfois par de larges terrains laissés à l'abandon qu'il me faut traverser presque à l'aveugle dans la nuit. Ma tournée est longue, et ne prend fin qu'aux premières lueurs du jour, lorsque j'ai enfin livré les bicoques les plus éloignées, celles faites uniquement de planches de bois, et protégées par des chiens qui semblent ne pas vouloir s'habituer à moi.

Et c'est harassé que je grimpe jusqu'à mon refuge — une grotte naturelle au sommet du mont, d'où je domine et la ville et la mer, et où je ne tarde pas à m'endormir, allongé sur mon filet, dans des odeurs de crustacés et d'algues qui pénètrent jusqu'à mes rêves.



« Je suis là depuis cinq ans. Avant ça j'ai fait des tas de métiers — plus qu'Hercule en tout cas ! J'ai été surveillant de collège, avant ça j'ai travaillé dans le conditionnement dans un entrepôt ; boulot de forçat, mais y a pas de sot métier. J'ai fait un mois, c'était à Orly, avec ceux qui s'occupaient de la sécurité incendie ; c'était ma première expérience. Après j'ai fait mon service militaire au Sénégal — surtout pour fortifier un peu mon physique, c'était ça l'idée. J'ai vendu du pain à Dakar, j'ai été gardien, j'ai travaillé au port de Dakar aussi, dans la logistique, pour un armateur. On était chargé du déchargement. »

Centre social et culturel, place du Bois de Grâce. L'agent d'accueil.

Le cargo

Le cargo va bientôt partir. Il a déjà fait entendre plusieurs fois sa sirène, mais il reste encore quelques conteneurs à charger, et c'est avec empressement qu'à peine ceux-ci déposés par la grue j'en vérifie le contenu. Il s'agit cette fois encore de chargements de vieillards, qui vu leur fragilité doivent être bien calés et protégés des chocs par des oreillers que je glisse sous leurs bras, entre leurs jambes, de chaque côté de leur tête, sous leur menton. Ils se laissent faire, sentent que je connais mon métier et que je fais au mieux. Certains montrent même une forme de compassion pour ce travail qui m'oblige à tout faire dans la précipitation, et ne me laisse que très peu de repos.

Je ferme les conteneurs l'un après l'autre, abaissant avec précaution le lourd loquet de la porte de fer (manière pour moi, en quelque sorte, de retourner la sympathie muette que ces vieillards expriment à mon égard). La grue enfin dépose le dernier conteneur. L'esprit déjà ailleurs, je procède au calage des corps en toute hâte, sans même les regarder.

C'est seulement en m'appêtant à refermer la lourde porte que je prends tout à coup conscience que c'est moi qui suis assis là-bas, tout au fond du conteneur. Voûté, ridé, les mains tremblantes, ce vieillard que je suis m'observe, impassible. Seule une de ses mains remue lentement, paume ouverte, dans un timide geste d'adieux. Après un moment d'arrêt, je referme la porte et fait signe au grutier que tout est en place. Le cargo salue la nouvelle d'un dernier et long appel, qui se propage dans tout le port.



« Mon projet, c'est le retour au bercail. On a besoin un jour de retrouver les siens, c'est important. Nul ne peut vivre sans les siens. Au Sénégal, il y a la paix sociale. Les gens sont solidaires entre eux. C'est un pays de paix. Le premier mot qui va sortir de leur bouche : « Que la paix soit avec toi. Salam Aleikoum. » « Comment va ta maison, ta famille, tes enfants ? » Ils vont même te demander comment vont tes poulets, mon frère. Les poulets, les chèvres, les moutons. C'est les salama-lecs, comme on dit chez nous. C'est important, parce que je me dis que si on se partage pas la vie, comment elle va être importante ? »

Près du centre commercial de la place des Pyramides.
Un jeune homme, assis sur un banc devant le lac.

Les ancêtres

Installé sur un des barreaux de l'échelle qui mène aux cages, pattes enfouies sous le ventre, j'écoute, sans conviction, les arguments de mes frères faits de raclements de gorge, de faux-départs de chant, de mouvements brefs des ailes, du cou, des pattes.

La discussion, comme souvent, traite des ancêtres et de la place qui doit leur revenir dans notre espace de vie. Soubresauts nerveux, gloussements, ébrouements irrités, les points de vue divergent, les crêtes se dressent, se gonflent, rougissent. Quelques-uns grattent la terre, s'abîment, soudain pensifs, dans l'examen des écailles de leurs pattes. La discussion traîne en longueur. On se perd en arguties, mais sans conviction, comme par obligation. Une légère torpeur finit par envahir les esprits. Mais vient le signal libérateur d'une ponte imminente. Le présent soudain reprend ses droits. Je me dresse et exécute quelques battements d'ailes, imité par mes voisins. Quelques-uns partent à la chasse aux vers. Les œufs qui s'annoncent viennent balayer les palabres oiseuses, les discours péremptoirs. Chacun sent bien qu'une partie du problème d'un coup s'est évanoui, sans qu'il soit besoin même de le souligner. On respire. Une porte est ouverte. Libre aux esprits des ancêtres de venir y passer une tête.



« Le bâtiment date de 1999. Il y a deux plateaux, qui sont superposés. Ils sont plutôt rectangulaires. La forme de l'équipement global, c'est comme une feuille qui est posée, qui fait une pointe. Au rez-de-chaussée vous avez tout ce qui concerne la jeunesse, et au-dessus tout ce qui concerne les adultes.. »

Médiathèque du Ru de Nesles, avenue des Pyramides. Le directeur.

L'étage

Tous ceux qui s'entassent en haut des escaliers menant à l'étage l'affirment : là-haut, il n'y a plus le moindre espace libre. Impossible même d'accéder à la salle, de quelque façon que ce soit : les corps, entassés les uns sur les autres, forment un amas si compact qu'il serait vain d'espérer se faire une place parmi eux. On ignore d'ailleurs si tous sont encore en vie, les plaintes s'en dégageant ressortissant davantage au râle qu'à l'appel conscient et volontaire.

Pour autant, les escaliers continuent d'exercer leur pouvoir d'attraction, et les grappes humaines dans leurs parages sont plus nombreuses qu'ailleurs. On s'accroche comme on peut aux marches, aux rambardes ou aux cordes qui depuis longtemps déjà ont été tendues sous le plafond (d'escalier à escalier pour commencer, puis selon un réseau de plus en plus dense à travers toute la salle basse).

C'est depuis cette toile complexe (faite aussi bien de cordes que de draps ou de hardes nouées les unes aux autres) que j'observe mon monde, à l'abri désormais (bien que ce renoncement ne soit pas très ancien) du désir d'accéder à la salle supérieure — celle que dans mon enfance nous nommions simplement l'étage, lieu plein de mystère auquel, nous le savions, nous finirions par accéder une fois atteint l'âge requis. À présent, c'est dans cette salle basse, dans cet espace sans air où chaque centimètre est

âprement disputé, qu'il me faudra passer le restant de mes jours, j'en ai bien conscience, avec pour seul divertissement (lugubre, déprimant) l'observation des petits êtres qui malgré tout continuent de s'agiter à mes pieds.

Car la partie inférieure de cette salle, bien que totalement envahie elle aussi, continue d'être réservée aux plus jeunes. C'est vers elle que les mères font précautionneusement descendre, depuis les hauteurs, leurs enfants à peine sevrés, là que ces derniers se développent, font l'expérience de la vie en communauté, se préparent à partir à l'assaut des hauteurs. Néanmoins, l'espérance de ces enfants n'est pas, comme elle l'était de mon temps, d'accéder à la salle haute, désormais interdite à tous, mais simplement de se hisser jusqu'au réseau de cordes sur lequel nous, leurs parents, nous tenons, et qui constitue désormais leur unique ciel.

Pour autant, ceux qui y parviennent sont de moins en moins nombreux. La toile, déjà surchargée, menace à tout instant de se rompre, et chacun sent bien qu'il suffirait d'un rien pour que se produise une catastrophe. Aussi dissuade-t-on avec toujours plus de force et de véhémence les prétendants à l'ascension, arguant du fait que la structure ne pourrait supporter la moindre charge supplémentaire, que cela mettrait en danger toute notre société, et, en fin de compte, ne pourrait que les anéantir eux aussi.

Depuis un bon moment déjà les choses restent ainsi figées, chacun s'employant à réduire au maximum ses gestes, ses échanges, et finalement ses propres pensées. Seule l'immobilité (y compris celle de l'esprit) peut nous sauver, chacun en a bien conscience. Même si c'est elle également, et de cela nous sommes également tous convaincus, qui précipitera notre fin.



« Là vous avez tout ce qui est guidé, pour les jambes ou pour le haut du corps. Après vous avez tout ce qui est en poids libre, et là un coin cross field, pour les entraînements de cross field, cross training, etc. Et juste au-dessus vous avez une petite salle de boxe. La machine qui est là-bas, c'est une machine à étage, c'est-à-dire qu'on monte les escaliers, en gros. »

Salle de sport, boulevard de Nesles. Le gérant.

Escaliers

Dans ce grand enchevêtrement d'escaliers au sein duquel, je ne sais comment ni à la suite de quoi, j'ai été projeté, ceux qui montent ne doivent de croiser ceux qui descendent qu'au seul hasard. Encore faut-il préciser que le fait de descendre n'est dû, pour ceux qui effectivement plongent vers les profondeurs, qu'à la nature et à l'humeur de l'escalier qu'ils empruntent, et aucunement à leurs mouvements propres. Car ici, dans ce gigantesque emmêlement (emmêlement qui constitue l'unique territoire concret — bien que perpétuellement mouvant — de notre société), tous les êtres sans exception s'épuisent à monter. Aucun d'eux ne connaît, aucun d'eux n'a jamais goûté le plaisir simple de lancer un de ses pieds plus bas que l'autre. Toujours les nomades scalaires qui peuplent ce monde s'appliquent à exécuter de pénibles et répétitifs mouvements d'ascension, sans jamais pouvoir effectuer les mouvements opposés.

Ces escaliers, qui constituent à la fois toute l'existence et tout le supplice des corps qui en permanence les parcourent, ont une vie propre — vie aux humeurs imprévisibles et surtout instables, qui voit tel escalier, à peine lancé vers les hauteurs, se précipiter vers le bas, et tel autre s'en tenir pour un moment à une quasi-horizontalité non seulement trompeuse mais ouvertement perfide et hypocrite, avant de se cabrer ou de plonger dans l'abîme sans prévenir.

Mais ces mouvements ne changent en rien la façon dont les êtres doivent y progresser, la marche qui se présente se trouvant toujours au-dessus de la précédente. C'est pourquoi, lorsque se croisent les habitants de ce vaste fouillis, les regards échangés sont toujours davantage de compassion et d'encouragement que d'envie, de jalousie ou de suffisance. Tous les êtres sont ici logés à la même enseigne, et la vie de chacun est un perpétuel épuisement. Épuisement qui n'est pas loin de m'avoir d'ailleurs moi-même presque entièrement gagné. Car si dans les premiers temps je n'envisageais ma présence en ces lieux que comme simplement passagère, l'évidence m'apparaît toujours plus fortement que l'escalier sur lequel je me trouve, pas plus qu'aucun autre, ne mène vers une éventuelle sortie, une éventuelle échappée.

Au moins, si je connaissais les circonstances m'ayant mené ici, pourrais-je en vouloir à quelque chose ou à quelqu'un. Mais j'ai beau me retourner encore et encore (en pensée s'entend) rien ne me revient. Ça n'est qu'un grand vide obscur et lointain, dont l'inexorable avancée de l'escalier qui me porte ne fait d'ailleurs que toujours davantage m'éloigner.



« Comment j'imagine ici dans deux-cents ans ? J'y verrais... de la route partout. Plus d'espaces verts, que des bâtiments, et de la route. »

Avenue des Pyramides. Arrêt de bus. Une lycéenne.

Prolifération

Les voies que nous empruntons n'ont plus rien de commun avec celles qu'ont connues nos ancêtres. Elles ont beau être faites du même goudron que les anciennes, elles ne sont plus ces chemins d'évasion et de liberté que chérissaient nos prédécesseurs. C'est même tout le contraire. Nos routes (mais ce possessif est déplacé, tant ce sont elles à présent qui nous possèdent) ne sont plus que les outils de notre asservissement, de notre humiliation, et pour tout dire de notre anéantissement. Car si pendant longtemps l'homme a maîtrisé leur développement, et gardé la main sur un réseau qui bien que de plus en plus dense participait à l'extension de ses activités autant qu'à celle de ses découvertes, à présent il se trouve non seulement dépassé par sa propre création, mais étouffé, asphyxié par elle, au point que ses jours, très vraisemblablement comptés, sont devenus un enfer.

En peu de temps en effet, on a vu les routes tirer d'elles-mêmes les forces pour non seulement s'étirer dans des proportions défiant l'imagination, mais également pour donner le jour à des embranchements multiples, eux mêmes suffisamment forts et solides pour poursuivre sans aide leurs consciencieuses et délirantes ramifications. L'espace étant vite venu à manquer pour accueillir ce gigantesque foisonnement, les routes ont fini par s'enrouler les unes autour des autres comme autant d'infinis tentacules, sans aucun corps principal pour les tenir ensemble ni coordonner leurs gestes. Plaines, montagnes, déserts, cités ont peu à peu été colonisés, ont disparu sous ces langues de bitume définitivement emmêlées.

Quant aux hommes, ils se traînent comme ils peuvent sur ces rubans de désespoir. Ne pouvant la plupart du temps s'y tenir droit, ils y rampent tout le jour, pour autant qu'ils ne perdent pas tout espoir de sortir de ce labyrinthe sans issue, de cette gueule au mille langues qui lentement les avale.



« Du petit enfant jusqu'à la mamie, tout le monde est très à l'aise ici. C'est un endroit vraiment chaleureux. Ce n'est pas comme si je travaillais vraiment. C'est très plaisant de voir des endroits où on ne sent pas la pression du travail, la compétition entre les uns et les autres. Je pense qu'il est vraiment nécessaire d'avoir des endroits comme ça, où les jeunes, les familles puissent se reposer un peu, être au calme, pouvoir discuter, plutôt que de rester dans la rue à ne rien faire, à faire des allers-retours sans but. »

Centre social et culturel, place du Bois de Grâce. Une stagiaire.

Allers-retours

J'imagine que c'est le trajet aller qui a donné l'impulsion première. À moins que celle-ci ne soit venue de la première volte-face : que ce soit ce subit demi-tour, survenu quand rien ne le laissait supposer, qui ait enclenché le processus — processus qui à présent me retient dans sa pernicieuse mécanique. Toujours est-il que bien souvent je ne sais plus si c'est dans l'aller ou dans le retour que je suis engagé. Les deux ont acquis le même poids, produisent les mêmes effets. Que je sois entraîné dans l'un ou dans l'autre, c'est toujours vers un nouveau demi-tour que je me dirige, et par conséquent vers une même course simplement effectuée à rebours.

Bien sûr, j'ai perdu toute certitude quant à la primauté dans le temps de l'un ou l'autre de ces deux parcours, à savoir l'aller (du moins celui que parfois — bien que de moins en moins souvent — il m'arrive de nommer intérieurement ainsi) et celui qu'avec une régularité à peu près équivalente, mais elle aussi s'effritant avec le temps (en raison de je ne sais quels infimes détails), je perçois comme le trajet retour. Le rapport antinomique entre les deux, pourtant si nettement marqué au début, s'efface, au point que bien peu de choses désormais les distinguent ; peut-être

seulement la nature de la volte-face qui chaque fois marque leur limite. Encore que ces subits demi-tours se ressemblent eux aussi de plus en plus, ce qui m'amène à me demander si ce n'est pas précisément cette communauté d'apparence qui influe sur la troublante similitude des deux trajets que pour un temps je nomme encore l'aller et le retour, bien que déjà tout en moi ne cesse de dénoncer l'absurdité d'une telle distinction, et s'inquiète d'une autre confusion, bien plus profonde, qui de toute évidence me guette. Car viendra un temps j'en suis sûr (et déjà j'en perçois les signes annonciateurs), où trajets et volte-faces se confondront, et m'empêcheront de savoir avec certitude si c'est dans une avancée que je suis engagé ou dans sa réfutation.

C'est pourquoi je profite du temps où la distinction peut encore se faire (même si difficilement), pour mettre dans ces courses toute mon énergie, conscient que c'est peut-être précisément en elles, et en elles seules, que se replie le monde réel, chassé de son ancien domaine par d'obscures forces pour qui les lois de l'espace et du temps ne comptent tout simplement pour rien.



« Tout ce que je fais, c'est seul. Je n'ai aucun patron derrière moi. Tout le temps avoir un patron derrière vous, c'est infernal à force. »

Devant le Gymnase du Nesles, boulevard de Nesles. Un employé.

L'ombre

Sur moi toujours avance une ombre, large, puissante, qui par derrière contraint ma tête et mes épaules, plie mon corps en deux, bafoue ma nature d'homme. Hideusement musculeuse, farcie de détours, de leurres, de stratégies obscènes (du moins est-ce ainsi que ma cécité la dessine), cette ombre est mon enfer, le puits sans parois où même ma propre chute se révèle douteuse, non-verticale, amputée à jamais de l'amorce qui pourrait me la rendre compréhensible.

Telle une esche je pends dans les ténèbres, sans rien savoir de l'hameçon gigantesque qui me transperce. Ma seule échappatoire est d'en pensée me disloquer, et d'offrir à chaque partie de moi le salut du plein vol.

Dès lors c'est comme nuée que je me vis, et par un concert de croassements que je célèbre mon salutaire éparpillement.



« Mon père est une référence pour moi, et j'espère que j'en serai une pour mes enfants, et ainsi de suite. »

Cour de l'école, mail des Tilleuls. Fête du centre culturel. Une maman.

Segmentation

Je suis une addition de lignes, un bouquet anarchique d'abscisses, d'ordonnées et de cotes. Mais les segments qui me constituent sont dispersés, planent ici ou là dans des champs eux-mêmes éclatés (voire contraires), et leur nombre imprécis, fluctuant, empêche de jamais me situer en un point précis de l'espace.

Cette condition ne me pèse pas ; j'ai appris à vivre avec ce défaut d'unicité, cette indétermination fondamentale, cette fuite permanente de parties de moi-même en allées voleter quelque part dans d'insûres brumailles. Pourtant mon existence est intranquille ; je suis suspicieux de moi-même et des autres, méfiant à l'égard de l'espace et du temps. Je sais que quelque part une main rôde, qui cherche à saisir tous les segments dont je suis fait, et à unir en un tout soi-disant cohérent cette métamérisation sauvage qui pourtant à mes yeux me constitue ; et cela me met les nerfs à vif.

Cette patte-pelue qui avidement plane autour de moi (c'est-à-dire en moi) me dégoûte et m'horripile, et de toutes les forces de mon esprit je m'applique à renforcer mon propre éclatement, à travailler à la bonne dispersion des mille segments solitaires dont je suis fait, et qui chacun plonge tête baissée vers son horizon particulier, inconnu des autres.

Peut-être à terme mon corps, de s'être trop dispersé, n'en sera-t-il plus tout à fait un, mais je préfère courir ce risque plutôt que de me voir saisi par cette main hideuse à l'aveugle voracité. Tout plutôt que m'offrir à elle ! Tout !



« Après ça, une fois revenu en France, j'ai travaillé dans l'animation ; après dans une maison de retraite ; j'ai nettoyé, été auxiliaire de vie, ce qui était très dur parce qu'on n'était pas assez nombreux pour s'occuper de tous les papys et mamies. Après je me suis retrouvé à distribuer des prospectus. J'ai fait ça pendant cinq ans. Puis j'ai opté pour faire facteur. J'ai fait facteur sept ans. Je me suis fourvoyé à aller traîner avec les gars de la CGT. Grâce à eux on m'a viré. Après ça j'ai pu retourner au Sénégal après 18 ans d'exil. J'ai profité un peu de mon chômage quand même, mais après il a fallu que je retourne au taf, et c'est là où j'ai pu faire surveillant de collègue. Mais avant j'ai conduit des voitures pour transporter des enfants malentendants. J'ai eu des petits temps partiels comme ça, jusqu'à obtenir ce poste-là. Si je peux aller jusqu'à la retraite ça m'arrangerait parce que je suis fatigué de changer, quand même. »

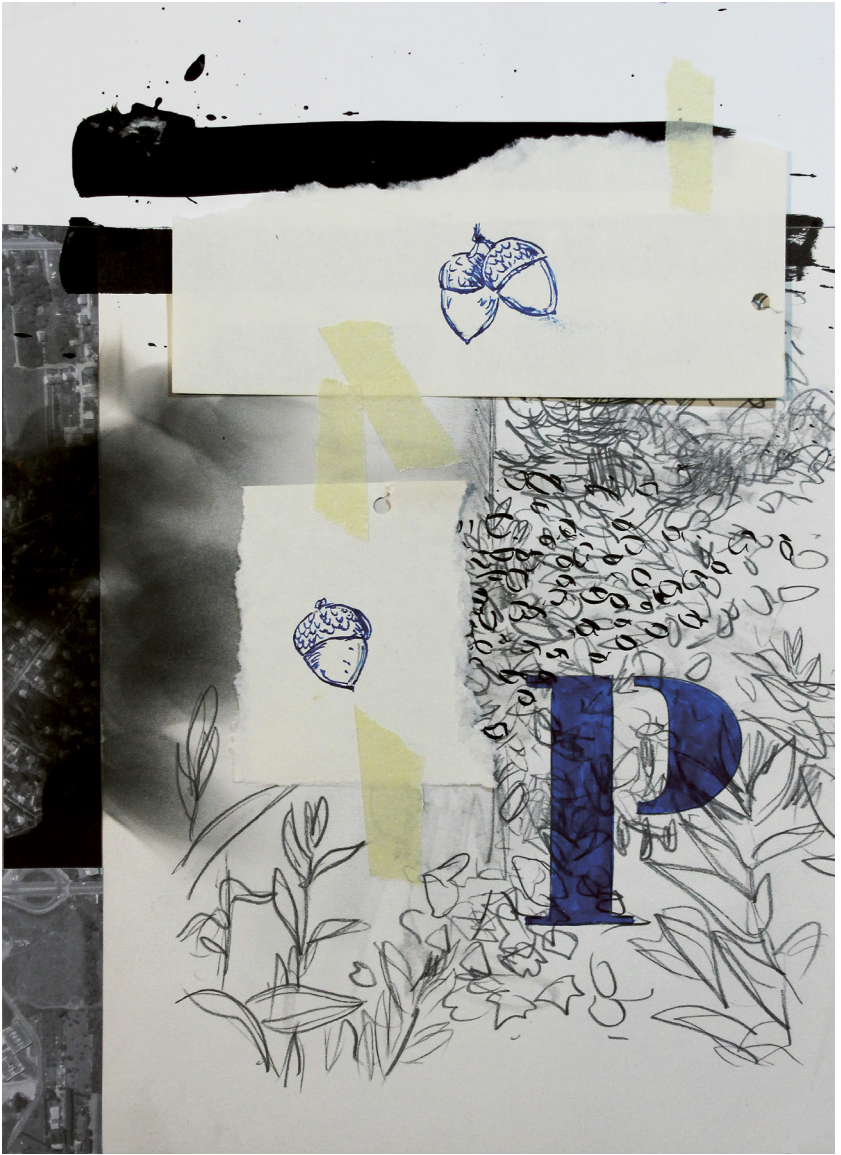
Centre social et culturel, place du Bois de Grâce. L'agent d'accueil.

Les heures

Mes heures se brisent comme du verre. À vrai dire, ce ne sont pas vraiment des heures, simplement des phases, des périodes qui à mes yeux forment un tout. Elles peuvent être des plus brèves, ou à l'inverse s'étirer démesurément. Pourtant, ces heures ne me sont jamais offertes complètement ; toujours une partie m'en échappe (et toujours bien sûr au moment le plus inattendu), comme si une main prélevait subrepticement, sans aucun bruit, un morceau de carreau à ma fenêtre.

Il ne s'agit pas d'une perte de conscience passagère. Simplement, le temps bondit d'un coup en avant, saute une étape, me transporte avec lui sans que je ne puisse rien faire contre. Plus tard, quand vient le soir, je retrouve éparpillés dans mon lit, coupants et fragiles, tous ces morceaux de temps qui m'ont été enlevés. Il me faut un bon moment pour en débarrasser mes draps.

Ce moment-là, durant lequel je récupère ce qui m'a été dérobé, reste toujours pour sa part intact — sauf bien sûr lorsqu'il m'arrive de m'endormir avant d'avoir complètement libéré ma couche.





« On peut entrer ici, se poser, faire d'autres choses, pour un peu se déconnecter, peut-être, de ses soucis au quotidien, et voir autre chose. »

Food Truck « Çasagîte », boulevard de Nesles. La responsable.

Cogitation

En moi s'agitent bien quelques pensées, mais elles semblent perdues dans un vide trop vaste pour elles, et ont beau s'évertuer à chercher des parois contre lesquelles rebondir, ou peut-être se fixer, elles ne font toujours qu'errer mollement, indécises et idiotes. Ce dépeuplement au sein même de ma cogitation, cette errance des quelques corps égarés en elle pourraient m'être un supplice, un motif insurmontable de découragement. Mais je sais — et je vis cela comme un enchantement — qu'autour de moi volettent mille pensées qu'aucune paroi ne garde prisonnières, et qui par je ne sais quel miracle m'appartiennent, me constituent, sont (à l'inverse des quelques-unes qui sous mon crâne se débattent dans leur solitude) mon véritable corps, impalpable, puissant, sauvage, inaltérable.

C'est dans cette nuée vivace, toujours inventant de nouvelles formes et de nouveaux espaces que je me reconnais et peux à loisir, loin des inquiétudes qui de l'intérieur voudraient me ronger, approfondir la connaissance que j'ai de moi. C'est pourquoi régulièrement, dans un état proche de l'exaltation, j'ouvre les bras et tente de rejoindre dans leur vol ces alliées silencieuses et rieuses, qui sont, chacune séparément, mais aussi toutes ensemble, ce à quoi très exactement j'aspire à ressembler. Mais quelque chose toujours me retient au sol, m'empêche de m'évader. Et je ne peux qu'accuser les mesquines pierres noires qui sous mon crâne continuent de me peser, et avec une obtuse application font échouer chacune de ces tentatives d'envol.



« Je travaille pour la mairie. Je bêche, je fais un peu de bêchage. Je ne fais pas que bêcher. Je m'occupe des plantes, je fais le ramassage des papiers, je fais la tonte, le débroussaillage. J'aime bien la nature. S'il y avait à replanter je replanterais aussi. C'est un boulot que j'aime parce que j'aime bien tout ce qui est naturel. »

Devant le Gymnase du Nesles, boulevard de Nesles. Un employé.

Le grain de sable

À grandes pelletées j'envoie voler la terre par-dessus les toits.

Sous mes pieds le trou grandit, avale lentement la ville — cargo rouillé englouti par une eau épaisse, ténébreuse, innommable.

Des grincements de tôles accompagnent ma méthodique noyade, la guident.

Je creuse encore, jette par-dessus mon épaule les chairs qui inutilement me lestent.

Libérés de leur orbite mes yeux, avides, me précèdent dans les abysses. Là je le sais un grain de sable patiente, sur lequel mon nom est gravé. Mes yeux enfin désengagés le cherchent, fouillent les fonds, remuent l'obscurité encore inviolée. Mais le soin que je mets à me défaire de moi agite le mystère dans lequel je m'enfonce, et à mesure que j'approche de lui ce minuscule grain s'érode, et mon nom sur lui toujours plus sûrement se désinscrit.



*« Mes parents ont repris un petit restaurant japonais,
et ils ont perduré. Il fallait suivre la vague. »*

Restaurant japonais, avenue Ampère. Le gérant.

La vague

Je n'ai pas souvenir de m'être jamais déplacé sans qu'elle se soit trouvée là, à quelques pas de moi, toujours me précédant, toujours explorant avant moi l'espace, ressentant avant moi les choses, tirant déjà le bilan de ses rapides observations quand je n'en étais encore qu'à approcher, idiot et lourd, redoutant l'inconnu, échafaudant je ne sais quels plans sur la seule base de pressentiments la plupart du temps infondés.

Pour autant, sa présence (j'irais jusqu'à dire son existence) ne m'a jamais réellement importuné. J'ai très vite constaté que malgré la taille parfois surprenante qu'elle pouvait adopter, elle prenait soin de demeurer invisible à tous, sachant n'afficher ses sentiments (et donc ses métamorphoses) que pour moi seul. Une chance car cette vague (il s'agit bien de cela, d'une vague, d'aspect semblable à n'importe quelle autre, et qui partout où je vais me précède) adopte les tailles les plus variées, de la plus infime et que l'on ne perçoit qu'à peine à la plus démesurée, la plus angoissante, la plus dévastatrice.

Si je vais jusqu'à parler d'angoisse et de dévastation, il s'agit, que les choses soient claires, d'effets ne regardant que moi : cette vague, malgré son extrême sensibilité au monde, sait respecter toujours celui-ci et ne lui infliger aucune espèce de dégradation ; elle sait ne laisser derrière elle aucune trace de son passage, aussi dévastateur ait-il été ; je vais d'ailleurs jusqu'à la soupçonner d'oublier elle-même ses fureurs ou ses frayeurs, et de n'être occupée qu'à me précéder en tout lieu, à prendre sur elle — sans que je

l'en prie — une part de mes appréhensions ou de mes impatiences, afin de tester, avant qu'il me soit donné de le faire, les conditions de leur expression.

Mais là réside précisément le problème : sans doute cette vague considère-t-elle son œuvre comme une aide à moi apportée, un travail préparatoire à même de me laisser le champ libre, de m'apporter une forme de liberté de pensée, de liberté d'être. Or le résultat est exactement inverse. Cette sorte de pré-écho qui toujours et en tout lieu m'annonce a pour effet de désactiver en moi tout désir d'exprimer quelque sentiment que ce soit — la vague, d'une certaine façon, l'ayant déjà dévoilé. C'est donc toujours avec une forme de détachement, d'absence au monde (bien involontaire, et contraire à ma nature profonde) que toujours je me trouve aller au-devant des choses, avec la conviction que toute humeur ou opinion, ne serait-ce que légèrement exprimée, ne pourrait apparaître que comme une inutile et lourde redite, la pâle copie d'un discours bien plus crédible et plus sincèrement prononcé.

Je ne peux en vouloir à cette vague, qui j'en suis convaincu fait de son mieux, obéissant à des sentiments profonds et justes. C'est sa nature, et la combattre n'aurait pas de sens. Peut-être souffre-t-elle elle-même de me voir si pataud et embourbé dans mes permanents questionnements. Mais comment échapper à cette situation, quand toute fuite, jusqu'à la plus soudaine (ce que j'ai bien sûr expérimenté), est toujours anticipée, toujours vécue avant moi ? Je ne peux que me résoudre à cette situation, accepter de vivre avec cet éternel retard sur les choses, et attendre ma fin (seule échéance que j'attends avec quelque impatience), prêt à jouir enfin d'une entière liberté, dans le court laps de temps qui viendra séparer la mort de la vague de la mienne propre.



« Je suis un jeune sénégalais, qui vit en France depuis cinq ans. J'ai ma vie ici maintenant. Aujourd'hui c'est mon jour de repos. J'habite dans la cité. Si je ne travaille pas, je viens profiter du lac. Les potes sont partis au boulot, mais après le travail on se retrouve ici. Des fois on se fait une grillade, on boit un coup ensemble, histoire de passer la journée. Je travaille dans le 93, mais une fois que j'ai fini ma journée, avant de rentrer chez moi, il faut que je vienne ici, respirer, me ressourcer. Parce que ce lac, là, ça représente beaucoup pour moi. C'est le premier point de repère que j'ai eu quand j'ai quitté le Sénégal pour venir ici. Moi j'ai mon histoire par rapport à ce lac. Chaque chose a son histoire. Ils l'ont peut-être fait artificiellement, je n'étais pas là à cette époque, mais ils ont senti la nécessité, le besoin de le faire.

Je me dis que c'est bien. »

Près du centre commercial de la place des Pyramides.
Un jeune homme, assis sur un banc devant le lac.

L'étang

De la fenêtre de ma chambre, j'aperçois les eaux sombres de l'étang auquel mon existence depuis toujours est liée. Un fil en effet nous relie, cet étang et moi, qui d'un côté plonge dans mon ventre, et de l'autre disparaît dans la profondeur des eaux. Même lorsqu'au matin je m'éloigne, ce fil incassable m'accompagne, suit toute la journée mes pérégrinations, s'étire sans jamais m'opposer la moindre résistance. Et lorsqu'au soir je reviens, il se replie avec la même aisance, et regagne silencieusement son repaire au fond des eaux.

C'est dans ces profondeurs bien sûr que se trouve le mécanisme mystérieux qui nous lie ; là que tourne la grande bobine dévidant et rembobinant inlassablement son fil. Je soupçonne d'ailleurs cette bobine de dissimuler un mécanisme plus complexe encore, ou plutôt de n'être que la partie la moins profondément enfouie

d'une machine beaucoup plus développée, et dotée de multiples extensions. Car il me semble que chaque étendue d'eau (de la mare la plus modeste aux vastes océans) retient à elle, de la même façon, certains êtres qui sans le savoir partagent la même condition, et que c'est le même unique mécanisme, caché dans les profondeurs de la terre, qui agit sur eux.

Peut-être les gens de notre espèce sont-ils les voix d'une polyphonie secrète et muette, dont ces fils invisibles sont l'instrument. C'est ce concert que j'essaie d'entendre lorsque n'ayant plus à courir le monde je demeure immobile sur la rive, à l'écoute de cette extension de moi à la fois si paisible et si énigmatique.

« *On essaie d'être à l'écoute des demandes du public.* »

Centre social et culturel, place du Bois de Grâce. L'agent d'accueil.



L'oreille

Installé sur une petite place, dans un quartier peu fréquenté d'une cité de province, je ne reçois la visite que de ceux, peu nombreux, qui non seulement remarquent ma présence, mais surtout prennent le temps de s'aventurer jusqu'au coin ombreux que j'occupe. Il faut dire que mon aspect extérieur manque d'attrait : on peut facilement me prendre pour la margelle à moitié effondrée d'un puits, et ne pas voir qui je suis réellement, à savoir une oreille, installée là depuis nombre d'années, au point qu'une végétation sauvage l'a peu à peu colonisée. Mais malgré mon âge, je suis toujours apte à entendre ce qui peut s'entendre, à recevoir les confidences que l'on veut bien me faire, à englober dans l'obscurité de mon ventre les secrets les plus intimes. J'ai cependant appris, avec le temps, à me contenter des paroles frustes ou sans importance (il faut dire que la qualité des confidences que l'on me fait décline d'année en année, et que j'ai renoncé depuis longtemps à retrouver celle des premiers temps), et c'est toujours avec respect que je les gobe. Mais il me semble que ceux qui se penchent sur moi (et qui bien souvent ne sont encore que des enfants, ou au contraire des vieillards plus ou moins sourds) le font davantage pour tester la profondeur de mon ventre que pour la qualité de mon écoute — quand ça n'est pas simplement pour tester leur propre voix.

Je pourrais bien sûr changer de quartier, me débarrasser de cette mousse qui me recouvre et me fait perdre de mon maintien. Mais trouverais-je meilleurs confidents ailleurs ? Il me semble que c'est dans le temps qu'il me faudrait voyager bien plus que dans

l'espace. Raison pour laquelle je préfère m'en tenir à cet abandon et à cette immobilité, afin qu'au moins le souvenir des confidences anciennes résonne encore un peu en moi, lorsque la ville se tait et qu'enfants et vieillards ont déserté la place.



« J'imagine le Japon avec des cerisiers, et beaucoup de machines à boules ; c'est-à-dire qu'on met deux-cents Yens et on obtient un jouet. »

Médiathèque du Ru de Nesles, avenue des Pyramides. Un enfant.

L'arbre aux pièces

À la base du tronc, un panneau indique que si l'arbre accepte toutes les pièces (quelle que soit leur origine), le résultat est incertain et dépend uniquement de son bon vouloir. Malgré ce caractère aléatoire de la récompense (à moins que ce ne soit précisément en raison de cela) nombreux sont ceux qui viennent tenter leur chance, et il faut parfois patienter un bon moment avant de pouvoir glisser sa pièce dans une des innombrables anfractuosités de l'écorce. D'autant qu'il est convenu (bien que cela ne soit pas inscrit sur le panneau ; il s'agit d'une information non officielle, que chacun considère — peut-être précisément parce qu'elle se transmet oralement — comme absolument sûre et toujours vérifiée) que l'arbre peut mettre jusqu'à plusieurs minutes pour réagir, minutes durant lesquelles bien évidemment aucune autre tentative ne peut être effectuée.

Si cette attente obligée ralentit évidemment d'autant la progression des candidats, elle offre au moins la possibilité à tous de se perdre en conjectures et en considérations de toutes sortes quant à la probabilité que le candidat patientant au pied de l'arbre et en examinant fébrilement les branches obtienne ou non une récompense.

Mais s'il est permis de s'adonner à ce jeu des hypothèses, il est bien évidemment interdit, sous peine d'être immédiatement exclu des lieux, d'en faire l'objet de quelque forme de pari que ce soit, ce qui constituerait une injure faite à l'arbre. Aussi n'échange-t-on

ces différents pronostics qu'avec parcimonie, toujours à mi-voix, et d'un ton où se laisse percevoir bien plus de doute que d'assurance — façon aussi de respecter celui qui, ayant introduit sa pièce, piétine autour de l'arbre, les yeux fixés sur ses branches.

Car c'est bien sûr par ses branches, et à travers l'apparition ou non d'une fleur que l'arbre délivre son verdict. On la voit poindre ici ou là, immédiatement s'épanouir, pour ensuite se détacher et se laisser délicatement tomber dans les mains de celui ou de celle qui en bas patiente et espère. À moins, récompense suprême, que la fleur, accompagnée des murmures émerveillés de la petite foule, ne poursuive son développement éclair jusqu'à se faire fruit — un fruit parfaitement mur, dont le bienheureux récipiendaire immédiatement se régale.

C'est du moins ce que laisse à penser l'air comblé inmanquablement affiché par ceux que l'arbre a ainsi distingués ; bien qu'il en soit (des jaloux, des acariâtres) pour affirmer que ces fruits sont sans parfum et de goût aigre, et que seule la vanité de ceux qui les ont reçus leur fait adopter cette mine réjouie.

Mais ces racontars reçoivent en général peu d'écho — même si, étrangement, ils semblent apporter, sans qu'on se l'avoue toujours, une sorte d'attrait supplémentaire à l'expérience, un moyen d'intégrer, au milieu de l'attente fébrile, un peu de la déception que l'on devra bientôt peut-être affronter.



« Avant, ici, il y avait peut-être un village. En termes de mode de vie, ça devait être plus simple, mais aussi plus sain. Les gens avaient plus de morale peut-être, le sens de la famille. Il y avait des contrats sociaux implicites entre différents villages. Les gens ont toujours leurs péchés, mais c'est ce que j'imagine. »

Brasserie Le Descartes, Avenue Ampère. Un client.

Le messager

Comme d'habitude, je marche d'un bon pas sur la route reliant les deux anciens villages, me répétant le message qu'avec impatience on attend que j'apporte. Cela fait des années que j'effectue la navette entre les deux bourgs, porteur de messages qui sont chaque fois écoutés et analysés avec la plus grande attention. Et inmanquablement les autorités de ces bourgs (devenus à présent de véritables cités) voient en eux comme une sournoise marque de mépris de la part de leurs expéditeurs, à laquelle il leur faut immédiatement répondre par une réaction bien visible, un geste d'importance, comme le rehaussement d'une tour, l'élargissement d'une voie, la construction d'une nouvelle demeure, d'un nouvel entrepôt, d'un nouveau mur d'enceinte.

Ces marques de mépris bien sûr ne sont pas réelles. C'est moi qui chaque fois arrange le message afin qu'il laisse supposer de la part de ceux qui officiellement en sont à l'origine une telle tournure d'esprit. Cette habitude m'est venue des premiers temps, tôt après que l'on m'ait choisi pour occuper cette fonction. Ayant remarqué que quelques messages au ton légèrement maladroit (et dont je n'avais alors pas changé le moindre mot) avaient provoqué en réaction un vif désir de bâtir, j'en avais déduit qu'avec le temps, à condition bien sûr que cette susceptibilité soit entretenue, la distance entre les deux villages en viendrait mécaniquement à se

réduire, et avec elle la route les reliant — et donc, par voie de conséquence, la pénibilité de ma charge.

C'est donc en perfectionnant toujours l'altération des messages qu'au cours des années j'ai poursuivi mon activité, au point qu'à présent les deux bourgs, stimulés par mes régulières trahisons, sont devenus des cités de tailles respectables dressant fièrement dans le ciel leurs hautes tours, et la route sur laquelle auparavant je m'épuisais quelque chose comme un simple passage entre deux cités siamoises, une voie officielle, désormais à moi seul réservée et que je parcours en seulement quelques pas, mais qui pour cela même apparaît comme sans grande importance, secondaire, voire négligeable.

Aujourd'hui, je crains que le message qu'intérieurement je ne cesse de me répéter ne soit l'un des derniers qu'il me faille porter. Tout indique en effet que les plans sont déjà prêts, de même que sont déjà réunis les pierres, les poutres, le ciment, pour l'édifice qui viendra occuper le mince espace encore vacant entre les deux cités. Et ce bâtiment, cette tour, ce pont peut-être, ultime marque de puissance de la cité offensée, signera la fin de ma fonction de messager, et avec elle de ma vie de mensonge.

C'est donc par ma propre disparition, vers laquelle je me hâte, que je vais connaître, offerts à moi au même instant, humiliation et apaisement, désespoir et quiétude. Quoi qu'il en soit, c'est seul j'en ai bien conscience qu'il me faudra faire face à ces sentiments contraires ; seul qu'il me reviendra de construire et d'emprunter la fragile passerelle les reliant.



*« Cette fac, elle s'étend aussi sur Noisiel, un peu aussi sur
Noisy-le-Grand, je pense, je ne suis pas sûr. »*

Esplanade de l'université Paris-Est Marne-la-Vallée, boulevard Copernic.
Un étudiant.

L'université

Notre petite ville s'honore de compter parmi ses établissements publics une université suffisamment dynamique et performante pour attirer à elle une foule toujours plus dense d'étudiants, parmi lesquels on compte bon nombre d'étrangers. Pour ma part, étant natif de cette ville, c'est ici que j'ai accompli toute ma scolarité, et c'est donc tout naturellement que j'ai été amené à franchir la porte de cette prestigieuse structure. Mais j'ai beau la fréquenter de l'intérieur depuis plusieurs années maintenant, je continue de m'y perdre — ou plutôt d'en découvrir régulièrement des zones nouvelles, des extensions insoupçonnées, qui me laissent perplexe et surtout remettent en cause, et en profondeur, l'idée même que je me faisais jusqu'à présent d'une université, de son fonctionnement, de son développement et pour tout dire de sa place dans la cité.

Notre université présentait au moment de sa création des dimensions fort modestes. Ce n'est qu'avec le temps, et poussée par son propre succès, qu'elle s'est peu à peu développée — à l'image de ces villes anciennes dont chaque nouveau rempart rendait le précédent caduc. Cette progressive expansion explique la nature protéiforme de l'établissement et l'aspect hétéroclite de ses murs — l'urgence à s'agrandir ayant souvent renvoyé le souci d'harmonie architecturale au second plan.

Mais il semblerait que cette dynamique d'extension, à l'œuvre dès les premiers temps, soit devenue une sorte de moteur secret,

d'oxygène nécessaire, de besoin naturel de notre établissement, indépendamment de ses nécessités réelles en termes de salles de cours, d'ateliers, d'espaces de réunion, de terrains de sport, de réfectoires, de lieux de détente, de logements. On peut d'ailleurs constater l'aspect anarchique de ce développement dans le plan même de l'université d'aujourd'hui, constitué de zones plus ou moins clairement raccordées entre elles, quand elles ne tournent pas résolument le dos à l'ensemble pour développer en solitaire une structure quasi indépendante.

On voit d'ailleurs de plus en plus de ces îlots séparés du reste, prenant racine soit dans des territoires encore vierges, soit au sein même de la ville, dans des bâtiments non seulement déjà existants mais jusqu'ici voués à de tout autres usages. Se trouvent ainsi colonisés (sans qu'il soit toujours possible d'affirmer que les personnes s'y activant en aient conscience) des immeubles de bureaux, des pavillons privés, des bars, parfois une simple ruelle empruntée par de rares habitués, ou un carrefour où jamais personne ne s'arrête. Au point qu'un plan fidèle de l'ensemble se révèle extrêmement difficile à dresser. Non seulement en effet les espaces occupés par l'université se montrent souvent changeants, incertains, peu aisés à cerner, mais il se trouve (j'en fais quotidiennement l'expérience) que l'enseignement qui y est dispensé présente souvent lui aussi un aspect sibyllin, vaporeux, et comme satisfait (pour ne pas dire fier) de son indétermination. Bien des paroles d'enseignants (du moins lorsque lesdits enseignants se montrent réellement présents, ce qui est de plus en plus rarement le cas) se laissent traverser par des discours que l'on pourrait dire profanes, quand ils ne sont pas simplement totalement étrangers au domaine qui devrait être abordé. Le résultat de ce vaste flou étant que les étudiants ne peuvent faire autrement que de se demander à tout instant s'ils ont bien pénétré dans une des zones de l'université, et si les discours ou les échanges dont ils sont témoins (ou auxquels ils prennent part) participent bien de l'enseignement officiellement dispensé. D'autant que ce flou, qui dans les premiers temps ne touchait que les zones périphériques, a

aujourd'hui (dans un mouvement d'harmonisation aussi nouveau que surprenant) contaminé l'ensemble de la faculté. Difficile donc à quelque étudiant que ce soit de dire aujourd'hui s'il se trouve à l'intérieur ou à l'extérieur de l'institution universitaire, et si ce qu'il y entend regarde ou non son domaine d'étude et le savoir auquel il entend accéder.

Pour ma part j'ai décidé de ne plus m'interroger à ce sujet. Seul m'occupe l'établissement d'une carte fiable, et j'ai compris qu'il me suffisait d'être patient, que le jour ne tarderait pas où notre université, ayant perdu tout centre et tout contour, se résumera à un nuage diaphane tout compte fait assez simple à poser sur le papier ; que je n'ai en définitive qu'à laisser les choses aller à leur terme pour que les domaines dans lesquels je me suis engagé (la géographie et la cartographie) ne présentent plus aucun secret pour moi, et que, mon travail ayant été mené à bien, je puisse regagner — pour autant qu'il montre pour sa part un peu plus nettement ses frontières — l'espace profane dans lequel ma vie professionnelle s'épanouira.



« Vous dire tout ce que je vois ? Bah, on est à Champs-sur-Marne. Il y a l'hôtel Ibis, le tabac, la boulangerie ; sinon il y a un parking, le RER qui est tout près, là il y a un immeuble c'est l'ancien immeuble de la poste, il y a la gare à droite, devant il y a une grue, de l'autre côté c'est Noisy-le-Grand, et il y a le centre commercial Champy. Voilà. »

Boulevard Newton, devant le bureau de tabac. Un retraité.

L'ancienne poste

Les murs se sont évanouis, envolés, dissipés telle une brume. Là où ils s'élevaient, imposants et quasi éternels, c'est aujourd'hui le vide — un vide que rien ne distingue du vide alentour, seulement perturbé par le vol des oiseaux et des insectes et la course aléatoire des feuilles et du pollen.

Pourtant à l'intérieur de ces murs à présent disparus, l'activité demeure identique à celle qui avait cours naguère — à ceci près qu'elle se fait sans le concours des hommes. Ici, il y a peu encore, des milliers de lettres et de colis transitaient chaque jour, passaient de main en main, étaient distribués d'un bureau à l'autre, d'un étage à l'autre par des employés affairés aux gestes brefs et précis, avant d'être emportés ailleurs, au coin de la rue ou à l'autre bout du monde. Mais à présent les hommes et les femmes attachés à ces lieux ont disparu, évanouis en même temps que les hauts murs dont ils étaient à heures fixes les prisonniers. Ne demeurent que les lettres et paquets qui perpétuent leur ballet éternel, sans l'aide de personne et comme si les mouvements exécutés par les générations précédentes avaient intégré leurs cellules les plus intimes.

De ce grand fouillis d'enveloppes et de colis, de ce vaste concert quasi silencieux, mais obstiné et jaloux de sa forme, nul désormais n'ose s'approcher. Il s'en dégage une force magique qu'on ne se sent pas le droit de troubler. On laisse donc les missives

à leur tourbillon, n'en attendant plus rien, comme on n'attend rien d'une cascade ou d'un éclair dans le ciel, hormis le plaisir de les contempler, et la sensation à la fois douce et vertigineuse de n'être qu'une poussière négligeable n'ayant que peu à voir avec les puissances qui au-dessus d'elle s'agitent.





« J'imagine un futur dans lequel les gens ont pris du recul par rapport à tout ce qui se passait. »

Brasserie Le Descartes, Avenue Ampère. Un client.

À reculons

À l'image de ceux qui comme moi, et suivant le même chemin, progressent vers l'inconnu, c'est à reculons que j'avance, prenant bien soin de toujours me tenir à mi-chemin de celui qui derrière moi me précède et de celui qui, venant après moi, ne m'offre jamais à voir que son dos.

Bien que nous ne soyons jamais très proches les uns des autres (les moments où la distance entre nous se réduit sont rares, et davantage provoqués par la traversée d'une zone périlleuse ou des conditions climatiques difficiles que par un quelconque désir de partage), je ne perds jamais de vue celui qu'il me revient de guider, et perçois toujours distinctement les appels de celui qui dans mon dos m'ouvre la voie.

Dans cette chaîne à laquelle j'appartiens (chaîne que l'on pourrait dire régressive), chacun se doit de guider celui qui, bien que lui tournant le dos, marche dans son sillage. Il lui revient de le prévenir des modifications du terrain, des difficultés éventuelles à affronter, des précautions à prendre. Et c'est grâce à cette incessante succession d'appels que de concert nous avançons, c'est-à-dire nous éloignons du point lointain et nébuleux où notre errance, pour des raisons obscures, a trouvé son origine.

Mais depuis quelque temps les appels censés me guider se font de moins en moins fréquents, et je ne peux m'empêcher d'envisager le pire. Je sens bien que les forces de celui qui derrière moi me précède déclinent, et que les appels qu'il s'efforce malgré tout de

lancer à mon adresse se font de moins en moins assurés. Même les plus habituels, ceux qui forment notre routine, me semblent comme hésitants, lézardés, échappés d'une gorge malade, d'un corps souffrant. J'en viens à douter même du chemin qu'ils m'indiquent. Mais comment faire autrement que de m'y conformer ? Comment imaginer avancer à l'aveugle, sans aucune voix pour me guider ? C'est pourtant le sort qui m'attend je le crains, celui auquel déjà sans me l'avouer tout à fait je me prépare. Et je sais que le plus dur alors sera non pas d'avancer dans l'ignorance de tout, mais de lancer vers celui qui continuera de me suivre, et placera encore en moi toute sa confiance, des appels dans lesquels aucun doute ne se fera sentir. Serai-je capable d'un tel mensonge ? Ne vaudrait-il pas mieux abandonner dès à présent ? Je ne suis pas loin de prendre cette décision fatale, mais les appels de mon guide qui malgré tout me parviennent encore de temps à autre m'offrent un temps de répit. Et c'est avec un entrain étrange et nouveau que je leur obéis, et qu'à mon tour je répercute en direction de mon poursuivant, d'une voix claire et forte, les appels que ce dernier attend de moi.



« J'entendais le bruit des moteurs des pirogues qui allaient pêcher. Tout ce mélange-là, ça me donnait quelque chose. Le fait que l'eau me mouillait — en la cherchant : c'est moi qui partait vers l'eau, ça n'est pas l'eau qui venait vers moi. »

Près du centre commercial de la place des Pyramides. Un jeune homme, assis sur un banc devant le lac, évoquant le Sénégal.

Les mares

Pour pouvoir avancer, mes pieds ont besoin d'eau — un besoin tel qu'en trouver est devenu leur unique obsession, et que ce n'est que lorsqu'ils sentent quelque part un ruisseau, une fontaine, une mare, qu'ils se mettent en chemin. C'est du reste surtout l'eau des mares qu'ils affectionnent. Ils ne goûtent que très modérément les eaux vives, et ne s'y trempent que lorsqu'aucune autre ne s'offre à eux — et encore, rapidement, et comme à la dérobée.

Le malheur est que là où je me trouve, si l'eau des mares s'avère comme partout ailleurs croupie et inactive, les mares elles-mêmes se montrent non seulement mouvantes, mais farouches, et que, craignant plus que tout semble-t-il qu'on vienne les agiter, elles s'enfuient à la moindre alerte avec une étonnante célérité.

Mon existence se résume donc à courir après des mirages, et à me contenter des rares pauses (toujours trop courtes, et toujours insatisfaisantes) que m'offre l'eau claire et fuyante des ruisseaux, dont mes pieds revêches se montrent pourtant bien peu friands.



« *L'avenir ? Pour l'instant c'est assez flou.
Mais bon, après on verra.* »

Jardin public, mail des Tilleuls. Un lycéen.

Progression

Immeubles flasques, rues molles, trottoirs mouvants, imprécis. Ma progression tient autant de la marche que de la nage ; peut-être même d'un genre spécial de vol, lent, difficile, rendu incertain par la répugnance de l'air à me concéder passage, et par l'adhérence des choses à mon corps — lui-même peu ferme, peu sûr de son état.

Le bitume colle à mes vêtements. Les pierres tournent lentement autour de moi, chuchotent, préparent je ne sais quelles sornioises manœuvres, et je sens aux ondes épaisses et tomenteuses qu'elles échangent que mon avancée les perturbe, parasite leurs plans. Mais englué dans la gêne que je provoque, je n'ai d'autre alternative, pour m'en défaire et aller de l'avant, que de l'alimenter. Je redouble donc d'efforts, puise dans mes réserves, afin d'échapper à cette moite conspiration, mais aussi parce que je sens que plus loin (à une distance que néanmoins pour le moment je ne saurais définir) je trouverai un environnement stable, invariable, sûr.

Mais cette zone que j'espère, et vers laquelle je m'efforce, m'accueillera-t-elle en son sein ? Sa fermeté ne sera-t-elle pas précisément un obstacle ? Ne me repoussera-t-elle pas vers ces courants sorniois qui pour l'instant s'emploient à me perdre ? Ces questions me taraudent. Raison pour laquelle je me consacre avec tant d'ardeur à mes disgracieux battements d'ailes et de pattes, repoussant le moment d'une désillusion que malgré tout je ne peux m'empêcher de considérer comme inéluctable.



« Nous sommes à la réception de l'hôtel. C'est un endroit vaste, en même temps assez encombré. De l'autre côté de la barrière en bois, nous avons les canapés et différentes chaises pour les utilisateurs du bar, qui se trouve au fond. À sa gauche il y a le couloir qui mène aux ascenseurs, qui nous permettent d'accéder aux différents étages. Juste derrière le bar il y a une salle de séminaire. À côté du couloir qui mène aux étages il y a le bureau du directeur, et à gauche (ce serait plutôt à bâbord) nous avons l'accès à la terrasse et au parking, avec une autre salle de séminaire. Et juste derrière nous il y a la salle de petit-déjeuner, qui est plus vaste que la réception. »

Hôtel Ibis, boulevard Newton. Le réceptionniste.

La salle des séminaires

Les buveurs le savent : lorsqu'ils en arriveront au point où les derniers mots d'une phrase tout juste commencée leur sembleront aussi lointains, mystérieux et inatteignables que des yourtes perdues dans les neiges sibériennes, ils pourront envisager de se diriger vers l'arrière-salle, dite « Salle des séminaires ». Mais ils savent également que n'ont le droit de pénétrer dans cette salle s'ouvrant derrière le bar que ceux aptes à prendre part de façon constructive aux débats qu'on y mène. C'est donc avec application et persévérance que s'accrochant au comptoir ils enchaînent les verres et s'encouragent dans leur mutuel naufrage, et avec une tangueuse dignité que pour finir, et une fois sûrs de ne plus maîtriser leurs discours ni leur langue, ils vont s'échouer dans ladite arrière-salle, symbole à la fois de leur déchéance accomplie et de leur passage dans une zone autre (et supérieure) de l'étude et de la réflexion — pour ne pas dire tout simplement de la pensée.

Car dans cette « Salle des séminaires », c'est à une exploration radicale de l'expression humaine que l'on se livre. Là les constructions verbales habituelles, même seulement à demi compréhensibles, n'ont plus cours. Elles n'intéressent personne, et nul ne se risque à tenter de formuler ne serait-ce que l'ombre d'une seule. C'est sur le borborygme que l'on se penche, sur le baragouin, le bafouillis informe, pas sur le langage courant. C'est dans les recoins ombreux d'un rot que l'on cherche la vérité de l'homme, dans la géographie sonore d'un hoquet que l'on cherche les traces de sa lente et glorieuse évolution, pas dans tout ce qui, de près ou de loin, pourrait rappeler le langage correct, soigné, convenable, normé.

À peine entrés ici, les chercheurs (qu'on ne songe plus à appeler buveurs) renoncent à toute tricherie. S'effondrant à terre pour bien signifier à tous leur abandon de toute pensée hypocrite, et engloutissant avec zèle les breuvages lourdement alcoolisés mis à leur disposition, ils font concours de renvois, comparent leurs grommellements, offrent à l'examen de leurs collègues les lambeaux de propos à eux-mêmes incompréhensibles qui s'échappent de leur débilité enfin entière et pleinement reconnue. Et c'est avec la satisfaction du scientifique non encore récompensé de ses efforts mais sûr de la légitimité de ses recherches que ces sommités s'endorment les uns par-dessus les autres, dans un concert de plaintes, de rots et de vomissements qui n'est pas loin de le disputer en invention aux plus savants madrigaux de la Renaissance.

Sans doute est-ce alors dans leurs rêves, nerveux, parcourus de soubresauts et d'insectes, que tous ensemble ces chercheurs touchent du doigt une vérité jusque-là inaccessible. Malheureusement, lorsque vient l'heure de se relever, de quitter la salle et d'obéir aux injonctions criardes des employés du bar, cette vérité immanquablement se dissipe, et c'est tout le processus qu'il leur faut reprendre. C'est pourquoi on les voit retourner chaque fois (souvent en rampant) vers le comptoir, se hisser (avec difficulté

toujours, mais aussi conscience de l'importance du combat à mener) sur les hauts tabourets, et là reprendre, pleins d'une nouvelle ardeur et tendus vers le but à atteindre, leurs zélés et répétitifs travaux préparatoires.

Table

Préface	5
Le congrès	13
Errance	16
Peau neuve	17
Les pieds	20
Connexions	21
La langue des signes	23
Saluts	25
Les égarés	26
Un logement de rêve	28
La convocation	30
Les vivants et les morts	31
Sous terre	34
Hop ! Hop !	36
Père et fils	38
Les géniteurs	40
Poussière	42
Dérive	43
Le rocher	44
Infra-vie	46
Le jongleur	48
Le jardin	50

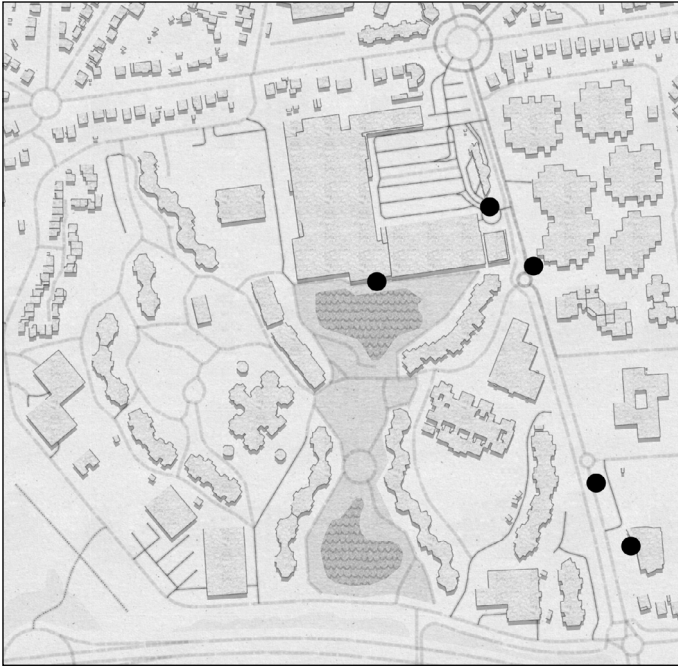
L'île	52
Le mystère	54
Le temps	55
L'éclipse	57
L'arbre double	58
Les deux portes	60
À cloche-pied	62
Rez-de-chaussée	64
Intra muros	66
Le hangar	68
Les plaies	70
L'indicateur	72
La houle	74
La scène	76
Liberté	78
Les méduses	79
Routes	82
Voies anciennes	84
Le théâtre	86
Fragments d'avenir	88
Vocabulaire nouveau	90
Le livre	92
La langue	95
Fouille	96
La pièce	98

La sébile	100
Humeurs	102
Corps habité	104
La guerre	106
Les balles	107
Carnage	110
Ciel couvert	111
La douane	112
Le cobaye	114
Le géant	116
Champ auditif	118
Le tube	119
Les pôles	121
Végétation	124
Le présent	127
Dichotomie	128
Les gardiens	132
Le chiffon	135
Souffrance solitaire	137
L'instrument de torture	139
Le bec	142
Le cri	144
Les pierres	147
Face au désert	148
Les tentacules	150

L'autobus	152
La carte	154
Voyage	157
Lampes à pétrole	159
Les yeux	161
Sous cloche	164
Vue tronquée	166
Le vélo	168
Excroissances	170
Tristesse	173
Algues	175
La digue	176
L'instrument de musique	178
Fumées	180
Les couleurs	182
Les oreilles	184
Échanges	186
Muscles	188
Extinction	190
Recette	192
Les crevettes	193
Le cargo	194
Les ancêtres	196
L'étage	197
Escaliers	199

Prolifération.....	201
Allers-retours	203
L'ombre	205
Segmentation	206
Les heures	207
Cogitation.....	210
Le grain de sable.....	211
La vague	212
L'étang.....	214
L'oreille.....	216
L'arbre aux pièces.....	218
Le messager	220
L'université.....	222
L'ancienne poste	225
À reculons	228
Les mares	230
Progression.....	231
La salle des séminaires	232

Zone I



Saluts

Les égarés

Hop ! Hop !

Infra-vie

Le mystère

Liberté

Les méduses

Corps habité

Les pierres

Les oreilles

Extinction

Les ancêtres

L'étage

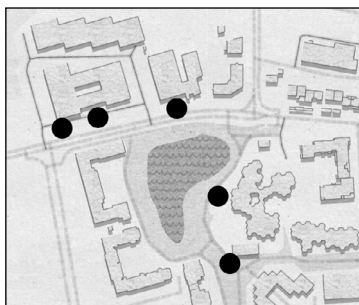
Prolifération

L'étang

L'arbre aux pièces

Les mares

Zone 2



Connexions

Sous terre

Poussière

Dérive

Le jongleur

Le jardin

Le temps

L'éclipse

L'arbre double

La scène

Routes

Voies anciennes

Le théâtre

Fragments d'avenir

La langue

Le cobaye

Les pôles

Le bec

L'autobus

Lampes à pétrole

Sous cloche

Le vélo

Tristesse

Algues

Fumées

Muscles

Recette

Escaliers

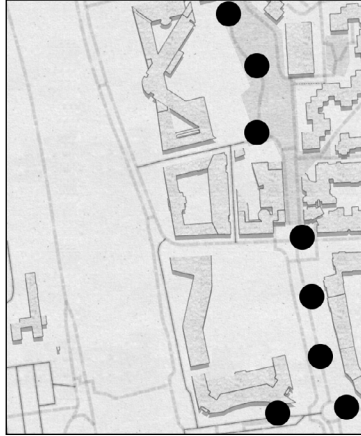
L'ombre

Segmentation

Cogitation

Le grain de sable

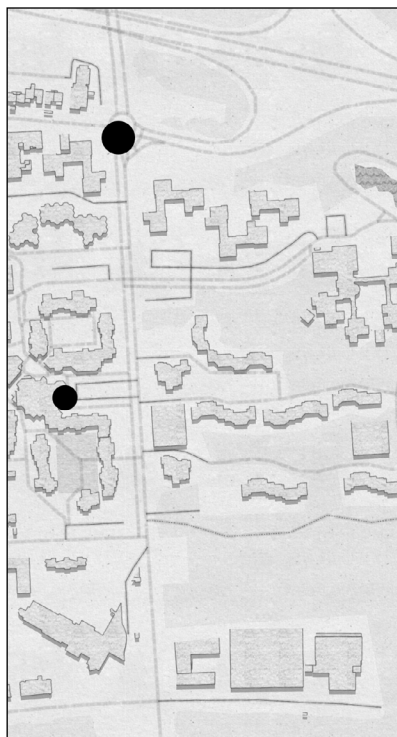
Zone 3



Un logement de rêve
Les géniteurs
Les deux portes
Rez-de-chaussée
Le hangar
Le livre
Fouille
La pièce
La sébile

La guerre
Les balles
Carnage
La douane
Végétation
Les yeux
Vue tronquée
Progression

Zone 4



Le congrès

Errance

Peau neuve

Les pieds

La langue des signes

Les vivants

et les morts

Père et fils

L'île

Les plaies

L'indicateur

La houle

Vocabulaire nouveau

Humeurs

Ciel couvert

Le géant

Champ auditif

Le présent

Les gardiens

Les tentacules

L'instrument
de musique

Les couleurs

Échanges

Les crevettes

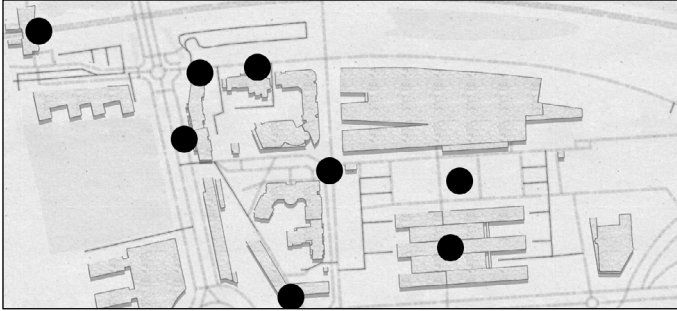
Le cargo

Allers-retours

Les heures

L'oreille

Zone 5



La convocation

Le rocher

À cloche-pied

Intra muros

Le tube

Dichotomie

Le chiffon

Souffrance solitaire

L'instrument de torture

Le cri

Face au désert

La carte

Voyage

Excroissances

La digue

La vague

Le messager

L'université

L'ancienne poste

À reculons

La salle des séminaires

Rêve

Le congrès

Un logement de rêve

Le chiffon

Errance

Sous terre

Poussière

Routes

Voies anciennes

La sébile

Le tube

Le cri

L'autobus

Voyage

Escaliers

Prolifération

À reculons

Progression

Non-lieux

Errance

Le temps

Le présent

Sous cloche

Algues

Frontières

Peau neuve

Les vivants et les morts

La douane

Face au désert

Lampes à pétrole

Corps

Les pieds

Les plaies

L'indicateur

La scène

Liberté

Le théâtre

Corps habité

Souffrance solitaire

Les tentacules

Excroissances

Les oreilles

Échanges

Muscles

L'oreille

Langage

La langue des signes

La houle

Le livre

La langue

Fouille

Les pierres

L'instrument de musique

Les ancêtres

La salle des séminaires

Disparition

Connexions

Saluts

Les égarés

Dérive

Infra-vie

L'éclipse

La pièce

Le cobaye

Vue tronquée

Tristesse

Les couleurs

Extinction

Habitat

Rez-de-chaussée

Vocabulaire nouveau

Végétation

Les gardiens

Fumées

L'étage

Ville

Le jongleur

Intra muros

Humeurs

La carte

L'ancienne poste

L'université

Fragments

La convocation

Fragments d'avenir

La digue

L'ombre

Segmentation

Les heures

Cogitation

Travail

Hop ! Hop !

Le hangar

Recette

Les crevettes

Le cargo

Le messenger

Le jardin

Filiation

Père et fils

Les géniteurs

Le géant

Eau

Le rocher

L'île

Les méduses

Le grain de sable

La vague

L'étang

Les mares

Mystère

Le mystère

L'instrument de torture

L'arbre aux pièces

Dichotomie

L'arbre double

Les deux portes

À cloche-pied

Champ auditif

Les pôles

Dichotomie

Le vélo

Allers-retours

Conflit

La guerre

Les balles

Carnage

Ciel couvert

Les yeux

Le bec

Document publié dans les collections de l'Ifsttar
Dépôt légal : Octobre 2020
Référence : Contrechamps

ISBN : 978-2-85782-751-1
Conception graphique et mise en page : STDI

Siège de l'Université Gustave Eiffel
5 boulevard Descartes
Champs-sur-Marne

77454 Marne-la-Vallée cedex 2
Téléphone : +33 (0)1 60 95 75 00- Télécopie : +33 (0)1 60 95 75 75
<http://www.univ-gustave-eiffel.fr>



Cet ouvrage est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution, Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International. Les termes de cette licence sont accessibles à l'adresse : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Le projet de maquette urbaine interactive de Champs-sur-Marne regroupe des chercheurs et artistes. Ensemble, ils explorent la ville dans ses multiples dimensions et inventent de nouvelles façons de la représenter, au-delà de la cartographie traditionnelle.

Les 114 courts textes qui composent « Contrechamps » trouvent leur origine dans une série d'entretiens réalisés en 2018 par Raphaël Saint-Remy auprès d'habitants rencontrés au hasard des rues, des cafés, des commerces et de quelques institutions publiques. En prenant appui, selon les cas, sur un récit complet, une phrase, une expression ou un simple mot extraits de ces différents entretiens, Raphaël Saint-Remy a développé de courtes fictions formant autant de contre-chants fantasques et oniriques aux paroles recueillies.

En guise de contrechamp à ces fictions, Benjamin Bondonneau a réalisé 12 dessins ayant pour cadre ce même territoire de Champs-sur-Marne. Tous proposent un point de vue sur la ville à la fois ancré dans le réel et kaléidoscopique – les différentes strates les composant offrant au lecteur une vision immédiatement plurielle du territoire ainsi mis en lumière.